









[illegible] tu ſois, voici ton maître,
Il l'eſt, le fut ou le doit être.

LES ŒUVRES
GALANTES
ET AMOUREUSES
D'OVIDE,

CONTENANT *l'Art d'Aimer, le Remède d'Amour, les Epitres & les Elégies amoureuses.*

Nouvelle Édition, revue & corrigée avec le plus grand soin.

TOME PREMIER.

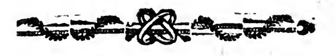


AMSTERDAM,

Et à PARIS,

Chez la Veuve DUCHESNE, Libraire, rue St.-Jacques, au Temple du Goût.

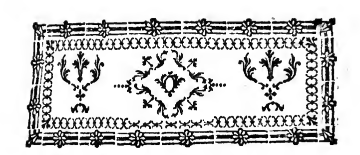
1786.



ᴀVERTISSEMENT.

)vide eſt un des Poëtes de l'An-
ɪuité, dont les Ouvrages ſe liſent
ujours avec un nouveau plaiſir. On
: a fait des Traductions dans preſque
utes les Langues de l'Europe; & la
ıantité des Editions en eſt innom-
rable. De toutes les Traductions
'rançoiſes, celle-ci a toujours été
ɛgardée, à juſte titre, comme la
ıeilleure. Mais elle a été réimprimée
ant de fois, & avec ſi peu de ſoin,
ɪue depuis longtems elle eſt pleine de
ens louches, de fautes contre la ver-
ſification, d'omiſſions de vers: on y
rouve quelquefois juſqu'à ſix ou huit

rimes masculines ou féminines de suite ; ce qui ne peut que causer de l'embarras & du degoût. Ici toutes les fautes sont corrigées : on ne verra aucun contresens ; & l'on s'est appliqué à rétablir, avec justesse, toutes les omissions. Le Lecteur, en comparant cette Edition avec toute autre qu'il pourroit avoir dans ses mains, peut se convaincre aisément de la vérité de ce que nous avançons. C'est ce qui fait espérer qu'il n'hésitera pas de donner à la nôtre la préférence qu'elle mérite à cet égard.



L'ART D'AIMER.

CHANT PREMIER.

Vous, qui, novice encor dans l'art de plaire aux Belles;
norez les secrets qui font triompher d'elles,
viens pour leur conquête aujourd'hui vous armer;
outez mes leçons, & vous saurez aimer.
rt gouverne un vaisseau sur les liquides plaines:
t fait vôler un char; il en conduit les rênes:
t à l'art qne l'Amour doit ses plus beaux exploits:
t par lui que la terre est soumise à ses Loix.
s Automédon fut Ecuyer habile;
is brava Neptune; & sa science utile

Du vaillant fils d'Éson assura le retour.
Je suis l'Automédon, le Tiphis de l'Amour.
Je sens d'un tel emploi le fardeau redoutable;
Je connois trop l'Amour; il est fier, intraitable:
Mais ce n'est qu'un enfant; on peut le ramener;
Un âge encor si tendre est facile à tourner.
Chiron savoit porter, par les sons de sa lyre,
Dans les fils de Thétis, la douceur qu'elle inspire:
Ce Héros, dont le bras semoit par-tout l'effroi,
A d'un foible vieillard long-tems suivi la loi;
Cette main qui d'Hector devoit trancher la vie,
S'est vue au châtiment mille fois asservie:
Il eut Chiron pour maître; & j'en sers à l'Amour.
Ils ont d'un sang divin tous deux reçu le jour:
Tous deux font redouter leur abord difficile;
Mais le fougueux Taureau devient enfin docile.
Je veux te vaincre, Amour: à mes ordres soumis,
Tu vas bientôt traiter tes sujets en amis.
Plus tu m'as de tes traits fait sentir la blessure,
Plus tu fus mon tyran, plus ma vengeance est sûre.
Je ne demande point les faveurs d'Apollon:
Je renonce aux lauriers de son sacré vallon.
C'est ailleurs que je puise aujourd'hui ma science;
Mes conseils sont les fruits de mon expérience.

O Mere des Amours, viens seule m'animer:
Dis-moi ce qui fait plaire & ce qui fait aimer.
Quoique ma voix ici ne chante point le crime;
Quoique tout mot impur soit banni de ma rime;
Triste Sévérité, qu'invoque la pudeur,
Fuyez, ou partagez une si belle ardeur.
J'enseigne de Vénus les plus secrets mystères,
Ses doux enchantemens, ses larcins volontaires.

Vous, qui n'avez jamais suivi ses étendards,
Et qui voulez tenter ses aimables hasards,
Voici le premier pas. Cherchez une Maitresse
Qui soit le digne objet d'une vive tendresse.
Attachez-vous ensuite à captiver son cœur;
Et sous les mêmes loix rangez votre vainqueur.
Vos feux sont-ils payés d'un succès favorable?
Fixez votre bonheur, & le rendez durable.
Tel est de mes leçons l'agréable sujet:
Tel est le but heureux de mon nouveau projet.
Tandis que libre encor sur l'amoureux Neptune,
Votre cœur à son gré peut tenter la fortune,
Choisissez qui réponde à ces mots gracieux:
Vous seule possédez ce qui plaît à mes yeux.
Le Ciel, pour vous l'offrir, n'ouvrira point la nue:
La route de la biche au Chasseur est connue:
Il la poursuit lui-même au milieu des forêts;
Et, malgré ses détours, l'engage dans ses rêts.
Cherchez vous-même aussi celle qui peut vous plaire;
Cupidon à vos soins prépare un doux salaire.
Pâris courut ravir, en franchissant les mers,
Hélene, qui devoit armer tout l'Univers.
Le fils de Jupiter, le généreux Persée,
Ce Héros amoureux, de qui l'âme blessée
Le porta sans frayeur sur les bords Indiens,
Y délivre Andromede & brise ses liens.
Pour vous, né plus heureux, ce n'est point en Asie
Que Vénus vous attend: c'est dans votre Patrie.
Rome aujourd'hui rassemble & présente aux Amans
Tout ce que l'Univers a vu d'objets charmans.
Voulez-vous n'attaquer que des Beautés naissantes?
Vous y voyez fleurir leurs graces innocentes.

La Jeunesse formée a pour vous plus d'attraits;
Et dans tout son éclat vous en aimez les traits.
Quelle foule à vos yeux vient étaler ses charmes!
De tant d'objets si doux auquel rendre les armes?
Si d'un âge plus mûr & plus fait au plaisir,
Le sérieux vous plaît, vous avez à choisir.
Leur troupe, croyez moi, n'est pas la moins nombreuse,
Et toujours à coup sûr est la plus amoureuse.
Parcourez seulement ces jardins spacieux,
Dont l'ombrage recele un frais délicieux;
A grands flots s'y répand l'élite du beau monde:
Dès que Phœbus s'apprête à se plonger dans l'onde,
Chacune vient brillante y disputer les cœurs.
En est-il qui résiste à de si doux vainqueurs?
Lorsqu'aux Temples des Dieux on célebre leurs Fêtes,
L'Amour, ce Dieu jaloux d'étendre ses conquêtes,
S'y trouve; & le beau sexe, étalant ses appas,
Aime à ravir des vœux qu'on ne lui portoit pas.
Jusques dans le Barreau (qui de nous l'eut pû croire?)
Ce Dieu vient sur Thémis signaler sa victoire:
Malgré les cris aigus dont ce lieu retentit,
Le feu du plaidoyer souvent s'y ralentit:
Les plus grands Orateurs, y perdant la parole,
Ont recours aux leçons d'une nouvelle école:
Là, sur un point de Droit l'Avocat consulté,
Consulte en deux beaux yeux la tendre Faculté.
Entrez dans la retraite, où les Juifs sanguinaires
Effrayent les Romains par leurs sanglans mysteres:
Que les Autels d'Iris par vous soient révérés;
Portez-y votre encens & vos pas assurés.
Cette tendre Déesse, à Jupiter propice,
Reçoit des jeunes cœurs l'innocent sacrifice,

Et forçant la pudeur des timides esprits,
Leur donne des conseils qu'autrefois elle a pris.
Qu'un vif empressement vous conduise au spectacle,
L'Amour, sur cette mer, fait voile sans obstacle :
A qui fuit son pouvoir, voyage dangereux !
L'air que l'on y respire, est un air amoureux :
Eh ! comment s'y sauver d'un aimable naufrage ?
Quelle foule, grands Dieux ! vient y braver l'orage !
Des dangers aussi doux, bien loin d'épouvanter,
Invitent tous les cœurs à venir les tenter.
Comme on voit au printemps, dans les vertes prairies,
Les abeilles voler sur les plaines fleuries ;
L'escadron bourdonnant fourmille dans les airs,
Va, revient, & s'applique à ses travaux divers :
D'un peuple de Beautés la diligente adresse
Vient ainsi dans nos yeux ravir notre tendresse.
De tant d'objets brillans également surpris,
Mon œil souvent ne sait à qui donner le prix.
Chacune vient pour voir, pour s'y montrer soi-même ;
Et toutes à l'envi commandent qu'on les aime.
Romulus le premier institua les jeux,
Quand, voulant aux Romains assurer des neveux,
Et venger le mépris des Provinces voisines,
A ses Soldats oisifs il livra les Sabines.
Il annonce une fête ; on vient de toutes parts ;
Sur des lits de gazon, les Spectateurs épars,
Admiroient dans ce temps un théâtre grotesque,
Et sans goût approuvoient une scène burlesque.
L'impatient Romain attend d'autres plaisirs :
Il dévore des yeux l'objet de ses desirs.
Le signal est donné : sur la troupe attentive
Chacun court, & saisit son aimable captive.

Quelle frayeur, quel trouble! où fuir? point de secours.
Les Sabins & les Dieux sont impuissants & sourds.
Comme on voit dans les airs la tendre tourterelle
Fuir un aigle ennemi, qui s'élance sur elle;
Ou l'agneau qu'en plein champ presse un loup ravisseur;
La Sabine, en fuyant, appelle un défenseur.
L'une tombe, & se plaint: l'autre vôle à sa mere.
Que de cris, de sanglots! Quelle douleur amere!
Aucune ne revient de son saisissement.
Mais que dans peu l'Amour fait un grand changement!
» Pourquoi, dit le Soldat, pourquoi verser des larmes?
» Tournez sur nous les yeux, & calmez vos allarmes.
» Nous sommes vos amans, & bientôt vos époux.
» Est-ce donc un malheur tant à craindre pour vous? »
On écoute; au chagrin succede enfin la joie:
Et les consolateurs jouissent de leur proie.

Que tu sais, Romulus, livrer de beaux combats!
Fais-en pour nous autant; nous sommes tes Soldats:
C'est au théâtre encor, que le cœur le moins tendre
Tombe dans les filets que l'Amour fait lui tendre.

Ce lieu, qui des coursiers couronne les travaux,
Le Cirque à vos desseins ouvre des champs nouveaux:
C'est-là, qu'en liberté l'on entretient sa Belle.
Le plus près qu'il se peut, placez-vous auprès d'elle;
Cherchez l'occasion d'entamer le discours;
Le spectacle présent vous offre son secours:
Louez ceux qu'elle loue; à ses souhaits pour d'autres,
Plein de zele, joignez adroitement les vôtres.
Vous même, réveillant son esprit curieux,
Dites-lui quels sujets vont occuper ses yeux.
La poussiere en vôlant, sur ses habits s'arrête:
Pour l'en ôter d'abord, que votre main soit prête.

Rien sur eux n'est tombé, qui demande vos soins:
Qu'importe? elle le veut: ne l'en ôtez pas moins:
Ecartez, s'il se peut, les voisins qui la pressent:
Qu'autour d'elle attentifs vos yeux toujours s'empressent.
La robe est mal placée: il faut l'arranger mieux.
En tout, utile ou non, soyez officieux.
Tels petits soins pour elle ont un charme invincible;
Et son esprit léger y deviendra sensible.
J'ai vu d'un éventail le zéphir caressant
Au fond d'un cœur glacé souffler un feu naissant.
Qu'un agréable rien devienne, en sa présence,
Le scrupuleux emploi de votre complaisance.
Tandis que dans l'arêne un combattant vainqueur
Attire les regards de chaque Spectateur:
Il voit ces fiers Lutteurs, dont la brutale rage
Ne se peut assouvir que par un grand carnage.
L'Amour, caché souvent dans les yeux des Beautés
Que le spectacle attire en ces lieux fréquentés,
Porte dans tous les cœurs d'agréables atteintes;
Les flammes de ce Dieu dans les regards sont peintes,
Chaque coup, quelquefois négligemment porté,
Du plus indifférent force la liberté.
Lorsque le grand César, ce vainqueur magnifique,
Fit d'un combat naval voir la pompe publique,
L'Etranger curieux, des bouts de l'Univers,
Se rassembla dans Rome à ces combats divers.
Dans cet auguste jour, les Belles triompherent:
A l'éclat de leurs yeux, nos ames s'enflammerent.
Ecoutez un secret, que je veux vous donner.
César est près de vaincre; & son bras va dompter,
Et mettre sous un joug, que tout le monde adore,
Les barrieres du jour, où se leve l'Aurore.

Que de rares Beautés, de ces fameux climats,
Etaleront ici leurs séduisans appas,
Et feront admirer, malgré la jalousie,
Ces charmes, ces attraits, dont se vante l'Asie!
Mânes à la patrie & si chers & si doux,
César veut vous venger; Crassus, consolez vous.
Tibere va partir, armé de la vengeance;
Et le Parthe cruel paîra son insolence:
Dans son sang odieux il vôle le noyer;
Et du foudre d'Auguste il va le foudroyer.
Peuple, qui le chéris, ne crains point pour son âge;
Il est jeune, il est vrai; mais tu vois son courage:
Et parmi les Césars, l'honneur du nom Romain,
L'avantage des ans est inutile & vain.
Ils naissent tous Héros, & leur premiere enfance
Voit consommer en eux une illustre vaillance.
Hercule, en son berceau, de ses puissantes mains,
Etouffa deux serpens, la terreur des humains;
Et toi, qui jeune encor montres sur ton visage
Des roses & des lys le brillant avantage,
Tu vainquis, ô Bacchus! Ainsi, jeune Héros,
Tu vôles au danger & tu fuis le repos.
Tu reviendras bientôt, triomphant de l'Euphrate,
Recevoir tous nos vœux, seul plaisir qui te flatte;
Tu conduiras au Cirque, après mille hauts faits,
Des Monarques aux fers & des Tyrans défaits.
C'est-là, c'est-là qu'Amour, par d'aimables défaites,
Fera sur nos Romains mille & mille conquêtes.

Dans ces ria s vallons, renommés par leurs eaux,
Cupidon fait couler la source de nos maux;
L'aimable liberté de ces bords solitaires,
Pour notre guérison les rend moins salutaires.

Faut-il vous indiquer tous les lieux où l'Amour,
Au milieu des plaisirs, tient sa brillante Cour?
Dans ces cercles galans, où triomphent les Dames,
Ce Souverain des cœurs brûle tout de ses flâmes.
Dans les bras de Momus, ce Dieu, sûr de ses coups,
Frappe dans les festins de ses traits les plus doux.
N'allez point aux buveurs disputer la victoire;
Buvez; mais en buvant cherchez une autre gloire:
Que Bacchus & l'Amour, l'un à l'autre soumis,
En s'y livrant la guerre, y soient toujours amis.
Dans ce nouveau nectar présenté par les Belles,
Ce petit Dieu folâtre aime à tremper ses ailes:
Il les secoue en vain, & prêt à s'en aller,
Cet humide lien l'empêche de vôler.
Bacchus fait disposer les cœurs à la tendresse:
Elle naît dans les feux d'une légere ivresse:
Quel séduisant plaisir, de noyer dans le vin
La noire inquiétude & le morne chagrin!
La liberté fait naître un riant badinage:
Le pauvre est riche alors, le lâche a du courage;
Et la naïveté, découvrant ses attraits,
Y vient développer ses innocens secrets.
Le verre en main, chantant les plaisirs de la table,
L'on sent mieux d'un bel œil le trait inévitable:
Mais on peut s'y tromper; ce n'est point aux flambeaux
Qu'on juge sainement des objets les plus beaux:
La nuit, pour nous tromper, avec le vin conspire:
Pour vous rendre, attendez que le jour vienne luire.
Lorsque Pâris jugea les trois Divinités,
Et qu'il dit à Vénus; *Vénus, vous l'emportez*;
Il voulut au grand jour tout voir sans résistance;
Le soleil fut garant de sa juste sentence.

Parlerai-je de chasse? en ces plaisirs charmans,
Mille Beautés ont pris les cœurs de mille Amans ;
Et tel part le matin en liberté parfaite,
Qui le soir de retour apperçoit sa défaite.
Apprenez par quel art vous pourrez désarmer
La Beauté dont vos yeux se sont laissé charmer.
Jadis j'ai su fléchir les plus inexorables :
Ovide vous apprend des secrets favorables.
A l'Amour tôt ou tard se rendent tous les cœurs :
Formez bien votre attaque, & vous serez vainqueurs.
Un fleuve impétueux, au milieu de sa course,
Pourroit plus aisément remonter vers sa source,
Qu'une tendre Beauté résister au penchant,
Qui l'entraîne toujours vers un nœud si touchant.
Eh! comment résister à l'aimable caresse
D'un Amant enflammé, qui vivement la presse !
C'est à vos seuls efforts, qu'on veut tout accorder :
Celle que vous craignez, s'apprête à vous céder.
Tout homme de Vénus reconnoit la puissance :
Toute femme lui voue égale obéissance.
Leurs penchans sont pareils, & leurs sens enchantés
S'enivrent à l'envi des mêmes voluptés :
Mais que l'un sait bien mal déguiser sa foiblesse !
Pour nous cacher la sienne, ah! que l'autre a d'adresse !
N'offrons plus aux Beautés l'hommage de nos feux ;
Nous les verrons courir au-devant de nos vœux.
Le taureau sur ses pas fait mugir la génisse,
Et le cheval attend que la jument hennisse.
L'homme, en aimant, se borne à quelque douce erreur :
La femme a des transports ou plutôt des fureurs.
De ses déréglemens naissent les plus grands crimes :
Des nôtres les effets sont moins illégitimes.

Biblis aime Caunus, s'oubliant pour sa sœur :
Et sa mort de sa faute expia la noirceur.
Plus furieuse encor, en sa triste aventure,
Myrrha trompe son pere, & trahit la nature;
Elle est arbre, & déplore aujourd'hui ses malheurs;
Son nom même est celui que l'on donne à ses pleurs.
Jadis le Mont Ida, dans sa sombre retraite,
Nourrissoit un taureau d'une blancheur parfaite :
Des troupeaux d'alentour il faisoit l'ornement;
Chaque génisse en lui veut trouver son amant.
Pasiphaé le voit, ressent la même flâme;
Des desirs monstrueux tyrannisent son âme.
La Crete ne sauroit à la postérité
Cacher de ce forfait l'horrible vérité.
Cette Reine en tous lieux suit son vainqueur superbe;
Et de sa propre main va lui couper son herbe.
Malheureuse! Quoi! rien n'excite tes dégoûts?
Une brute en ton cœur efface ton époux?
En vain tu fais briller ta parure nouvelle,
Insensée! A quels yeux veux-tu paroître belle?
Que te reviendra-t-il d'arranger tes cheveux?
Des cornes sur ton front serviroient mieux tes vœux.
Telle dans sa fureur s'emporte une Bacchante :
Dans les champs, dans les bois s'égare cette Amante.
Combien de fois, blessant ses regards trop jaloux,
Une rivale heureuse enflamme son courroux!
Qu'on la prenne, dit-elle, & qu'on la sacrifie.
La voix de la nature en vain la justifie :
Pasiphaé n'entend que son dépit mortel,
Et veut en voir le cœur palpiter sur l'autel.
» Meurs, dit-elle, & connois le seul objet que j'aime;
« Ainsi que mon amour, ma fureur est extrême.

Europe eſt à ſes yeux trop heureuſe en Amant :
Mais le deſtin d'Io lui paroît plus charmant.
Sa fureur redoubloit : l'ingénieux Dédale
Soulagea par ſon art cette flamme brutale ;
Et, couvrant ſon beau corps d'un indigne ornement ;
Sut tromper cet ingrat par ce déguiſement.
Dans un bois imitant le corps d'une géniſſe,
Cette Amante à la fin conçut par artifice :
Bientôt le Minotaure, en paroiſſant au jour,
Ne publia que trop cet odieux amour.
Dieux ! Qu'il eſt mal-aiſé que le cœur d'une Belle
Ait pour ſon ſeul époux une flamme fidelle ;
Et qu'il eſt difficile à ce ſexe inconſtant,
De fixer les deſirs de ſon eſprit flottant !
Si la Reine d'Argos n'eût brûlé pour Thyeſte ;
Le Soleil, effrayé d'un ſpectacle funeſte,
N'eût jamais dans ſon cours retourné ſur ſes pas.
Scylla fit déteſter ſes coupables appas.
Agamemnon vainqueur fut vaincu par un crime ;
D'une épouſe infidelle il devint la victime.
Phinée, à tes enfans pourquoi crever les yeux ?
Sur toi vont retomber leurs tourmens odieux.
  Ces forfaits, dont toujours a frémi la nature,
Des paſſions du Sexe étalent la peinture.
Un goût ſi dominant peut-il iamais changer ?
L'Amour ſous ſes drapeaux eſt ſûr de les ranger.
C'eſt en vain pour un temps qu'elles font les rebelles ;
Tout trahit la fierté dans le cœur des plus belles :
Et, malgré les combats d'un chimérique honneur,
On ſouhaite avec vous le moment du bonheur.
En eſt-il une enfin, quand on ſait bien s'y prendre,
Qui n'aime, en réſiſtant, à ſe laiſſer ſurprendre ?

Qu'une femme y consente, ou n'y consente pas;
Pour elle la demande a toujours des appas:
Son cœur sait la soumettre à votre dépendance.
Dans le champ du voisin éclate l'abondance:
Sur ses troupeaux s'attache un regard envieux.
L'Amour ainsi pour vous vient fasciner ses yeux:
La nouveauté lui plaît; ce goût est son partage;
Un plaisir imprévu la pique davantage.

Mais en présomptueux n'allez pas tout oser;
Bientôt tous vos projets se verroient renverser.
De l'objet de vos vœux engagez la Suivante,
A découvrir son foible, elle est toujours sçavante.
Son adresse flatteuse, en lui parlant de vous,
Pourra vous ménager l'instant des rendez vous.
Priez, employez tout, pour gagner son suffrage:
Votre plus grand bonheur souvent est son ouvrage:
Son zèle, pour agir, choisira bien son temps.

Tout rit aux yeux sereins de ceux qui sont contens;
Lorsque les cœurs en paix sont ouverts à la joie,
L'Amour, pour s'y glisser, trouve aisément la voie.
Pergame a résisté, tant qu'ont duré ses pleurs;
Sa joie & ses plaisirs ont comblé ses malheurs.
Votre Maitresse accuse un époux infidele:
Les jalouses fureurs viennent s'emparer d'elle;
C'est le moment: parlez, frappez, portez vos coups:
Partagez sa douleur, approuvez son courroux:
Nourrissant en secret leur mésintelligence,
Offrez-vous galamment à servir sa vengeance.
Sa Suivante au matin, peignant ses beaux cheveux,
Bien mieux que vous encor, peut présenter vos vœux;
De soupirs redoublés allarmant ses oreilles,
Où, dit-elle, voit-on des trahisons pareilles?

Ces yeux pour un époux sont-ils sans agrémens?
Croit-il qu'avec ces yeux on peut manquer d'Amans?
En lui jurant alors, que vous mourez pour elle,
Et qu'à des feux si beaux vous serez plus fidele;
Ses discours séducteurs vous servent à propos.
Ne vous amusez pas, pressez; car le repos
Quelquefois amortit le feu de la colere;
Et ce qui plut d'abord, dans l'instant peut déplaire.
Contraignez la Suivante à vous donner sa voix;
Sur elle cependant n'étendez point vos droits.
Dès que vous l'embrâsez d'une flamme traitresse,
Vous perdrez son secours auprès de sa Maitresse:
Loin de vous seconder, tous ses empressemens
Ne tendront qu'à jouir de vos embrassemens.
Confiez-vous, Jeunesse, au flambeau qui vous guide;
Et, pour ne point errer, ne quittez point Ovide.
Mais dans son doux emploi, cette nouvelle Iris
De sa figure aimable a su vous rendre épris,
Votre premier hommage appartient à la Dame:
Avec l'esclave ensuite amusez votre flamme.
Ecoutez ce conseil, & profitez-en bien;
Achevez avec elle, ou n'entreprenez rien.
Il n'est qu'une saison d'ensemencer la terre:
Chaque chose a son temps dans l'amoureuse guerre:
Certains jours sont marqués, où l'on réussit mieux;
Observez les humeurs, les momens & les lieux.
S'embarquer, entendant gronder au loin l'orage,
C'est témérairement affronter le naufrage.
Attaquer un cœur triste, ou dans un jour de deuil,
C'est courir se briser contre un funeste écueil.
Si, malgré tous vos soins, une Maitresse avare,
A vendre ses faveurs lâchement se prépare;

Sous ses perfides coups, bien loin de succomber,
Plus fin qu'elle, en vos rêts forcez-la de tomber.
Pour tirer votre argent, quels détours! quelle adresse!
Elle fait du plus riche engloutir la richesse.
Chez elle une Marchande, apportant ses bijoux
Dans un temps concerté, les offrant devant vous,
Du plus grand connoisseur vous prodigue le titre;
Sa ruse prend d'abord votre goût pour arbitre.
Sous diverses couleurs, combien d'emprunts sont faits!
Un noir oubli bientôt rayera vos bienfaits.
Quel pinceau suffiroit à tracer ses malices!
Contre elle cherchez donc d'innocens artifices.
Triomphez par la ruse; il fut toujours permis
D'en faire un sage emploi contre ses ennemis.
Promettez-lui beaucoup; on peut bien en promesses
Faire sans s'appauvrir, les plus amples largesses:
Un séducteur espoir la soutiendra long-temps;
Elle attendra, pour voir ces fortunés instans,
Où viendront les effets de vos riches paroles:
Engagez-vous sans crainte en ces dettes frivoles.
Paroissez toujours prêt à vous en acquitter;
On vous ménagera, bien loin de vous quitter.
Souvent d'un bienfaiteur la présence embarrasse:
Devant des yeux ingrats, il ne peut trouver grace.
Poussez adroitement la feinte jusqu'au bout;
Sans que vous donniez rien, elle accordera tout.
C'est ainsi qu'un joueur, pour gagner, se ruine;
Et ne peut se priver d'un jeu, qui le domine.
Votre argent prodigué dégageroit sa foi;
Le grand point, en aimant, est d'être aimé pour soi.
De vos vives ardeurs, de vos peines secrettes,
Que vos tendres billets soient les doux interprètes.

Leur langage muet se fait mieux écouter ;
Et c'est par-là d'abord que l'on doit débuter.
Que votre passion, comme une humble cliente,
Pour s'expliquer, emploie une voix suppliante ;
Et qui que vous soyez, dépouillez vos hauteurs ;
L'Amour n'attend de vous que des respects flatteurs ;
Achille a vu fléchir ses fureurs meurtrieres ;
Et les Dieux implorés exaucent nos prieres.
La science, les arts, donnent un nouveau prix :
O jeunesse Romaine, ornez-en vos esprits.
L'éloquence est des cœurs l'aimable Souveraine :
A tous nos sentimens elle commande en Reine ;
Nous défendons par elle un accusé tremblant ;
Par elle nous brillons dans l'entretien galant ;
Ses attraits admirés trouvent peu de rebelles :
Ainsi que du Sénat, ils triomphent des Belles.
Ménagez vos talens, & cachez bien votre art.
L'esprit doit être aisé, naturel & sans fard.
Que vos discours soient pleins d'une aimable franchise :
Bornez-vous aux seuls mots que l'usage autorise :
Un extravagant seul parle en déclamateur ;
Tous billets ampoulés font haïr l'orateur.
Amans, prenez un tour si naïf & si tendre,
Qu'on croie, en les lisant, vous voir & vous entendre.
Sans les lire, peut-être, on vous les remettra :
N'allez pas vous lasser ; un jour on les lira.
Les ours & les lions à la fin s'adoucissent.
Doutez-vous que dans peu vos soins ne réussissent ?
Cette fiere Beauté se laissera toucher.
Quel corps, en dureté, le dispute au rocher ?
L'eau le perce à la fin : nous aimons qui nous aime :
Persistez ; vous vaincrez Pénélope elle-même.

Il n'eſt rien, que le temps ne ſe plaiſe à changer :
D'accord avec l'Amour, il viendra vous venger.
Ce que n'ont pu des Grecs les aſſauts, les batailles,
Le temps ſut d'Ilion renverſer les murailles.
Elle a lu vos billets; mais ſa timide ardeur
Craint, en vous répondant, d'engager ſa pudeur.
Dans vos plaintes n'uſez d'aucune violence;
Sa main bientôt rompra ce rigoureux ſilence;
Vous n'aurez plus à craindre une foible raiſon :
Ces progrès attendus viennent dans leur ſaiſon.
Peut-être que d'abord une réponſe altiere
A vos triſtes regrets vient ſervir de matiere.
Vos vœux, dit elle, ailleurs auroient dû s'adreſſer.
Vous êtes conjuré de ne plus la preſſer.
Elle craint d'obtenir ce qu'elle vous demande;
Vous obéirez mal, quoi qu'elle vous commande :
Revenez au combat; la victoire eſt à vous :
Plus un bien coûte cher, & plus il paroît doux.
Paſſez & repaſſez ſouvent devant ſa porte :
Qu'un vif empreſſement ſans ceſſe vous tranſporte
Dans le ſéjour heureux, où vous pouvez la voir;
Suivez par-tout ſes pas, tel eſt votre devoir.
Feignez d'autres deſſeins; l'Amour veut du myſtere;
Des ſignes employez l'éloquent miniſtere;
Le langage des yeux eſt celui des Amans;
Et leurs troubles confus ſont des aveux charmans.
Saiſiſſez au théâtre une place auprès d'elle.
Dans tout ce qu'elle fait prenez la pour modele;
Inſenſible au plaiſir que vous offrent ces lieux,
N'y goûtez que celui d'admirer ſes beaux yeux.
Qu'un éloge flatteur lui donne en apparence
Sur le ſpectacle entier la douce préférence;

Applaudiſſez le plus aux rôles amoureux :
L'art d'amuſer les cœurs fait les Amans heureux.
Votre temps le plus cher doit être tout pour elle :
Le perdant à ſon gré, vous gagnez votre Belle.
D'une molle parure évitez les apprêts,
Et jamais n'empruntez d'efféminés attraits.
Un luxe étudié dans l'homme nous irrite :
Aux Prêtres de Cerès laiſſez ce vain mérite.
Point d'affectation, ni goût de nouveauté ;
Le bon air nous convient ; c'eſt-là notre beauté.
Hippolyte de Phedre alluma la tendreſſe ;
Théſée en ſes amours négligea la molleſſe ;
Sans les frivoles ſoins aux Héros inconnus,
Adonis en chaſſeur fut aimé de Vénus.
Par ſon ſimple agrément la propreté nous flatte :
Le bon goût en habits dans le moins riche éclate.
Il eſt pour plaire encor, bien d'autres petits ſoins,
Que l'Amour vous preſcrit de négliger le moins.
N'oubliez pas, ſur-tout, qu'une fâcheuſe haleine
Contre elle fait armer le dégoût & la haîne.
Au beau ſexe laiſſons le riche ajuſtement,
Et d'un art affecté le pénible ornement.
Je vois, j'entends Bacchus : c'eſt ſa voix ; il m'appelle.
Protecteur des Amans, viens ſeconder mon zèle.
Ce Dieu, d'un bel objet, ainſi que nous, charmé,
Favoriſe les feux dont il eſt enflammé.
Sur une Iſle déſerte Ariane abuſée,
Erroit, & ſe plaignit du volage Théſée :
Dans le déſordre affreux de ſes ſens étonnés,
Ses cheveux voltigeoient au vent abandonnés ;
Son déſeſpoir franchit des lieux inacceſſibles,
Et demande Théſée aux ondes inſenſibles.

Elle reproche au Ciel un sort si rigoureux :
Echo seule répond à ses cris douloureux.
Ses yeux fondent en pleurs ; les sanglots & les larmes
A cet aimable objet prêtent de nouveaux charmes :
Et se frappant le sein : que vais-je devenir ?
Perfide, tes sermens n'ont pu te retenir ?
Reviens, charmant Thésée, infidele adorable ;
Et d'un si noir forfait ne te rends point coupable.
Sur le rivage au loin, tout à coup on entend
De tambours, de haubois un concert éclatant :
De sa douleur d'abord la frayeur prend la place ;
La force l'abandonne, & tout son sang se glace.
Les yeux étincelans & les cheveux épars,
Les Bacchantes déja fondent de toutes parts :
Les Satyres légers les suivent hors d'haleine,
Et forment une danse autour du vieux Silene.
Sur un superbe char, par des tigres traîné,
Bacchus paroît enfin, de pampres couronné ;
Ariane pâlit, & veut prendre la fuite.
Où suis-je ? Dieux cruels ! où m'avez-vous réduite ?
Cria-t-elle. Arrêtez : où voulez-vous courir ?
Répond le Dieù charmé ; je viens vous secourir.
Ariane, arrêtez : vous n'avez rien à craindre :
Heureuse en vos malheurs, cessez de vous en plaindre ;
Bacchus est votre époux : montez au rang des Dieux :
Soyez un nouvel astre, & brillez dans les Cieux.
Il dit : & de son char descendant avec grace,
Pour la mieux rassurer, tendrement il l'embrasse :
Ce Vainqueur ne suit plus que ses desirs pressans :
Elle résiste en vain ; les Dieux sont tout-puissans.
Les Faunes à grands cris en marquent la journée :
Les Nymphes par leurs chants appellent l'Hyménée.

C'est ainsi qu'Ariane & le Dieu des buveurs
D'un Amour plus heureux goûterent les faveurs.
Lors donc qu'en belle humeur, près de votre Maitresse,
A table vous craindrez une vapeur traitresse;
Priez le Dieu du Vin de bannir de vos sens
Les vertiges fumeux, les troubles indécens.
Sous des traits délicats déguisez vos fleurettes;
Votre Amante agréra ces offrandes secrettes:
Les plus ardens desirs sont écrits dans les yeux;
Le silence est souvent ce qui parle le mieux.
Mais bientôt auprès d'elle, en aimable convive,
Rappellez l'allégresse, & la rendez plus vive.
Avez-vous de la voix? que par les plus doux sons
Vos sentimens cachés soient peints dans vos chansons;
Déployez les talens par où vous pouvez plaire;
Ce qui sait la flatter, n'est jamais sans salaire.
En vous chargeant du soin de lui verser du vin;
Tâchez de lui serrer adroitement la main:
Sur son verre portant une levre empressée,
Montrez-vous curieux d'y ravir sa pensée.
Le vin a des attraits, soyez sage en buvant:
Lorsque le plaisir guide, on s'écarte souvent.
La plus juste censure est forcée à se taire,
Tant que de la raison le flambeau vous éclaire.
Fuyez avec horreur ces bachiques procès,
Et ces débats honteux qu'enfantent les excès.
Eurition trouva sa perte dans l'ivresse.
A table on ne doit voir que jeux & qu'allégresse.
L'ivresse véritable est nuisible à vos feux;
Celle que vous feindrez secondera vos vœux.
Quand d'un faux embarras votre langue bégaye,
Que votre esprit badin plus librement s'égaye.

Faites que l'on s'en prenne au vin plutôt qu'à vous :
Jurez-lui que des Dieux le sort seroit moins doux ;
Si, cette même nuit, vos deux ames mourantes,
Sur vos levres en feu se rencontroient errantes ;
Peignez au naturel ces funestes instans.
Se leve-t-on de table? Approchez, il est temps.
Dans l'ombre de la nuit, la foule favorise
D'un Amant courageux la plus vive entreprise ;
Du pied touchez le sien ; qu'au feu de vos desirs
S'allume dans son cœur l'avant-goût des plaisirs ;
Et, rejettant alors une pudeur timide,
Parlez, pressez, suivez le transport qui vous guide.
Vénus & la Fortune aiment les gens hardis :
Aux lâches leurs faveurs sont des biens interdits.
A gagner son époux, appliquez votre étude ;
Qu'il vous puisse en tout temps voir sans inquiétude ;
Dût-il tout son respect à votre dignité,
Par vos soins prévenans flattez sa vanité.
Que rien pour lui n'échappe à votre complaisance ;
Plein de discrétion, respectez sa présence ;
En écartant de lui tous les soupçons jaloux,
La plus feinte amitié sait assurer vos coups.
Un usage applaudi, mais non exempt de crimes,
N'accrédite que trop ces perfides maximes ;
Et ma Muse à regret obéit à la Loi
Qu'en des sujets pareils m'impose mon emploi.
N'espérez pas qu'en vous je verse l'éloquence.
Aimez, & vos discours ont assez d'élégance.
Que les yeux soient Amans, si le cœur ne l'est pas ;
D'une femme crédule exaltez les appas :
Pour la persuader mettez tout en usage :
Vous serez bientôt cru ; le plus affreux visage

Se fait de sa laideur des portraits gracieux ;
Toute femme, en un mot, est aimable à ses yeux.
Mais en feignant d'aimer, le fourbe souvent aime ;
Celui qui trahissoit, vient se trahir lui-même.
Belles, prêtez l'oreille à son discours flatteur ;
En véritable Amant se change l'imposteur.
Comme en courant toujours l'onde étend ses rivages;
L'esprit insinuant, par de secrets ravages,
Sait sourdement des cœurs miner la liberté :
La louange est l'écueil, qui brise la fierté.
Dans ses attraits chéris, se plaît la plus févere,
Et la plus sage veut qu'on l'aime & la révere.
Pallas même & Junon ne purent pardonner
Au Berger qui jadis osa les condamner.
Le paon que vous louez, rouant avec adresse,
De sa plume admirée étale la richesse :
Vos regards détournés le font fuir interdit.
Sous la main qui le flatte, un coursier s'applaudit;
Fier de ses nobles crins, il se poste avec grace ;
Et prend de sa beauté sa généreuse audace.
Promettez volontiers : c'est le droit des Amans :
Du nom sacré des Dieux confirmez vos fermens.
Jupiter, dans le Ciel, sourit à vos parjures:
Par son ordre, les vents emportent ces injures.
En jurant par le Styx, ce Dieu trompoit Junon ;
Et, pour tromper de même, il nous prête son nom.
Il est des Dieux sans doute ; & nous devons le croire :
Ces Dieux dans tous les temps sont jaloux de leur gloire.
Que sans cesse l'encens fume sur leurs autels ;
Le repos n'endort point ces heureux immortels.
Leur majesté terrible en tous lieux est présente ;
Craignons-les, & menons une vie innocente ;

Justes & bienfaisans envers tous les humains;
Que dans le sang jamais nous ne trempions nos mains.
Mais on est vertueux, même en manquant aux Belles;
Il nous seroit honteux de leur être fideles:
C'est un peuple léger, sans foi, sans équité:
Comme lui renonçons à ce qu'il a quitté.
On conte que l'Egypte a d'une sécheresse
Souffert pendant neuf ans la fureur vengeresse:
Thrason dit au Tyran, que, pour calmer les Dieux,
Le sang d'un étranger devoit purger ces lieux:
Eh bien! dit Busiris, tu seras la victime;
Pour finir nos malheurs, ta mort est légitime.
Phalaris fit brûler dans un taureau d'airain
Celui qui pour le foudre avoit prêté sa main.
Louons ces châtimens: l'équité doit paroître
A punir le méchant, par le mal qu'il fit naître.
Du beau Sexe parjure égalons les forfaits:
Qu'il gémisse à son tour des maux qu'il nous a faits.
Pour vaincre mieux encore, ayez recours aux larmes;
Un cœur de diamant se rendroit à leurs charmes.
Quand vos efforts pressans pourront l'effaroucher,
L'insensible à vos pleurs se laissera toucher.
Mais si de vous leur cours ne vouloit point dépendre,
Imitez-les du moins, & feignez d'en répandre.
A vos douceurs mêlez le plus tendre baiser:
Par son humide ardeur vous saurez l'embrâser.
Vous le refuse-t-elle? Il faut toujours le prendre;
Elle se plaint peut-être, & feint de s'en défendre;
Sa fierté ne voudroit céder qu'en combattant:
Point d'effort qui la blesse, ou qui soit rebutant;
Un larcin trop grossier peut vous être funeste;
Peut-on prendre un baiser, sans prendre aussi le reste?

La perte du bonheur qu'on laiſſe évanouir,
Rend indigne du bien dont on pouvoit jouir.
C'eſt à la lâcheté qu'il faut que l'on s'en prenne;
La pudeur qu'on allegue eſt une excuſe vaine:
De votre violence elle attend ſes plaiſirs,
Et veut être forcée à ſuivre ſes deſirs.

L'Amante que Vénus au pillage abandonne,
Contente du voleur, aiſément lui pardonne:
Sa méchanceté même eſt, pour elle, un bienfait.
Que ſon cœur, au contraire, eſt bien peu ſatisfait,
Malgré cet air joyeux qu'elle lui fait paroître,
Quand elle eſt reſpectée, ayant pu ne pas l'être!
Phébé fut enlevée, auſſi bien que ſa ſœur;
Et l'une, ainſi que l'autre, aima ſon raviſſeur.
De tout brave aſſaillant la victoire eſt amie:
Achille à ſa valeur ſoumit Déidamie.

Auprès du Mont Ida, le jugement rendu
Avoit reçu le prix de Vénus attendu:
Du Prince de Phygie Hélene étoit la proie;
Et l'arrêt du deſtin déja menaçoit Troie.
Tous les Rois promettoient de venger ſon époux;
A la honte d'un ſeul, ils s'intéreſſent tous.
Achille, déguiſé ſous un habit de femme,
Aux yeux de tous les Grecs eût paſſé pour infâme.
Mais d'une mere en pleurs, il dût ſuivre la loi:
Quoi donc! jeune Héros, eſt-ce là votre emploi?
Dans de ſi nobles mains, faut-il qu'un fuſeau ſerve?
Prenez dans un autre Art les leçons de Minerve:
Changez cette corbeille en peſant bouclier:
Hector, le grand Hector ſous vos coups doit plier.
Dans le même Palais, une jeune Princeſſe
De ſa fauſſe compagne engagea la tendreſſe;

Et

onnut ce Héros aux traits de sa vigueur.
pouvoit contre Achille une vaine rigueur?
elle veut paroître aimer sa résistance :
combats font toujours triompher la constance.
qu'on voit peu durer un bonheur si charmant!
lamie en vain veut celer son Amant :
out ce qu'offre Ulisse, il ne prend que les armes,
ourt chercher la gloire, au milieu des allarmes.
op d'ardeur dans la femme avilit ses appas:
udeur à ses feux défend le premier pas.
i qui d'elle attend une honteuse avance,
de sa vanité détester l'insolence.
mencez le premier; adressez lui vos vœux;
sa douceur réponde à vos tendres aveux :
pour réussir; elle veut qu'on la prie:
os respects son ame est sans peine attendrie.
our le plus soumis n'a rien d'humiliant;
er prendre lui-même un ton de suppliant.
oupirs ont touché les Beautés les plus fieres:
ne n'a, dit-on, rejetté ses prieres.
vos respects pourtant enfloient trop sa fierté,
:; par vos froideurs piquez sa vanité.
e d'un bien dégoûte, & le refus attire;
u'on le rappelle, un Amant se retire.
: l'espoir des faveurs, banni de vos discours,
e nom d'amitié déguise vos amours;
cret a souvent fait naître la tendresse;
qui vous bravoit, se rend à cette adresse;
u'elle y pense, arrive un heureux changement,
ui prend enfin le rôle de l'Amant.
s le teint rembruni de celui qui navigue,
r & le soleil décrivent sa fatigue;

Le Laboureur ardent, au fort de la chaleur,
Le Vigneron peut-il conserver sa couleur?
Dans un Athlete illustre aux jeux qu'aimoit Hercule,
La blancheur de la peau paroîtroit ridicule.
Que tout Amant soit pâle : une triste langueur
A souvent d'une ingrate adouci la rigueur.
Daphnis décoloré languissoit pour Naïce :
Orion dans les bois expiroit pour Lirice.
Un visage défait, certain air négligé,
Déposent en faveur d'un Amant outragé :
Les veilles de la nuit, les amoureuses peines,
Ne maigrissent que trop un homme dans les chaînes :
Que chacun vous voyant, dise : *il est amoureux.*
Excitez la pitié, pour devenir heureux.
Ecoutez, ô Romains, mes avis & mes plaintes.
Le nom d'ami, la foi ne sont plus que des feintes;
Rien n'est sacré pour vous : non, il n'est plus permis
De dévoiler son âme à ses plus chers amis.
De celle qui vous plaît leur peignez-vous la grace?
Ils songent dans l'instant à remplir votre place.
Pirithous, Pilade, & Patrocle autrefois
Ont su de l'amitié respecter mieux les loix;
Près des plus beaux objets, leur probité farouche
De leurs amis absens n'a pas souillé la couche.
Ces exemples fameux sont des siecles passés.
Dans ce siecle tout suit des chemins opposés :
Avant que la vertu reprenne son empire,
L'Amour perdra ses droits sur tout ce qui respire.
Les plaisirs criminels sont les plus grands plaisirs;
Leur sel vif & piquant irrite nos desirs;
D'un bien que nous vôlons la douceur est charmante;
Et du malheur d'autrui notre bonheur s'augmente :

Amant ne doit point craindre son ennemi;
is il doit redouter son plus fidele ami.
Jn même esprit n'est pas le partage des Belles:
ır plaire à mille objets, mille routes nouvelles.
ıs les climats divers les fruits sont différens:
:hus sur les côteaux fait rougir ses présens;
voit dans les vallons les olives pendantes;
ı plaine jaunit de moissons abondantes.
ınt qu'en traits divers, nous différons en mœurs;
ıge s'accommode à toutes les humeurs:
ʒu'un autre Prothée, il masque son visage;
ınt le tems, les lieux, la ruse est en usage.
d'un trait subtil on lance le poison,
'avide Beauté dévore l'hameçon:
ırs, dans des filets, on surprend sa finesse.
ɔurs imprudemment se livre la jeunesse;
mûr apperçoit vos ruses de plus loin:
vez donc sur-tout les âges avec soin.
soyez point savant auprès d'une innocente;
ne liberté, trop vive & trop pressante,
ıche un objet encor plein de pudeur.
plicité tremble, en voyant tant d'ardeur:
ır celle qui craint un Cavalier aimable,
s grossier Amant sait la rendre traitable.
ces lieux, dit l'Amour, un moment de repos;
ıarquer ma victoire, arbore mes drapeaux.





CHANT SECOND.

Que vos chants redoublés signalent votre joie :
Dans vos heureux filets j'ai conduit votre proie.
Aux plus doctes écrits préférez mes travaux ;
Leur secours vous promet des triomphes nouveaux.
Semblable à vous, Pâris, dans le sein de la Grece,
Sur la foi de Vénus, enleva sa Maîtresse.
Il n'apperçut qu'Hélene, & brava les dangers
D'un peuple d'ennemis sur des bords étrangers.
Jeunesse, où courez-vous? vos voiles vagabondes
Sont encor le jouet & des vents & des ondes :
Le port que vous cherchez est éloigné de vous :
De ce qui suit dépend votre sort le plus doux.
Mon Art vous a soumis le cœur de votre Belle ;
Mon Art seul soutiendra votre pouvoir sur elle.
S'il est beau de dompter de nombreux ennemis ;
L'est-il moins de régner sur leurs cœurs asservis ?
Souvent des grands succès le sort fait le partage ;
Mais l'habileté seule en fixe l'avantage.

Mere des doux plaisirs, & toi, divine Sœur,
Qui du nom de l'Amour partages la douceur,
Si jamais j'éprouvai vos bontés secourables,
En ce hardi projet soyez-moi favorables ;
J'entreprends en ce jour d'enseigner aux Amans
L'art de tirer l'Amour de ses égaremens.
C'est un enfant léger ; la preuve est dans ses ailes :
Arrêtons, s'il se peut, ses courses infidelles.

tenu par Minos, Dédale, de ses mains,
t autrefois des airs s'applanir les chemins.
s qu'il eut terminé son savant Labyrinthe,
vu le Minotaure en sa terrible enceinte:
ıdez moi, disoit-il, à mon pays natal;
ne sens approcher de mon terme fatal.
st tems, ô grand Roi! que cet exil finisse;
à mes ayeux enfin la mort me réunisse.
ıon âge ne peut trouver grace à vos yeux,
oquez pour mon fils ces ordres odieux.
tiles efforts! prieres impuissantes!
ıos est insensible à ces raisons pressantes.
ue mon art vienne ici, dit-il, à mon secours:
'est à toi, mon esprit, qu'aujourd'hui j'ai recours.
on barbare tyran tient Neptune & la Terre:
éprouve l'un & l'autre à ma fuite contraire.
Air au moins est pour nous; fendons son vaste sein:
pprouvez, Jupiter, ce généreux dessein.
n'attaquerai point votre Palais céleste:
our braver un cruel, ce chemin seul me reste.
nétrons les Enfers, s'il le faut, à ce prix;
adversité souvent anime les esprits ».
croiroit qu'un mortel, s'élevant jusqu'aux nues,
s'ouvrir dans les airs des routes inconnues?
les ailes, qu'il fait artistement ranger,
promet bientôt d'en vaincre le danger:
il en maintient l'ordre; & la cire amolie
'unique ciment qui les forme & les lie.
songer que bientôt il doit en être armé,
e travail Icare, en jeune homme, est charmé.
ıi, voilà mes vaisseaux, & ma sage conduite
ıra loin de ces lieux diriger notre fuite,

« Dit ce pere : partons, & traversons les airs ;
« Puisque, seuls, à nos vœux ces chemins sont ouverts.
« Evite bien, mon fils, & le Bouvier & l'Ourse :
« Du brûlant Orion éloigne aussi ta course :
« Regle ton vol sur moi ; je saurai te guider :
« Du Soleil trop voisin songeons à nous garder ?
« La cire couleroit à son approche ardente.
« N'écoute point non plus une crainte imprudente ;
« Et ne va point raser ces basses régions,
« Que couvrent des brouillards les sombres légions ;
« Tiens toujours le milieu : cede à la violence
« Du fougueux Aquilon : imite ma constance ».
Du léger attirail le pere arme son fils ;
Lui répete cent fois, mais en vain, ses avis ;
Il lui montre à mouvoir cette armure avec regle.
Tel aux plaines des airs on voit s'ébattre un aigle,
Quand, voulant animer leur vol audacieux,
Il ouvre à ses aiglons les vastes champs des Cieux.
Nouvel oiseau, Dédale agite ses deux ailes,
S'élance, vole & plane en ces routes nouvelles.
Un côteau s'élevoit sur ce funeste bord,
D'où ces hardis mortels vont prendre leur essor ;
Le pere de son fils se fait encore entendre ;
Il l'anime, & retient sa course pour l'attendre.
Icare, dans son vol bientôt trop assuré,
Aime à se voir voisin de l'Olympe azuré.
Des Pêcheurs, les voyant traverser sur leurs têtes,
Laissent d'étonnement leurs lignes déja prêtes.
Déja ces deux coursiers avoient franchi Samos :
Derriere eux s'éloignoient Paros, Naxe & Délos ;
Sur leur droite déja disparoissoit Lébinthe ;
Quand Icare, enhardi, brave toute contrainte,

levant tout-à coup son vol ambitieux,
fuit loin de son pere, & monte au haut des Cieux;
rop proche du Soleil, sa volante machine
e tous côtés se lâche & menace ruine.
u haut du Ciel Icare envisage les mers;
s yeux par la frayeur d'un voile sont couverts;
›ut manque; ses bras nus en vains efforts s'agitent;
est sans mouvement; & ses ailes le quittent:
tombe, cria-t-il, ô mon pere, arrêtez.
; cris sont avec lui sous les eaux emportés:
pere infortuné d'abord appelle Icare.
ıre, où te chercher? quel malheur nous sépare?
en découvre, hélas! les ailes sur les eaux.
x restes de ce Fils, rejettés par les flots,
vieillard, en pleurant, donna la sépulture:
ıte mer partagea sa funeste aventure.
ut Roi qu'étoit Minos, & quoi qu'il pût oser,
'ouvrage d'un homme il ne put s'opposer:
moi, d'un Dieu puissant je veux lier les ailes,
oiqu'elles soient en lui des armes naturelles.
.es Philtres amoureux & les enchantemens
t des foibles esprits les vains amusemens.
herbes, les poisons que composoit Médée,
mpruntent leur vertu que d'une folle idée:
ı de flatter l'Amour, ils lui font en horreur;
:roublent la raison & portent la fureur.
e crimes pareils Vénus étoit complice,
é dans son palais auroit contraint Ulysse;
'rai mérite seul a le droit de charmer,
t effort criminel ne peut vous faire aimer.
:cret sûr de plaire est de se rendre aimable:
ui ne luit qu'aux yeux est le moins estimable;

Pour fixer l beauté que votre cœur chérit,
Aux agrémens du corps joignez ceux de l'esprit.
Les attraits passent vîte; ils sont un bien fragile;
Le temps l'emporte, & fuit comme un voleur agile.
Demain, malgré vos soins, les plus brillantes fleurs
Verront ternir l'éclat de leurs vives couleurs:
De la Rose, en nos champs, l'épine seule reste.
L'âge ainsi fait en nous un ravage funeste:
Les rides vont dans peu nous sillonner le front;
Sous ces glaçons pesans nos cheveux blanchiront.
Formez-vous par l'esprit une beauté durable;
L'esprit jusqu'au tombeau rend un homme agréable.
Que, dès vos jeunes ans, les Beaux-Arts cultivés
Vous parent des lauriers aux Sçavans réservés:
Des trésors de la Grèce enrichissez vos veilles:
L'éloquence en leurs fonds va puiser ses merveilles.
Ulysse en tous ses traits n'eut, dit-on, rien de beau;
N'a-t-il pas de l'Amour allumé le flambeau?
Ses talens enchanteurs, par leur flatteuse adresse,
Des Nymphes de la mer ont surpris la tendresse;
Calipso condamnoit son départ proposé:
Neptune est, disoit-elle, à vos vœux opposé.
Ah! que n'inventa point sa crainte ingénieuse!
Que de fois sa douleur, faussement curieuse,
Veut d'Ilion encore entendre les malheurs!
Ce Prince les retrace avec d'autres couleurs.
Sur le rivage assise, un jour, cette Déesse
Veut savoir les exploits des Héros de la Grèce:
D'un roseau, qu'il tenoit dans sa main par hasard,
Ulysse forme un siége; il le trace avec art.
Là, dit l., étoit Troye; il en peint les murailles:
Voici le Simoïs, qu'ont rougi cent batailles;

s tentes de Rhésus occupoient ces quartiers;
est-là que dans la nuit j'enlevai ses coursiers.
rgame ainsi tracée, un flot vient & l'efface;
Rhésus, de son camp on ne voit plus la trace:
iins, lui dit Calipso, ce terrible élément:
is quel nom sa fureur détruit en un moment!
Loin de vous prévaloir d'une aimable figure,
oûtez à son prix un agrément qui dure.
droite complaisance engage les esprits:
n'a pour un brutal que haine & que mépris.
loup & le milan, qui n'aiment que la guerre,
e peuvent s'assurer d'asyle sur la terre:
rossignol tranquile exhale ses doux sons:
la fauvette en paix couve dans les buissons.
int d'aigreur, de débats, ni de triste rupture;
Amour dans la douceur trouve sa nourriture.
femme & le mari, dans leurs aigres accès,
chassent tour-à-tour, sont toujours en procès;
ymen fut de tout tems suivi de la querelle;
oute épouse pour dot vous l'apporte avec elle.
près d'une Maîtresse, Amans, agissez mieux:
lui parlez jamais que d'un ton gracieux.
n'est point une loi qui vous unit ensemble:
des liens secrets l'Amour seul vous rassemble:
'un abord caressant, que des propos chéris
annoncent avec vous que les jeux & les ris.
Je ne viens point au riche offrir un vain précepte;
libéralité du grand nombre l'excepte:
iconque peut donner, a tout esprit en soi;
lui cede: un tel homme en sait bien plus que moi.
tois pauvre en aimant; j'enseigne mes semblables;
s présens se faisoient en discours agréables.

B v

Pauvre, aimez sagement; ne parlez qu'à propos;
Plus souple que le riche, endurez en repos.
Je m'en souviens encore : un jour, dans ma colere,
J'arrachai les cheveux de qui m'avoit su plaire;
Que ce transport fatal me coûta de soupirs!
Que ce malheureux jour m'enleva de plaisirs!
Son voile déchiré fut, dit-on, mon ouvrage :
J'en doutois; mais ma bourse en répara l'outrage.
N'allez point follement ainsi vous irriter;
En ce point seulement gardez de m'imiter.
Avec sincérité votre Maître s'accuse;
Ma franchise aux jaloux ne laisse plus d'excuse.
Contre nos ennemis aiguisons tous nos traits;
Mais offrons au beau Sexe une éternelle paix :
Parmi les doux plaisirs, les jeux, les ris folâtres,
N'apportons à ses pieds que des vœux idolâtres.

L'insensible à vos vœux répond par des froideurs,
Souffrez, vous la verrez partager vos ardeurs.
Une branche languit; votre main la redresse :
La force vous sert moins que les soins & l'adresse.
Le nageur fend les eaux, en leur obéissant,
Et perd contre leur cours un effort impuissant.
La douceur apprivoise & l'ours & la panthere;
Le fier taureau dompté va labourer la terre.
L'implacable Atalante égorgeoit ses Amans;
Mais un Amour vengeur eut aussi ses momens :
Mélanion, pleurant sa triste destinée,
De sa Nymphe accusoit la rigueur obstinée;
Par son ordre, il portoit ses filets sur son dos,
Dans le sang des Lions teignoit ses javelots;
En se livrant lui-même aux foibles traits d'Ilée,
Il vit enfin la mort tant de fois appellée.

Son Art n'ordonne point de parcourir les bois,
i sous un tel fardeau de se mettre aux abois.
our finir vos malheurs, ne cessez point de vivre;
a plus dure leçon est agréable à suivre.
Soyez à votre Reine un sujet dépendant:
dez-lui; la victoire est à vous en cédant.
le approuve, approuvez; blâmez, quand elle blâme;
ne de vos sentimens le sien devienne l'âme.
ez, quand elle rit; pleure-t-elle? pleurez;
s beaux yeux sont pour vous des guides assurés.
Dans le jeu finement s'exprime la tendresse:
Amant n'y doit jamais chagriner sa Maitresse.
oute perte est sensible; & sans autre intérêt,
fort peu favorable à tout vaincu déplaît.
rdez donc noblement; &, sauvant l'apparence,
un gain sacrifié montrez quelque espérance.
Certains soins obligeans sur elle ont tout pouvoir.
ns honte, vous pouvez lui tenir son miroir.
ui qui de Junon fut fléchir la colere,
qui porta le Ciel, aujourd'hui son salaire,
cide près d'Omphale, en un palais caché,
tourner un fuseau fut long-tems attaché:
Héros d'une Belle a reconnu l'empire.
de plus grands honneurs quel téméraire aspire?
it-on craindre, en suivant un modele aussi beau?
mptez-vous rencontrer votre Amante au Barreau?
vancez le moment fixé par elle-même;
ez, pour la quitter, d'une lenteur extrême;
parle; vôlez à son commandement,
mour est offensé de tout retardement.
u sortir d'un souper, vous la menez chez elle
dez-lui les devoirs d'un esclave fidèle,

On est à la campagne, on vous fait avertir:
Vous manquez de voiture; il faut toujours partir;
Dans le chemin prenez pour guide la tendresse.
Vénus dans ses sujets méprise la paresse:
Traversez dans l'été les plus brûlans climats;
Affrontez dans l'hiver la grêle & les frimats.
L'Amour veut du courage; &, semblable à Bellone;
De ses exploits, comme elle, il émeut, il étonne.
Quittez ses bataillons, vous, dont la lâcheté
Craint & fuit un honneur par la peine acheté.
Ses Soldats, accablés de veilles éternelles,
Dans son camp douloureux, servent de sentinelles;
Il n'appartient qu'aux cœurs ennemis du repos,
De se charger du soin de ses heureux drapeaux.
Des plus pressans dangers fût elle environnée,
Leur valeur en revient de myrtes couronnée.
Des torrens, qui sur vous fondent du haut des airs,
Vous replongent souvent dans l'horreur des hivers.
Jadis Admete a vu le Dieu de la lumiere
Habiter sous le toit d'une simple chaumiere:
Et, comme un vil Berger, sur de tristes côteaux,
Pendant l'été brûlant conduire ses troupeaux.
Ce qu'a fait Apollon, peut il vous faire honte?
Est-il rien, quand il veut, qu'un Amant ne surmonte?
Dépouillez tout l'orgueil d'un fade & vain honneur,
Vous, qui dans vos Amours fixez votre bonheur.
Celle que vous aimez, vous interdit sa vue?
De la voir librement l'espérance est perdue?
Qu'un passage secret soit la nuit hasardé,
Et le mur le plus haut par vous escaladé:
En voyant les dangers où son Amant s'expose;
Elle s'applaudira de s'en trouver la cause.

l n'est pour votre Amour d'exploits plus glorieux,
Ni de garant plus sûr du pouvoir de ses yeux.
éandre ne bravoit les flots & la tourmente,
)ue pour mieux s'assurer du cœur de son Amante.
Rendez à vous servir ses Esclaves zélés;
u'ils soient avec douceur par leurs noms appellés:
es Suivantes, sur-tout, distinguez les premieres;
ux caresses joignez quelquefois les prieres.
mans, ne craignez point de vous humilier;
ar de foibles présens vous pouvez les lier.
ayez plus largement celle qu'un Maître austere
surprise employant pour vous son ministere.
entôt vous les verrez tous, devenus discrets,
)ouser chaudement vos tendres intérêts.
)in de vous appauvrir, pour gagner votre Belle,
ue vos dons les plus chers soient d'une bagatelle.
us leurs heureux trésors se courbent les rameaux:
)ur elle choisissez leurs présens les plus beaux:
ioiqu'au marché l'argent vous en ait rendu maître,
tes qu'en vos jardins vous les avez vu naître:
bouquet, une fleur lui fera votre cour.
)ilà les messagers que veut avoir l'Amour;
un souvenir flatteur ils ont en eux le gage:
Belle avec plaisir entendra leur langage.
Apollon de nos jours voit braver son talent:
importe, essayez-vous à faire un vers galant.
s chants seront loués; mais on veut des largesses:
riche impertinent on aime les richesses.
est-là le siecle d'or; à l'or tout rend honneur.
plus rustique Amant trouve le vrai bonheur.
e le divin Homere à Rome se transporte:
n'offre que sa muse, Homere est à la porte.

On voit par les Beaux-Arts des femmes s'illustrer;
Mais peu d'un tel honneur ont droit de se titrer;
Dans un nombre plus grand réside l'ignorance;
On n'en prétend pas moins au nom de la science,
Sans peser leur mérite, offrez-lui vos chansons;
Et, lecteur gracieux, relevez-en les sons.
Peut-être en verrez-vous votre Amante plus vaine;
Mettre au rang des présens les fruits de votre veine.

Ce que vous préparez pour votre utilité,
Tâchez qu'à sa demande il soit exécuté.
Un Esclave attendoit sa liberté promise?
Ne l'en faites jouir que par son entremise.
A d'autres par bonté vous vouliez pardonner?
Que sa protection vienne vous l'ordonner.
Qu'elle vous doive enfin votre propre avantage;
La gloire d'obéir devient votre partage:
Celle de commander, flattant tout bas son cœur,
Lui fait par vanité reconnoître un vainqueur.

Pour allumer en elle une flamme durable,
Qu'une Amante se croie, à vos yeux, adorable.
Vient-elle se montrer dans ses brillans atours?
Dites que leur éclat fait naître les Amours.
Est-elle négligée? elle en est plus touchante.
Quel que soit un habit, que son goût vous enchante.
Tout lui sied, selon vous; mais l'or, les diamans
Sont à vos yeux charmés ses moindres ornemens.
En tout tems jurez-lui, qu'aux dons de la nature
Elle devra toujours sa plus riche parure.
S'est-elle fait friser? l'Amour, dans ses cheveux,
Sur un trône ondoyant vient enlever vos vœux.
Elle chante? admirez; plaignez-vous, d'un air tendre,
De voir tro tôt finir le bonheur de l'entendre.

Quand sur certains plaisirs s'échappent vos discours,
Aux transports les plus vifs donnez un libre cours :
Fût-elle une Méduse intraitable & sauvage,
Vous saurez l'adoucir par ce tendre langage.
Si vous dissimulez, faites-le finement;
Vous perdez vos douceurs, quand votre air les dément.
La ruse enveloppée utilement s'emploie;
Et l'artifice nuit, d'abord qu'il se déploie:
Le fourbe démasqué, d'une indigne rougeur
Se voit couvrir le front par un mépris vengeur.
Quand à la fin prochaine on voit frapper l'automne;
Quand Bacchus joint ses dons aux présens de Pomone;
Le froid alors au chaud livre un douteux combat;
Sous leurs coups opposés la langueur nous abat.
Si d'un air corrompu le trait malin la blesse,
Et qu'un lit douloureux soutienne sa foiblesse,
Qu'en vous l'Amour actif lui montre son Amant:
Semez, si vous voulez moissonner pleinement.
Loin qu'un triste dégoût vous éloigne, ou vous lasse;
Tout ce qu'elle permet, que votre main le fasse:
A ses yeux attentifs laissez couler vos pleurs:
Dans tous vos mouvemens exprimez vos douleurs;
Sans fin formez des vœux; toujours en sa présence
Que vos rêves contés flattent son espérance.
Hâtez avant leur tems les soins religieux,
Qui savent dissiper un air contagieux.
Les services rendus sont payés avec joie;
A la félicité leur prix ouvre la voie.
Que trop d'empressement n'aille point vous trahir;
Un soin disgracieux peut vous faire haïr.
Loin de lui présenter, d'une main rebutante,
D'une amere boisson la coupe dégoûtante,

Laissez à vos rivaux ce chagrinant emploi.
Dans ce qui plaît, l'Amour a renfermé sa loi.
Le Zéphir, qui nous sert à quitter le rivage,
Est d'un foible secours dans un lointain voyage;
Et lorsqu'en pleine mer nous avons à courir:
C'est à des vents plus forts qu'il nous faut recourir.
L'Amour, de sa foiblesse, en naissant, se défie;
Mais le moindre aliment dans peu le fortifie.
L'on caressoit petit cet effrayant taureau;
Et ce chêne touffu fut un foible rameau:
Un fleuve roule à peine en ses naissantes ondes;
C'est à son cours qu'il doit ses richesses profondes.
De l'habitude ainsi s'augmente le pouvoir.
Que votre Belle donc s'accoutume à vous voir;
Vos efforts assidus vous ouvriront son ame,
Et ses refus lassés allumeront sa flamme.
Dans les momens permis, présentez-vous toujours;
Employez à la suivre & les nuits & les jours;
Dès que votre victoire aura serré ses chaînes,
Votre absence en son cœur fera passer vos peines.
Sagement donnez-lui quelque tranquillité;
Le repos de nos champs fait la fertilité;
La pluie abreuve mieux une terre altérée.
Philis n'éprouve encor qu'une ardeur modérée,
Tant que Démophoon est présent à ses yeux;
Il allume en partant ses transports furieux.
Par son éloignement, l'ingénieux Ulysse
De sa chaste moitié fait durer le supplice:
Laodamie en pleurs court après son Amant.
Mais d'une absence utile abrégez le moment:
Le tems chasse bientôt les douleurs qui nous pressent:
Trop éloignés de nous, les Amours disparoissent,

leur fuite fait place à des Amours nouveaux.
…iter Ménélas, c'eſt ſervir ſes rivaux;
…t imprudent s'abſente, Hélene ſe déſole;
…ais un hôte amoureux auſſi tôt la conſole.
…uel eſt d'un tel époux l'étrange aveuglement!
… femme à ſon Palais reſte avec ſon Amant.
… ce départ croit-il que la raiſon conſente?
…'eſt remettre au vautour la colombe innocente:
…'on injuſte colere éleve en vain ſes cris.
…u ferois, Ménélas, tout ce que fait Pâris.
…'eſt ta facilité qui leur dit d'entreprendre;
… tes conſeils ſecrets ils ne font que ſe rendre:
…ccuſe-toi; tous deux, à mon ſens, ſont abſous
De s'être ainſi vengés d'un ſi commode époux.
Un léopard bleſſé, dont la dent menaçante
Ecarte d'ennemis une troupe aboyante;
La lionne allaitant ſes lionceaux naiſſans;
Le ſerpent, que ſous l'herbe ont heurté des paſſans;
Sont moins à redouter dans l'effort de leur rage,
Qu'une Amante ſenſible au douloureux outrage
Que lui fait un Amant de ſa rivale épris.
Ses yeux ſont pleins du feu qui trouble ſes eſprits;
Elle ne garde plus aucune bienſéance,
Et la flamme & le fer ſont peu pour ſa vengeance.
Telle eſt une Ménade, errante dans les bois,
Quand ſon démon l'agite & la met aux abois;
Sur ſes propres enfans une mere cruelle
Se venge des mépris de Jaſon infidele.
Progné d'un ſang ſi cher étouffe auſſi les cris:
Sur ſa plume à jamais ces monſtres ſont écrits.
C'eſt-là ce qui des cœurs rompt la plus forte chaîne;
Et du ſein de l'Amour fait élever la haîne.

Tremblez, traîtres Amans, & craignez les effets
D'un courroux qui se porte au plus noir des forfaits.
Je ne viens point non plus, en censeur trop austere,
Prêcher mal-à-propos la réforme à Cythere;
Ni pour un seul objet restreindre vos desirs:
C'est d'un frein trop gênant captiver vos plaisirs;
Qui pourroit vous blâmer, en imitant vos Belles?
Suivez dans vos Amours la nouveauté comme elles;
Mais cachez-en l'éclat sous des voiles discrets,
Sans faire vanité de vos lauriers secrets.
Craignez, s'il est connu, qu'un présent ne révele
Le mystere odieux de votre ardeur nouvelle;
Par des regards jaloux pour n'être point surpris,
Qu'en des lieux différens vos rendez-vous soient pris:
Que vos lettres, sur-tout, en sages confidentes,
Ne passent qu'en des mains fidelles & prudentes.
En offensant Vénus, redoutez son courroux;
Son juste désespoir va s'armer contre vous;
Et, renvoyant le trait dont vous l'avez atteinte,
Des mêmes coups bientôt fait naître votre plainte.
Auprès de Clitemnestre, Agamemnon content,
La vit brûler pour lui du feu le plus constant;
Son exemple indiscret la rendit criminelle.
Chaque jour elle apprend quelqu'injure nouvelle;
Chryséis retenue annonçoit ses malheurs;
Bryséis enlevée aigrissoit ses douleurs;
La seule renommée avoit rempli la terre
Des démêlés honteux qui prolongeoient la guerre:
Mais Cassandre, à la fin, venant blesser ses yeux,
Ne confirma que trop ces récits odieux.
Sur son volage époux, cette Reine attentive,
Voit tomber ce vainqueur aux pieds de sa captive;

De la rage aussi-tôt la cruelle douceur
Lui fait du plus grand crime approuver la noirceur.
Des feux que vous cachez, s'il sort quelque étincelle;
Niez avec dédain tout ce qui vous décele.
Fuyez dans ces momens un air simple & flatteur;
Trop de soumission démasque un imposteur.
Vous avez de la paix le plus précieux gage,
Il vous servira mieux que le plus doux langage;
Par vos exploits nouveaux, dissipant sa terreur,
Replongez votre Amante en son aimable erreur.
J'ai vu, pour réveiller les ardeurs amoureuses,
Faire exprimer les sucs des plantes dangereuses;
Le germe de l'ortie au poivre est ajouté:
Le souffre avec le vin est encore apprêté.
Toutes ces mixtions sont poisons véritables;
Leur secours est sans force, en ces jeux délectables.
Vénus, qui de bienfaits comble ses partisans,
A des efforts pareils refuse ses présens.
Il est pourtant, dit-on, d'innocentes recettes:
La morille & la trufle ont des forces secretes;
L'œuf, ainsi que le miel, sert au corps abbattu;
Le fruit noueux du pin n'a pas moins de vertu.
Mais à quoi bon, Amour, chercher tant d'artifices!
Toi seul, tu dois servir à tes doux sacrifices.
Si sur de vains sujets je me suis arrêté,
Qu'on ne me blâme point de ma légereté.
Dans ma route je suis différentes étoiles:
Tous les vents tour-à-tour viennent enfler les voiles.
Il est d'ingrats objets, de qui le tendre Amour
N'osetoit espérer le plus juste retour;
L'affreuse jalousie est seule assez puissante,
Pour tirer du sommeil leur âme languissante;

Enivrés quelquefois par la prospérité,
Nous ne saurions goûter notre félicité.
Un brâsier sur sa fin n'offre plus de lumiere,
Et de cendre couvert perd sa chaleur premiere;
Le souffle, en le touchant, saura le ranimer;
Bientôt vous le verrez de nouveau s'enflammer.
Que d'un fidele Amant la passion rusée
Rappelle ainsi les feux d'une tendresse usée:
Lorsque de votre Belle une froide langueur
Contre vous trop long-tems exerce sa rigueur,
Faites naître la crainte en son âme alarmée;
Qu'elle pâlisse au bruit d'une rivale aimée:
Heureux, trois fois heureux, qui peut en ces momens
Dans un cœur agité causer mille tourmens!
Votre crime vient-il à frapper son oreille?
Aux douleurs de la mort sa douleur est pareille.
Que ne suis-je à tel prix un objet odieux!
Qu'elle arme contre moi ses ongles furieux;
Quand se fixent sur moi des yeux baignés de larmes,
Ah! que tout leur courroux pour les miens a de charmes!
Que son dépit, cherchant en tous lieux à me voir,
Sans moi ne puisse vivre, & veuille le pouvoir.
Mais ne prolongez pas cette heure douloureuse:
La colere affermie en une âme amoureuse,
Y faisant sa demeure, en peut chasser l'Amour;
Offrez-lui les douceurs d'un paisible retour:
Tenez-la tendrement en vos bras sanglotante;
Dans votre sein ouvert renversez-la pleurante;
Que vos ardens baisers dissipent ses douleurs,
Et que par vous Vénus vienne essuyer ses pleurs.
La paix regne aussi-tôt, & bannit la colere;
Le sceau d'un tel accord a le droit de lui plaire.

C'est dans un doux réduit, ennemi du grand jour,
Que l'aimable Concorde établit son séjour:
Elle y foule à ses pieds les armes condamnées:
C'est dans ce lieu charmant que les Grâces sont nées.
Deux pigeons, qui voloient dans l'instant aux combats,
S'unissant bec à bec, forment de doux ébats;
Leur murmure confus le fait assez entendre,
Et l'effet suit de près un langage si tendre:
Dans les tems ténébreux du naissant univers,
Une masse enfermoit tous les êtres divers.
La terre, l'eau, le ciel, dans un cahos énorme,
Confondus & mêlés n'avoient aucune forme.
D'abord le Ciel brillant au plus haut se plaça,
L'Océan s'étendit, la terre s'abaissa.
L'ordre venant ensuite animer la nature,
Les hôtes des forêts y prirent leur pâture;
Les oiseaux de leur vol parcoururent les airs;
Et l'on vit les poissons s'élancer dans les mers.
Les humains vagabonds erroient dans les campagnes;
Et sous un arbre épais logeoient sur les montagnes;
Le jonc formoit leur lit, & le gland leur repas;
Méconnus l'un à l'autre, ils couroient au trépas.
L'Amour sut adoucir une humeur si farouche,
Aux deux sexes offrant une commune couche,
On conte qu'au travers de leur rusticité,
L'un s'approcha de l'autre avec simplicité;
Ils trouverent sans guide un chemin salutaire;
Et la nature seule accomplit son mystere.
Les oiseaux amoureux contentent leurs desirs;
L'humide & froid poisson court aux mêmes plaisirs;
Le cerf entre en fureur pour la biche qu'il aime;
Tout ce qui vit enfin suit cette loi suprême.

Servez-vous donc, Amans, d'un si puissant secours :
Lui seul de vos débats peut arrêter le cours.
Remede plus certain que tous ceux d'Hippocrate;
Il calme une emportée, il fléchit une ingrate.
« Attiré dans ces lieux, au bruit de mes chansons,
Phébus vint de ma lyre interrompre les sons;
Il avoit de lauriers la tête couronnée,
D'un semblable rameau sa main étoit ornée.
« Toi, qui du tendre Amour viens tracer les leçons,
« Dans mon Temple, dit-il, conduis tes nourrissons;
« Là, s'offre à leurs regards une juste Sentence,
« Dont l'univers entier célebre l'importance;
« Que chacun soit, dit-il, à soi-même connu:
« L'esprit, en sa faveur aisément prévenu,
« De l'Amour prudemment suit les douces amorces;
« Et dans son vol hardi sait mesurer ses forces.
« Celui que la nature enrichit d'heureux traits,
« Sans affectation peut montrer ses attraits.
« Librement doit s'ouvrir une bouche éloquente,
« Et parer ses discours d'une beauté piquante.
« Qu'une agréable voix aime à chanter souvent :
« Quelquefois un buveur réjouit en buvant;
« Mais qu'un savant jamais, quand il en conte aux Belles,
« En vain déclamateur ne s'érige auprès d'elles :
« Que jamais, de ses vers fougueux récitateur,
« Un Poëte ne prenne un visage d'Auteur «.
Ainsi parle Apollon; que son avis vous touche :
La vérité toujours s'explique par sa bouche.
Je le répete encore; agissez sagement :
Et vous serez heureux dans votre engagement.
Le sillon ne rend pas toujours avec usure ;
Le bon vent à nos vœux rarement se mesure :

Plus de maux que de biens dans l'Empire amoureux;
Le sort de ses sujets, est un sort rigoureux.
Au tour du Mont Hybla voltigent moins d'abeilles,
L'été fait moins rougir de raisins sous les treilles,
Et l'on voit au printemps éclore moins de fleurs,
Que l'Amour dans son sein n'enferme de douleurs.
Sous le poids de ses fers gémit notre foiblesse;
Dans le fiel sont trempes les traits dont il nous blesse.
L'inhumaine vous fuit, quand vous allez la voir?
Vous le savez? feignez de ne le pas savoir.
Sa rigueur vous refuse une faveur promise?
N'en laissez échapper qu'une plainte soumise.

Un Esclave imposteur, par d'insolens rapports,
Vous irrite? calmez vos plus justes transports:
Que, soigneux à cacher sa douleur véhémente,
Dans sa peine un Amant respecte son Amante.
Elle appelle? volez: fuit-elle? éloignez-vous:
Gardez-vous sur vos pas d'amener les dégoûts.
Ranimez plus encor vos flammes outragées;
Les épines en fleurs dans peu seront changées.
Dans sa grondeuse humeur souffrez jusqu'à ses coups;
Et dans ce moment même embrassez ses genoux.

Sur de foibles sujets trop long-tems je m'arrête;
A prendre un autre essor que ma Muse s'apprête.
J'entreprends de changer un destin malheureux:
Le succès aime à suivre un effort généreux.
Que votre âme à mes chants se livre toute entiere;
Je traite de vos soins la plus noble matiere.
De votre heureux rival ne soyez point jaloux;
La victoire, à coup sûr, se range auprès de vous.
Fiez-vous à ma voix, comme aux divins oracles;
Ce sont-là de mon Art les plus fameux miracles.

La Coquette sourit? ne suivez point ses yeux;
Sur ses lettres jamais de regards curieux:
En observant ses pas, point d'odieuse gêne.
Qu'elle aille librement où son plaisir la mene.
Pour leurs femmes on voit de commodes époux,
Dans les bras du sommeil, suivre un parti si doux:
Je n'ai pas, j'en conviens, ce bel art en partage;
De mes propres conseils je perds tout l'avantage.
Moi présent, à ma Belle on donne un rendez-vous;
Et je le souffrirois! éclatez, mon courroux.
Un jour (je m'en souviens) je punis ma Maitresse
D'avoir de son mari souffert une caresse.
Mon amour va souvent jusqu'à la cruauté;
Ces excès de mes feux ternissent la beauté.
L'époux qui taît l'affront que lui-même il s'attire,
Est encor, selon moi, moins digne de satyre.
La plus sage conduite est de tout ignorer;
Vous-même gardez-vous de la déshonorer.
Que sa fausse pudeur colore son visage;
Les vices déguisés sont d'un aimable usage.
En dévoilant ainsi leurs mysteres secrets,
C'est ouvrir contre vous les sources des regrets.
Deux Amans découverts en serrent plus leurs chaînes,
Et leurs plaisirs troublés s'accroissent de leurs peines.
Dans de honteux filets Mars & Vénus surpris,
Jadis de tout l'Olympe ont excité les ris:
Ce Guerrier, enchanté de la belle Déesse,
D'un ton de conquérant fit parler sa tendresse;
Ce Dieu plût à Cypris: tel Amant dans son cœur
Entre souvent sans peine, & s'en rend le vainqueur.
Ah! que du Forgeron la jambe fut raillée!
Que ne dit-elle point de sa vue éraillée!

Aux yeux de son Amant ces risibles portraits
D'une grace nouvelle animoient ses attraits.
Dans ses premiers faux pas toute Belle est discrette;
Ils cachoient avec soin leur dématche secrette:
Le Soleil, qui voit tout, les suit au rendez-vous;
Et fait part au mari de leurs jeux les plus doux.
Qu'au repos du public ton exemple est nuisible!
Pourquoi troubler, Phébus, un commerce paisible?
Vénus de ton silence a de quoi te payer;
Suis plutôt le chemin qu'on a su te frayer.
L'ingénieux Vulcain, follement susceptible,
Environne son lit d'un rêts imperceptible;
Et les mains & les yeux sont trompés par son Art.
Pour Lemnos ce jour même il feint un prompt départ;
Le Guerrier amoureux recommence un doux siége;
Et nos deux combattans se prennent dans le piége.
A sa honte le traître appelle tous les Dieux,
Et présente en vainqueur ce captif à leurs yeux:
Cypris veut vainement couvrir ses beautés nues;
On voit enfin couler ses larmes retenues:
Malgré ton embarras, dit à Mars un railleur,
Console-toi, ton rôle est ici le meilleur.
Le jaloux, se rendant aux raisons de Neptune,
Ouvre à ses prisonniers cette loge importune:
Mars en Crete s'enfuit, & Vénus à Paphos.
Ah! que tes coups, Vulcain, portent sur eux à faux!
Leur pudeur est restée en ta perfide toile:
Ils font à découvert ce qu'ils cachoient d'un voile.
Leur intrigue en public éclate à tes dépens,
Et l'on ne sait que trop combien tu t'en repens.
Vénus à mes avis ajoute sa défense;
Qui pourroit effacer une si noire offense?

Jamais à vos rivaux ne tendez de filets;
Ne vous attachez pas à percer leurs secrets.
Quel profane oseroit divulguer ces mysteres,
Dont Cérès a voilé ses réglemens séveres?
Le secret est dans l'homme un mérite éclatant:
Qui devoit le garder, péche en le trahissant.
Sous les avides yeux du malheureux Tantale,
Des mets les plus exquis un riche apprêt s'étale;
Mais tout fuit, dès qu'il vient pour y porter la main;
L'indiscret méritoit ce tourment inhumain.
Plus jaloux que Cérès, Cupidon nous ordonne
D'étouffer les secrets des fêtes qu'il nous donne.
Vous, qui les révélez, éloignez-vous, mortels,
Gardez vous d'approcher de ses sacrés autels.
Son culte ne veut point un ennuyeux silence;
Mais d'un bruit scandaleux il proscrit l'insolence.
L'esprit seul, en public, peut offrir son encens;
Un voile doit couvrir le tribut de nos sens.
Sous les loix de Vénus chacun de nous s'engage:
Homme & femme, à l'envi, tout parle son langage;
On sait de son pouvoir jusqu'où vont les effets;
Mais, par reconnoissance, on cache ses bienfaits:
Sa main, toutes les fois qu'il faut quitter sa robe,
En certains lieux posée, aux regards la dérobe.
La brute, devant nous, se contente en tous lieux;
La femme, par pudeur, en détourne les yeux.
Une alcove est le champ des luttes amoureuses.
Contre les nudités les loix sont rigoureuses;
Si nous ne cherchons point les horreurs de la nuit,
Aussi du trop grand jour le vain éclat nous nuit.
Dans ces siécles heureux du monde en son enfance,
Avant qu'un riche toit nous servît de défense

Contre l'âpre rigueur de la rude saison,
Un chêne nourrissoit, & servoit de maison:
L'homme entroit à l'écart dans les cavernes sombres,
Pour cacher ses plaisirs, des bois cherchoit les ombres.
Quoique grossier, ce peuple, ami de la pudeur,
Se gardoit en plein champ d'assouvir son ardeur.
A nos yeux maintenant on veut rendre célebres
Jusqu'aux exploits heureux que couvrent les ténebres.
Qu'en revient-il enfin? le plaisir d'en parler :
Un petit-maître accourt, pour vous les révéler;
Et vous dit en secret, comme il fait à cent autres :
Celle que vous voyez, elle est encor des nôtres.
Combien en noircit-il de son doigt effronté?
Rien que de faux, souvent, dans ce qu'il a conté.
Quelque impudent qu'il soit, ce brave qui se vante,
Nîroit, s'ils étoient vrais, les crimes qu'il invente;
Il n'est point de Beauté qui n'ait fait son bonheur,
Et dont ses vains récits ne flétrissent l'honneur.
Thersite en ses effets, mais Achille en paroles,
Ce lâche s'applaudit de ses exploits frivoles.
Va veiller maintenant, va, gardien trop jaloux,
Aux barreaux de ta porte ajouter cent verroux :
Vaine précaution! sur le nom de ta femme
Impudemment s'exerce un adultere infâme.
Plus sages, plus prudens dans nos moindres discours,
Nous couvrons de la nuit nos plus tendres amours.
Ne critiquez jamais les défauts d'une Belle:
Par ces légers égards vous vous assurez d'elle.
La taille d'Andromaque avoit peu d'agrément;
Les yeux du seul Hector lui trouvoient l'air charmant.
L'Amour est en naissant délicat & sensible;
Aux jeunes arbrisseaux Zéphir même est nuisible:

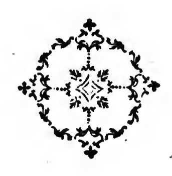
Sous une tendre écorce on les voit chanceler.
Mais, devenus plus forts, qui peut les ébranler?
Le tems ôte à nos yeux les taches du visage;
Et qui déplut d'abord, plaît par un long usage.
D'un nom plus favorable employez la douceur:
Un teint noir n'est que brun, il n'est plus de noirceur:
On condamne ses yeux; Vénus les a de même.
Dans ses cheveux ardens, c'est Pallas que l'on aime.
De sa maigreur choqué ne la critiquez point:
Elle a trop d'épaisseur? louez son embonpoint.
Qu'elle même à tes yeux semble se méconnoître,
Ne remontez jamais au jour qui l'a vu naître.
Les regards d'un censeur sont toujours insultans,
Lorsque la Belle en tout n'est pas dans son printems;
Que, voulant effacer l'outrage des années,
Elle cultive encor des fleurs déja fanées.

D'un indigne repos fuyons les vains appas;
La vieillesse sans bruit précipite ses pas.
Parcourez l'océan, ou cultivez la terre;
Jeunes hommes, bravez les périls de la guerre,
Ou suivez vaillamment les amoureux combats:
Cupidon, comme Mars, couronne ses Soldats.
Mais qui, de l'âge mûr ou de l'âge encor tendre,
Sert mieux nos doux plaisirs, nous en fait plus attendre?
L'un est un champ couvert des plus riches moissons;
L'autre offre à défricher les plus âpres buissons:
Le premier, possédant l'aimable expérience,
Qui de tout ouvrier fait fleurir la science,
Dans son ouvrage heureux est plus entendu,
Et fait mieux ménager le moment attendu;
Sa mourante beauté, par ses soins rajeunie,
Reprend cette fraîcheur que l'âge avoit ternie:

Au gré de vos souhaits en cent & cent façons,
Du plus lubrique amour elle suit les leçons;
Son âme, aux voluptés se livrant toute entiere,
Des plus rians tableaux orneroit la matiere.
Je veux dans le plaisir qu'on meure également,
Que l'Amante au travail le dispute à l'Amant.
Je hais le fade attrait d'un tribut nécessaire,
Le goût honteux du tems n'a jamais su me plaire:
Celle à qui son ménage offre seul des appas,
Peut-elle me donner un bien qu'elle n'a pas?
Dans le devoir pour moi trop de dégoût foisonne;
Quel que soit un plaisir, un devoir l'empoisonne.
Ah! qu'il m'est doux d'entendre une tremblante voix,
Qui me peint son bonheur en ces charmans abois!
Arrête: quel plaisir! ah! faut-il qu'il finisse?
Conduis ton mouvement, & qu'au mien il s'unisse.
Que j'aime la langueur de ces yeux abattus!
Que son transport me dise: hélas! je ne vis plus.
C'est là que l'Art triomphe; & l'ardente jeunesse
D'un bien si délicat ignore la finesse:
Aux seuls hommes l'Amour réserve ces douceurs;
Sept lustres accomplis nous en font possesseurs.
Du vin nouveau qu'un autre affronte la fumée;
Pour un Nectar plus mûr ma soif est allumée:
Le bouton d'une fleur n'est encor d'aucun prix;
La rose en son éclat charme nos yeux épris,
Et d'un parfum vivant répand la douce haleine;
Pour Hermione, enfin, quitterez-vous Hélene?
Non; d'un si sage amour si vous sentez les coups,
Il vous assurera les plaisirs les plus doux.
Mais je vois sur un lit deux Amans en retraite:
Muse, ne troublez point l'affaire qui s'y traite;

Sans vous ils sauront bien sçavamment s'exprimer ;
Ils sçauront bien sans vous au combat s'animer :
Ah ! que leurs doigts actifs feront de douces breches
Dans ces lieux où l'Amour teint ses humides fleches !
Là, s'égare en secret plus d'un sage Mentor :
Avec son Andromaque ainsi faisoit Hector ;
Achille ainsi traitoit sa captive fidelle,
Lorsque, vainqueur de Troie, il soupiroit près d'elle :
Tu souffrois, Bryséis, l'approche d'une main
Qui tous les jours, hélas ! fumoit de sang humain ;
D'un bras victorieux tu te sentois pressée :
Peut-être ses lauriers flattoient-ils ta pensée ?
  Voulez-vous du plaisir savourer le plus fin ?
C'est insensiblement d'en ménager la fin :
Que jamais la Beauté dont votre amour dispose,
A vos lascives mains sottement ne s'oppose :
Ses yeux s'enflammeront d'un éclat tremblottant :
Tel sur l'eau le Soleil darde un rayon flottant.
Doux murmures, venez ; venez, plaintes pressantes,
Tendres gémissemens, paroles agaçantes.
Que sa vivacité ne vous devance pas ;
Et, plus prompt qu'elle aussi, ne hâtez point vos pas ;
Au but où vous tendez, il faut vous rendre ensemble :
Que dans le doux instant le bonheur vous assemble.
C'est ainsi qu'on agit, quand on peut librement
Rechercher les douceurs d'un travail si charmant :
Vous craignez des jaloux ? pressez plus votre ouvrage ;
Et qu'une ardeur plus vive abrege le voyage.
  Dans le Port entre enfin mon Vaisseau fortuné :
Enfin, levons le front de myrtes couronné.
Ce que fut par son Art Machaon dans la Grece,
Achille par son bras, Nestor par sa sagesse,

Calchas par sa science, Ajax par ses exploits,
Je le suis en amour par mes nouvelles loix.
Quels éloges de vous ne dois-je point attendre?
Jeunesse, que mon nom par-tout se fasse entendre.
Mes vers vous ont armée : Achille de Vulcain
Reçut, dit-on, jadis une armure d'airain :
Il a su s'en servir pour se couvrir de gloire.
Docile à mes avis, remportez la victoire ;
Et que celui de vous à qui mon trait vainqueur
D'une fiere Amazone aura soumis le cœur,
Sur son trophée écrive : *Ovide étoit mon Maître.*
Mais quel peuple brillant vois-je à l'instant paroître ?
Belles, vous implorez le secours de mes vers :
Les trésors de mon Art pour vous vont être ouverts.





CHANT TROISIEME.

ARMONS, brave Amazone, aujourd'hui ta milice;
Qu'elle entre sur tes pas dans l'Amoureuse lice;
L'ennemi qui bravoit tes Escadrons galans,
Va connoître, à son tour, tes belliqueux talens:
L'un & l'autre, marchez avec d'égales forces;
Que la gloire ait pour vous de semblables amorces.
Le parti protégé par Vénus & son fils
Va faire sous son joug tomber ses ennemis.
Les Belles, au combat n'apportant que leurs charmes,
N'auroient pu soutenir les efforts de nos armes;
Un triomphe si vain, révoltant les esprits,
N'eût attiré sur nous qu'un odieux mépris.
D'un tel soin, dira-t-on, que faut-il qu'on espere?
C'est fournir au venin dont s'arme une vipere.
Contre tout le beau Sexe, où tend cette rigueur?
Quand du crime une femme a pu braver l'horreur,
La honte n'en est pas sur toutes répandue,
Une égale justice à l'innocence est due.
Si la perfide Hélene & sa cruelle Sœur
Ont sur les fils d'Atrée épuisé leur fureur;
Si, jusqu'aux bords du Styx, Eriphile en furie
A fait à son Amant sentir sa barbarie;
Fidelle à son Epoux, Pénélope, à son tour,
Quatre lustres entiers, attendit son retour;
Pour mieux prouver sa foi, de soi-même homicide;
Dans le tombeau descend plus d'une Phillacide:

La généreuse Alceste, en courant à la mort,
De son fidèle Admete a prolongé le sort;
Evadné, par l'Amour aux flâmes condamnée,
Sur un même bûcher s'unit à Capanée.
La vertu même est femme, & dans ses ornemens
Fait en Nymphe à nos yeux briller ses agrémens:
Qui ne sut le pouvoir de sa beauté suprême?
Est-il donc étonnant que tout l'univers l'aime;
N'abandonnez jamais la trace de ses pas,
Beautés, vous lui devez vos plus puissans appas;
Mais sur tout en public rendez-lui vos hommages;
Que l'on en trace ailleurs les brillantes images.
Ma voix ne peut atteindre à ces hautes leçons;
Les folâtres Amours remplissent mes chansons;
Ma science se borne à charmer une Belle;
Tout mon but est de vaincre une fierté rebelle.
L'homme à son inconstance attache un vain honneur;
La femme dans son choix fixe mieux son bonheur;
Nous-mêmes bien souvent la rendons criminelle.
Jason devoit brûler d'une flamme éternelle;
L'ingrat trahit Médée; &, bravant son courroux,
Vint d'une autre à ses yeux se déclarer l'Epoux.
Seule, en un lieu désert, aux Tigres exposée,
Ariane appelloit le perfide Thésée;
Philis a vainement parcouru les forêts;
Qui de sa fin cruelle ont marqué leurs regrets:
L'instrument de la mort que Didon s'est donnée
Fut le dernier présent de ce pieux Enée.
Dans leur source aujourd'hui découvrez vos malheurs;
Un amour mal conduit a fait couler vos pleurs;
Vous languiriez, beau Sexe, encor dans l'ignorance;
Sans mon Art, périssoit votre unique espérance;

Vénus, qui m'apparut, m'ordonna l'autre jour
De vous instruire aussi des secrets de l'Amour.
» Quel crime a donc commis ma Troupe infortunée ?
» Dit-elle, est-ce par toi qu'elle est abandonnée ?
» Crois-moi, conduis plutôt l'un & l'autre Soldat,
» Egalement armé pour l'amoureux combat :
» Tu sçais qu'à mon parti t'attache un foible extrême;
» Son malheur t'intéresse, & te perdra toi-même.
» En vôlant au secours d'un si cher ennemi,
» Tu dois pour ton bonheur le changer en ami ».
Elle dit : sur ses pas s'embellit la lumiere;
Un doux calme succéde à ma frayeur premiere;
De sa divinité je demeurai rempli;
Et son ordre à l'instant par moi fut accompli.
A mes leçons, beau Sexe, ouvrez un cœur docile;
Vous en serez sans crime à nos vœux plus facile;
C'est Vénus qui m'inspire; apprenez-en les loix,
Et prêtez une oreille attentive à ma voix.
Rappellez-vous souvent qu'un hiver plein de glace
Des plus beaux de vos jours viendra prendre la place;
Tandis que luit pour vous la saison des plaisirs,
Sans cesse apprenez d'elle à suivre vos desirs.
Vos jours s'écouleront comme une eau fugitive;
Le ruisseau dans son cours suit une pente active;
Il ne reviendra plus sur ses pas désormais,
Et le moment qui passe est passé pour jamais.
Il n'est rien qui pour vous fixe un bien si volage :
L'Eté voit moins de fleurs que le Printems de l'âge;
Ces arbres, dépouillés de tous leurs ornemens,
Ont prêté, sous leur ombre, un asyle aux Amans.
Vous qu'un farouche orgueil rend maintenant cruelles,
Quel regret vous attend, seules dans vos ruelles !

Votre porte, exposée aux amoureux complots,
De tendres assiégeans ne craindra plus les flots.
Qu'en peu de jours, hélas! le plus beau teint s'efface,
Et le corps le mieux fait voit enlever de grâce !
Ces cheveux, dont la tresse a tant charmé nos sens,
Sur un front sillonné s'étendent, blanchissans:
Le serpent dans sa peau dépouille sa vieillesse;
Le cerf, quittant son bois, retrouve sa jeunesse.
Vos agrémens perdus sont perdus pour toujours;
Cueillez donc une fleur qui vit si peu de jours;
Sa beauté va périr, & tomber d'elle-même;
A sa fraîcheur succede un air livide & blême.
Lucine éteint l'éclat des yeux les plus touchans;
Trop de récolte épuise & fait vieillir les champs.
Phébé ne rougit point du Berger qu'elle adore;
Et Céphale est sans honte enlevé par l'Aurore;
La sensible Vénus pleure encore Adonis;
Par leurs simples penchans leurs cœurs se sont unis.
Mortelles, craignez-vous d'imiter les Déesses?
Ayez pour vos Amans d'aussi belles foiblesses.
La plus ample moisson & des jeux & des ris,
Au champ qui les fait naître, ajoûte un nouveau prix.
Mais gardez-vous d'ouvrir la porte à la licence;
Des vices effrénés je proscris l'insolence;
Fidelles en public aux loix de la pudeur,
Contentez en secret une amoureuse ardeur.

C'est en ce lieu, Beautés, que, laissant la barriere,
Ma main va des Amours vous ouvrir la carriere.
A vos premiers regards offrons l'enchantement
Que fait naître l'éclat de votre ajustement.
Des guérêts négligés la récolte est moins riche,
Et Bacchus se plaît peu sur les côteaux en friche.

Les appas naturels sont des présens des Dieux ;
Chacune croit jouir de ce bien précieux :
Combien n'ont pourtant pas ce qui les rend si vaines !
D'autres beautés en vous sont les fruits de vos peines.
Le soin de la parure enferme tous les traits
Que ne peuvent lancer vos trop foibles attraits.
Vous les perdrez bientôt sans ces soins salutaires ;
Ils sont de ce qui plaît les vrais dépositaires.
Dans les temps reculés, les farouches humains
A s'embellir, dit-on, n'employoient point leurs mains :
Rome, sortant jadis du sein de la poussiere,
Dans sa simplicité ne fut pas moins grossiere.
Qu'à ces temps vertueux on rende un vain honneur ;
Des jours où je suis né je connois le bonheur.
A mon tendre penchant ce siecle est plus conforme :
Que l'or, pour nous servir, se prête à toute forme ;
Qu'on transporte à son gré plus d'un mont sourcilleux :
Que par l'Art soient taillés des marbres orgueilleux ;
Le faux prix de ces biens peut causer de l'envie.
Moi, je suis enchanté d'une plus douce vie :
J'aime à voir nos Romains, plus riches, plus puissans,
Aux seuls Dieux des plaisirs prodiguer leur enceus.

Le moins superbe éclat de deux pierres pareilles,
Suivant le goût du tems, doit parer vos oreilles ;
Que vos habits dans l'or ne soient point enchâssés ;
Voulant nous attirer, par-là vous nous chassez.
Plus charmante cent fois que la fiere opulence,
La propreté ravit mon cœur sans violence.
En désordre jamais ne montrez vos cheveux :
Sans la main qui les range, ils n'auroient point nos vœux ;
Il est pour vous orner cent choses différentes :
Les plus simples souvent sont les plus apparentes.

Distinguez avec soin ce qui vous sied le mieux ;
Et que votre miroir le conseille à vos yeux.
Les superbes tissus, dont brille votre tête,
Vous savent de nos cœurs préparer la conquête ;
Que du bon goût sur eux vous consultiez la voix,
Et que l'air du visage en marque l'heureux choix.
Quoiqu'elle soit pour vous un tyran incommode,
Empressez-vous toujours d'obéir à la Mode.
Son caprice commande, & ses dernieres loix
Ont droit de vous guider dans vos galans exploits.
Sous un air négligé, des grâces naturelles,
Par leur voile enchanteur, font soupirer pour elles.
Leur simple arrangement a bien aussi son art ;
Mais il faut qu'il paroisse un effet du hâsard.
Beautés, que la nature est pour vous favorable !
La perte de vos biens n'est pas irréparable.
Comme on voit emporter les feuilles par les vents,
Nos cheveux sont en proie aux ravages des ans :
La femme fait changer l'ordre des destinées ;
De sa tête blanchie elle ôte les années ;
Elle fait, par des sucs, rajeunir la couleur
De ces tristes débris qui causent sa douleur :
Elle fait, l'or en main, réparant ces dommages,
Par des attraits menteurs arrêter nos hommages ;
Et, fiere d'une tresse achetée à nos yeux,
Court d'un air conquérant l'étaler en tous lieux.
Sur le goût des habits faut-il aussi m'étendre ?
Il est certaine étoffe où l'on ne peut prétendre ;
Et la laine que Tyr a fait rougir deux fois,
Ne doit jamais tenter votre superbe choix.
Belles, sans vous charger de robes précieuses,
Cherchez à moindre prix des couleurs gracieuses.

Quelle eſt votre fureur, dans vos dégoûts altiers?
Peut-on porter ſur ſoi ſes revenus entiers?
La couleur dont le Ciel nous offre la peinture,
De ſon luſtre éclatant orne en vous la nature.
Le verd que la Mer nomme a-t-il moins d'agrémens?
Des Nymphes je croirois qu'il fait l'habillement.
Le coup d'œil d'un ſafran ne plaît pas moins encore;
C'eſt ſous ſes traits dorés que ſe montre l'Aurore,
Quand, pour ouvrir le jour dans les champs étoilés,
Elle mene à pas lents ſes courſiers attelés.
La douceur que l'on prend à la roſe éclatante,
Offre à tous les regards un charme qui les tente.
Les prés ſont au Printems vétus de moins de fleurs,
Qu'il n'eſt pour vous orner de brillantes couleurs.
Sans donner au haſard, fuyant la fantaiſie,
Que celle qui vous ſied ſoit conſtamment choiſie.
Telle qui de la blonde anime les attraits,
De la brune obſcurcit les plus aimables traits.
  Que de vous l'odorat n'ait jamais à ſe plaindre;
Beau Sexe, votre abord ne doit pas être à craindre.
Que d'un poil hériſſé la trop rude épaiſſeur
De votre peau jamais n'altere la douceur.
Mes leçons ne ſont pas pour la femme ruſtique
Qui vit ſur le Caucaſe, ou qui boit le Caïque.
  Dans de certains détails m'eſt-il permis d'entrer?
Un front qui n'eſt point net oſe-t-il ſe montrer?
Sans honte, ſur ſes dents, une aimable Maîtreſſe
Peut-elle laiſſer voir des marques de pareſſe?
Dans un fard ſecourable on trouve la blancheur;
Le carmin joint aux lis une vive fraîcheur;
Mais qu'une main avare en regle le mélange.
Le ſourcil en deux arcs artiſtement s'arrange.

Que ces mouches ſans vie ont de vivacité !
Par leur noir aiguillon l'Amour eſt excité ;
Ces petits aſſaſſins arment la beauté même,
Et leur air agaçant dit : *Je veux que l'on m'aime.*
  Gardez-vous d'expoſer aux regards des Amans
Les rebutans apprêts de vos faux agrémens ;
Quoique de leur menſonge on approuve l'uſage,
En peut-on, ſans dégoût, voir plâtrer un viſage ?
Ce ſpectacle déplaît ; & nous n'aimons pas mieux
Voir allonger des dents que l'on frotte à nos yeux.
Ces ſoins du tendre Amour relevent la puiſſance ;
Mais il faut prudemment en voiler l'indécence :
Dans le fard naturel que préſente un ruiſſeau,
La mere des Amours cherche un éclat nouveau.
Lorſque nous vous croyons dans les bras de Morphée,
Travaillez à vous faire un amoureux trophée ;
Aux hommes il eſt bon d'en cacher les ſecrets :
Dérobez vos défauts à leurs yeux indiſcrets.
N'eſt-ce donc pas aſſez que je vous trouve belle,
Sans repaître mes yeux de ce qui vous rend telle ?
Cherchez ce qui nous plaît ; n'allez pas dédaigner
De donner devant nous vos cheveux à peigner ;
J'aime à les voir flotter ſur une gorge aimable :
Jamais dans ces momens d'emportement blâmable ;
Sous des coups odieux ne faites point trembler
Une main peu fidelle à les bien aſſembler.
Si la tête n'a rien qui nous ſoit agréable,
On ne doit point admettre un témoin redoutable.
Une femme, ſurpriſe, un jour ne put cacher
Des cheveux étrangers que je vis attacher ;
O Dieux ! quel embarras ! & quelle fut ſa honte !
J'eus beau la ſoulager par une fuite prompte,

La faute étoit commise ; il n'est, je crois, permis
De faire un tel affront qu'à ses seuls ennemis.
La parfaite Beauté triomphe à sa toilette ;
Mais elle seule y trouve une gloire complette.
Je n'ai point à former ces Nymphes dont le nom
Alarmoit autrefois la jalouse Junon ;
Ni celle qu'un Epoux a tant redemandée,
Et que son ravisseur a constamment gardée.
J'instruis la femme aimable, & la laide à la fois :
L'une bien plus que l'autre implore ici ma voix.
Les Belles ont sans art ce qui nous charme en elles ;
Mais le grand nombre aussi n'est point celui des Belles ;
Et celles qui le sont, ne sont pas sans défauts.
De ce qu'on croit parfait, cachez les endroits faux.
Qu'une femme trop grande abaisse sa coëffure,
Et s'accourcisse encor par une humble chaussure.
Si la hauteur vous manque, il est d'autres détours ;
Pour nous en imposer, élevez vos atours ;
Et vous asseoir souvent est une loi précise,
De peur qu'étant debout on ne vous croye assise.
Un peu trop d'embonpoint semble offusquer nos yeux ?
L'ajustement serré le rendra gracieux.
Celle dont on reprend la taille trop légere,
Doit chercher dans sa robe une enflure étrangere.
L'Art en mille façons vous offre son secours,
Pour plaire davantage, à tout ayez recours.
La plus aimable femme est tristement changée,
Quand son ris nous découvre une dent mal rangée :
La longueur en révolte, ainsi que la noirceur,
Et chaque homme en devient l'implacable censeur.
Qui l'auroit jamais cru ? Venez apprendre à rire :
Par des charmes secrets certain ris nous attire.

Evitez ces grands plis & ces vuides affreux
Que les ris déréglés sillonnent avec eux.
Par la levre toujours que la dent ombragée
Montre la bouche en deux foiblement partagée ;
Ne vous répandez pas en de bruyans éclats ;
Des rieuses sans fin nous sommes bientôt las.
Un son doux & léger doit distinguer la femme;
Des sots ricannemens la grimace est infâme :
L'une semble pleurer ; & l'autre, dans ses sons,
Du chantre d'Arcadie imite les chansons.
Que ne peut l'Art ? il montre à pleurer avec grâce ;
Et des cœurs les plus durs il fond ainsi la glace.
Et, coulant à propos, des pleurs obéissans
Sçavent tout attendrir, & regnent sur les sens.
La langue quelquefois en badinant grassaye,
Ou d'un air délicat heureusement bégaye.
Telle affectation n'est pas sans agrément;
Vous plairiez moins peut être, en parlant simplement;
Mais fuyez ce défaut, à moins qu'il ne vous serve,
Et même en l'adoptant ayez quelque réserve.
La démarche, sur-tout, a de quoi nous toucher;
En femme de bon air apprenez à marcher;
Lorsque de ce mérite une femme est pourvue,
Elle enleve les cœurs dès la premiere vue;
Dans sa robe flottante, appellant les Zéphirs,
Elle y semble avec eux renfermer nos desirs.
Marchant en héroïne, où la gloire la mene,
L'une éleve son pas, fierement se promene :
L'autre a peine à former le moindre mouvement;
Son corps est avec art porté nonchalamment;
L'autre, précipitant son allure grossiere,
S'annonce avec grand bruit, fait voler la poussiere.

Dans tous les mouvemens il eſt certain milieu ;
Tant de hauteur, je crois, n'eſt pas là dans ſon lieu ;
La molleſſe eſt choquante, & la dureté bleſſe ;
Cherchez dans la nature un port plein de nobleſſe.
De l'épaule & du ſein découvrez nous les lis ;
Vos droits par eux ſur nous en ſont mieux établis.
Vous, de qui la blancheur eſt l'éclatant partage,
Gardez-vous d'oublier ce nouvel avantage ;
L'aſpect de tant d'appas venant à m'embraſer,
Je voudrois ſur leur neige appliquer un baiſer.
Autant que la beauté la voix eſt applaudie,
Et très-ſouvent l'amour naît de la mélodie,
Les Sirenes, jadis, ſur la face des eaux,
Aux charmes de leur voix enchaînoient les vaiſſeaux.
Par leurs tendres accens, ravi, hors de lui-même,
Ulyſſe étoit perdu, ſans l'heureux ſtratagême
Qui, de ſes compagnons faiſant autant de ſourds,
De leur foible raiſon conſerva le ſecours.
Que le beau Sexe au chant s'applique dès l'enfance,
Contre une voix charmante il n'eſt point de défenſe ;
Sa douceur ſaiſit l'âme, & ſes ſeuls agrémens
Ont ſouvent ſu fixer de volages Amans.
Rappellez-nous tantôt la pompeuſe harmonie
De ces airs éclatans qu'enfante Polymnie ;
Tantôt de ces couplets qui vôlent en naiſſant ;
Lancez d'un ton badin le trait divertiſſant.
Au ſon des inſtrumens, quand votre main les touche,
Eſt-il pour réſiſter quelque ame aſſez farouche ?
Par l'oreille conduits juſqu'au fond de nos cœurs,
De ſi charmans accords s'en rendent les vainqueurs.
Les lions & les ours, au pied du Mont Riphée,
S'attendriſſoient au chant que ſoupiroit Orphée.

Il traînoit après lui les rochers & les bois,
L'Enfer lui vit forcer ses inflexibles loix.
Cerbere, en le flattant, s'abaissa pour l'entendre,
Et Pluton fut touché d'une plainte si tendre.
Aux accords d'Apollon on vit de toutes parts
Des pierres s'assembler, & former des remparts,
Du dauphin attentif la prompte obéissance,
De la voix d'Arion a montré la puissance.

Par la lecture, enfin, cultivant vos esprits,
Des Poëtes fameux distinguez les écrits.
C'est dans leur docte chant que le bon goût réside,
Et qu'avec dignité l'Amour galant préside.
N'élevez point trop haut vos débiles clartés;
Que les graves Auteurs soient de vous écartés.
Parmi les noms chéris le mien peut-il paroître?
Prêtez, dira quelqu'un, l'oreille à notre Maître:
C'est lui qui de l'Amour vient nous dicter les loix.
Parcourez le récit de mes galans exploits;
Récitez tendrement ces Epîtres charmantes,
Où d'un style nouveau s'expriment les Amantes.
Muses, pour ces faveurs dois-je à vous m'adresser?
Non, non, Vénus ici peut seule m'exaucer.

Dans un Ballet galant j'aime à voir, sur vos traces,
Légerement vôler les Amours & les Grâces;
Quand Bacchus disparoît, à la fin du repas,
La danse en tout leur jour fait briller vos appas.
Le bon air qu'elle donne à la jeune Romaine,
Sait de l'Amour sur nous étendre le domaine.

Ouvrez ici vos cœurs à mes pressans avis;
Cupidon les veut voir exactement suivis.
Ne fuyez point du jeu l'amusement aimable;
C'est le lien chéri d'un commerce agréable.

Il chasse des ennuis l'indolente langueur,
Et du jour le plus vuide abrege la longueur:
Quand on sait s'y conduire avec certaine adresse,
C'est souvent un chemin qui mene à la tendresse.
La science du jeu vous coûtera le moins;
Vous posséder vous-même est le plus grand des soins;
Vrai théâtre, où bientôt sur la scene qui s'ouvre,
Aux yeux des spectateurs notre âme se découvre,
De l'ardente colere éclatent les horreurs,
Et de l'amour du gain les sordides fureurs.
On chicane, on querelle, on en vient aux injures:
Que d'imprécations, de sermens, de parjures!
L'air retentit au loin des plaintes & des cris:
Les acteurs, pleins de rage, y semblent des proscrits:
En cet affreux état quel objet peut nous plaire?
De ces transports fougueux la haîne est le salaire.
Ces heureux passe-temps, chers enfans du plaisir,
Ne doivent occuper qu'un innocent loisir.

Pendant ces jours sereins que Flore nous ramene,
Quand sous les arbres verds tout Rome se promene;
Dans les jardins publics, Belles, portez vos pas:
Pour les voir admirer, déployez vos appas:
Ce qui n'est point connu, n'excite aucune envie;
Tout ce qui vit caché, pour le monde est sans vie;
La beauté sans témoins cesse d'être beauté:
Ensevelir la vôtre, est une cruauté.
Quand Orphée à vos sons céderoit la victoire,
Si votre luth se taît, que devient votre gloire?
Sans le pinceau d'Apelle, adorable Vénus,
Tes attraits sous les eaux languiroient inconnus.
Quel fruit espere-t on cueillir sur le Parnasse?
Un peu de renommée est tout ce qu'on amasse.

Homere vivroit-il, s'il n'eût, par ses beaux vers,
De rayons immortels éclairé l'univers ?
Danaé seroit-elle aujourd'hui si connue,
Sans l'éclat précieux de sa fameuse nue ?
Sa beauté négligée, en se cachant au jour,
Au milieu des regrets, eût vieilli dans sa tour.
Beau Sexe, quittez donc, pour vous rendre visible,
De vos appartemens l'obscurité nuisible.
L'aigle, en les poursuivant, fait la guerre aux oiseaux;
L'hameçon va chercher le poisson sous les eaux.
Vos armes contre nous sont-elles préparées ?
Sortez, & vous montrez pompeusement parées;
Vous perdrez rarement le fruit de vos apprêts,
Le hasard conduira quelqu'Amant dans vos rêts.
Que le desir de plaire en tous lieux vous attire;
Où l'on ne la croit point, la perdrix se retire.
Pour que le cerf s'éleve à leurs bruyans abois,
Sans se lasser, les chiens font retentir les bois.
Sur un roc, enchaînée, eût-on cru qu'Andromede
A des maux si pressans pût trouver du remede ?
Payez d'un fier dédain la froide passion
De ces fades galans, beaux de profession,
Qui font de leurs cheveux d'orgueilleux étalages,
Qui, plus femmes que vous, sont aussi plus volages.
Ils ne veulent dans l'âme, en vous offrant leurs soins,
Que de leur faux mérite augmenter les témoins;
Et, certains de trouver des palmes toujours prêtes,
Ne cherchent qu'à vous voir au rang de leurs conquêtes;
Malgré tout le clinquant de ces vains enchanteurs,
Fuyez avec mépris leurs complimens flatteurs.
O fille de Minos ! que votre âme abusée
Craigne l'appas trompeur des sermens de Thésée.

Vainement devant vous atteste-t-il les Dieux;
Ses parjures ailleurs le rendent odieux.
Des mêmes trahisons Démophoon coupable,
A tissu de Philis le destin déplorable.
Avez-vous éprouvé son tendre empressement?
Qu'un Amant par degrés viennent à l'heureux moment.
Quand vos justes soupçons accusent un volage,
A se justifier qu'une lettre l'engage;
Par le ton qu'il prendra, vous verrez aisément
S'il feint, ou si son cœur est touché vivement.
Tardez à lui répondre; une légere attente
Pique plus nos desirs pour le bien qui nous tente.
Gardez-vous de vous rendre avec facilité;
N'ayez, dans vos refus, aucune dureté;
Qu'il espere & qu'il craigne, en écoutant sa plainte,
L'espérance prendra le dessus de la crainte.
Ecrivez d'un air simple, & qu'un tour élégant
Bannisse des grands mots l'éclat trop arrogant.
Il est pour vos discours des beautés naturelles;
Ne cherchez, en parlant, à plaire que par elles.
Quand un Amant ne peut entendre vos secrets,
Quelle honte pour lui! quels sensibles regrets!
D'un langage grossier la laideur est énorme,
Et du plus doux objet rend la beauté difforme.
Fidelles en public aux loix de la pudeur,
Cachez à tous les yeux les fruits de votre ardeur;
Que d'un esclave adroit le prudent ministere
De vos billets rendus couvre bien le mystere.
Ne confiez jamais ces gages précieux
Aux indiscrettes mains d'un jeune audacieux.
Ce qu'il peut contre vous fait votre inquiétude;
Un danger si pressant vous tient en servitude.

J'ai vu plus d'une Amante en proie à ces terreurs,
Du plus affreux état éprouver les horreurs.
Craignez un tel Amant; quelqu'égard qui l'arrête,
La foudre est en ses mains à tomber toujours prête.
Par les plus sages loix, il fut toujours permis
De s'armer à son tour contre ses ennemis.
Pour couvrir vos secrets la ruse est nécessaire:
Changez les traits connus de votre caractere:
De l'Amante quittant le rôle dangereux,
En Amant, tracez-lui vos troubles amoureux;
Sous ce déguisement l'Amour n'est pas moins tendre,
Et nul autre que lui ne sauroit vous entendre:
Vous lui pouvez tout dire, & votre passion
A moins à redouter son indiscrétion.
Il est temps de vôler par des routes nouvelles,
Et qu'un plus noble effort vienne élever nos ailes;
Le solide agrément fuit les aigres humeurs;
Pour fixer les Amours, il faut de douces mœurs.
L'homme est fait pour la paix, & la paix doit lui plaire;
C'est aux ours que convient la farouche colere:
Elle fait bouillonner notre sang furieux,
Et d'un feu menaçant étinceller nos yeux.
En voyant la fureur sur son visage empreinte,
Fuis de moi, dit Pallas; & porte ailleurs la crainte.
Si vous pouviez vous voir dans vos fougueux transports,
A peine de vos sens croiriez vous les rapports.
Un insolent orgueil en d'autres maux entraîne;
L'Amour à la douceur doit sa plus plus belle chaîne.
Sous vos muets dédains expire mon ardeur;
Et ma haîne est le prix de vos airs de grandeur.
Regardez tendrement celui qui vous admire;
Payez qui vous sourit, d'un gracieux sourire.

Que les plus fins coups d'œil soient de vous entendus ;
Et par d'aussi flatteurs dans le moment rendus.
En préludant ainsi des moindres de ses fleches,
L'Amour d'un trait plus fort, fait bientôt d'autres breches.
D'une triste beauté l'indolente rigueur
Ne sauroit inspirer qu'une morne langueur.
Ajax a pu trouver sa Tecmesse touchante ;
Mais la gaité nous plaît ; & son feu nous enchante.
Andromaque, Tecmesse, en vain m'aimeriez vous :
Je n'envierai jamais le sort de vos époux.
Qu'on ait chez vous cueilli les fruits de la victoire,
Sans vos enfans témoins, je ne le pourrois croire.
Votre air froid usoit-il de ces mots agaçans,
Dont le charme secret enflâme tous nos sens ?
Attachez-vous, beau Sexe, à des regles certaines ;
Pour modeles, prenez les sages Capitaines,
Qui, chargeant l'un du soin d'un bataillon nombreux,
Font obéir à l'autre un escadron poudreux ;
Un autre des drapeaux obtient d'eux la défense.
De nos talens ainsi marquez la différence.
Qu'un moderne Arion, par de touchans accords,
Excite dans vos cœurs de célestes transports.
Que les ardeurs du riche en présens se déploient ;
Que pour vous les écrits de l'Orateur s'emploient.
Nous, qui faisons des vers, n'offrons que nos travaux ;
Leur prix doit effacer l'éclat de nos rivaux :
Nos paisibles lauriers des Belles font la gloire ;
C'est nous qui les plaçons au Temple de Mémoire.
Némésis & Cinthie ont des noms assez beaux ;
Licoris ne craint plus l'horreur des froids tombeaux ;
Tout l'univers est plein de leur beauté divine :
Mon amour n'a pas moins célébré ma Corine.

En conduisant nos pas loin des chemins battus,
Notre Art sait nous ouvrir le sentier des vertus.
Chez nous la soif de l'or ne fait point de ravage;
Et de l'ambition nous fuyons l'esclavage;
Sous les ombrages verds, dans les secrets réduits,
Coulent innocemment & nos jours & nos nuits;
Les Dames trouvent peu de sujets plus fideles,
Le plus parfait bonheur n'est pour nous qu'auprès d'elles.
Comblez de vos faveurs ces mortels généreux;
Beau Sexe, votre nom ne vivra que par eux!
Un Dieu réside en nous, tout en nous est sublime:
C'est du Ciel que nous vient l'esprit qui nous anime;
Exiger notre argent, sentiroit la fureur.
Ce crime à vos beautés, hélas! fait peu d'horreur;
Avec nous, croyez-moi, montrez-vous moins avides,
Et cessez d'attaquer des bourses toujours vuides.
Le coursier peu réduit, sur l'arêne amené,
Est par une main sage autrement gouverné,
Que le cheval formé dès long-temps au manége;
Différemment ainsi conduisez dans le piége
Un esprit déja mûr que conduit la raison,
Et celui qu'aiguillonne une verte saison.
Un Amant enivré de sa naissante joie,
Qui, jeune encor, pour vous est une tendre proie,
Doit marcher sur vos pas à vous seule attaché;
Que ce soit un trésor soigneusement caché.
Si l'éclat de sa flâme un peu trop loin s'éleve,
Craignez qu'une rivale à vos yeux ne l'enleve.
Un sceptre entre deux Rois ne peut se partager;
Un cœur à deux objets ne sauroit s'engager;
Le vieux Soldat, plus sage, est armé de constance;
A vos ordres jamais il ne fait résistance:

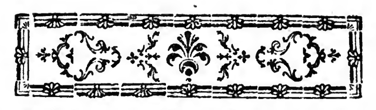
Il n'entreprendra point de forcer vos verroux,
Un respect éternel retiendra son courroux :
Dans les brûlans accès d'une amoureuse rage,
Ses desirs rebutés ne vont point à l'outrage.
La bouillante jeunesse, en de certains momens,
Peut seule se livrer à ces emportemens :
Avec tranquillité recevant sa blessure,
Le premier est pour vous une conquête sûre;
Comme un bois encor verd, il brûle d'un feu lent :
La fougue du second n'a qu'un cours violent.
L'un plus constant, chérit la chaîne qui l'arrête;
L'autre, en formant ses nœuds, à les rompre s'apprête,
Mais un plaisir plus vif & plus fécond le suit :
Saisissez, dans son vol, un bonheur qui s'enfuit.
Il n'est rien contre nous que ma voix ne révele;
Dans ma sincérité reconnoissez mon zele :
La faveur que nos vœux obtiennent aisément,
Pour soutenir l'amour, est un foible aliment.
Quelquefois dans ces jeux, où notre âme est ravie;
Par d'engageans refus ranimez-en l'envie.
Qu'on crie à votre porte, en y perdant ses pas,
Porte cruelle, enfin ne t'ouvriras-tu pas?
Qu'à vos genoux, tantôt on vous demande grace;
Que tantôt le dépit s'emporte à la menace.
Dans le trop de douceur, notre goût épuisé,
Par un peu d'amertume est souvent aiguisé.
Sur la mer des faveurs que trouble peu l'orage,
Le vaisseau de l'Amour sous son poids fait naufrage.
C'est ainsi qu'entre époux trop de facilité
Amene en peu de temps l'insensibilité.
Dans un bien défendu brille un nouveau mérite;
Et pour lui notre ardeur plus vivement s'irrite.

Quand le tranchant du fer ne coupe qu'à-demi,
Il faut mieux de la pointe attaquer l'ennemi.
Je sais que contre moi je vais donner des armes,
Beau Sexe, & mes avis me coûteront des larmes:
Tant qu'un nouvel Amant peut fuir de vos filets,
Qu'il pense être le seul qui borne vos souhaits:
Que d'un rival aimé dans la suite il soupire:
L'Amour; sans ce remede, en peu de temps expire.
Malgré sa noble ardeur, le plus fier des chevaux
S'engourdit sur le pré, s'il ne voit des rivaux.
C'est souvent le dépit qui serre notre chaîne:
Mon feu, je l'avouerai, ne vit que dans la peine;
Dans un doute flottant suspendez sa douleur;
Que, sans trop le connoître, il craigne son malheur.
Que d'un faux surveillant le soin fâcheux le trouble,
Et d'un mari jaloux la vaine peur redouble.
Un tranquille plaisir nous touche beaucoup moins;
Feignez de redouter de dangereux témoins.
Vous pourriez, près de vous, l'admettre sans contrainte;
Qu'un passage secret soit ouvert à sa crainte;
Peignez-lui vos frayeurs, d'une tremblante voix:
Qu'une Esclave rusée accourt une autre fois,
Et dise, toute en pleurs: ah! nous voilà perdues;
Cachons-le promptement, & fuyons éperdues:
Mais revenant bientôt le trouver en secret,
Qu'il oublie en vos bras sa crainte & son regret.
Pleine d'un saint respect pour un époux fidele,
Une épouse lui doit une foi mutuelle;
La loi l'ordonne ainsi; la pudeur, le devoir,
Lui font d'un joug sacré sentir tout le pouvoir.
Mais vous, que le desir d'une juste vengeance,
Semble avoir affranchi de cette dépendance,

Elle se trouve en proie aux insolentes mains,
Et devient le rebut du dernier des humains;
Fuyez l'indigne honneur de tomber sous la table,
Des débauchés fameux triomphe détestable.
J'aurois honte plus loin d'étendre mes leçons:
Tes vains ménagemens sont de froides chansons,
Me dit Cypris, pour moi ranime ton courage:
L'ouvrage qui fait honte est mon plus bel ouvrage.
Chacune doit savoir quels sont ses agrémens,
Et par eux exciter de tendres mouvemens:
Il est, pour vous montrer, une heureuse attitude;
La mere des plaisirs vous en prescrit l'étude.
Vous, que sa main para de ses plus doux attraits,
En face à l'ennemi faites sentir vos traits;
Celle dont la beauté ne fait point le partage,
En se découvrant moins n'a que plus d'avantage,
Quand Lucine a sur vous trop imprimé ses pas,
En Parthe soutenez l'honneur de vos appas;
Les coups qui de côté signalent votre adresse,
Coûteront moins d'efforts à l'ardeur qui vous presse:
Il est mille façons d'animer vos plaisirs,
Mais mieux que moi, l'Amour instruira vos desirs.
Si cet Art, que m'apprit ma longue expérience,
Fut jamais honoré de votre confiance,
Venez avec ardeur l'écouter aujourd'hui;
Les oracles fameux sont moins certains que lui.
Que dans vos doux combats vôlent des traits de flâmes
Faites-les égarer jusqu'au fond de vos âmes.
La même volupté, dans ces heureux instans,
Doit verser son ardeur sur les deux combattans.
Formez un doux murmure, & qu'une voix touchante
Ranime les transports de l'Amant qu'elle enchante.

Vivement redoublez vos aſſauts careſſans,
Et mêlez à vos yeux certains mots agaçans.
Malheureuſe la femme, en qui, triſte & confuſe,
La nature au plaiſir lâchement ſe refuſe.
Quelquefois le dégoût ralentit votre ardeur;
De ces triſtes momens déguiſez la froideur.
Le trouble de vos yeux peut feindre des délices;
Inventez, s'il le faut, les plus tendres malices;
Exhalez votre joie en vos propos flatteurs,
Hors d'haleine pouſſez des ſoupirs impoſteurs.
Ah! que la bouche alors a de puiſſantes armes!
Que ma voix, ſi j'oſois, y dépeindroit de charmes!
Après de tels plaiſirs, en exiger le prix,
C'eſt ſe rendre l'objet du plus juſte mépris:
Ne vous ſouillez jamais par de telles baſſeſſes.
  Quand vous égaleriez en beauté les Déeſſes,
De votre appartement écartez le grand jour;
Cupidon vous ſert mieux dans un ſombre ſéjour:
Vous brillerez aſſez, quoiqu'à demi-voilées;
Bien des choſes en vous veulent être célées.
  Ma carriere eſt remplie, & l'heureux univers
Va ſans ceſſe applaudir au ſuccès de mes vers.
Que le jeune homme ici vous ſerve de modele;
Jeune fille, à préſent mon éleve fidelle,
Comme lui publiez: *dans mes tendres Amours,*
Ovide fut mon Maître, & le ſera toujours.

FIN.



LE REMEDE D'AMOUR.

CHANT PREMIER.

L'Amour, voyant mon Livre, au seul titre s'arrête :
Contre moi, me dit-il, je vois ce qui s'apprête.
Pourrois-je, Dieu charmant, conspirer contre toi ?
Mes services passés sont garans de ma foi.
Quoi ! suis-je Diomede ? Ai-je en blessant ta mere,
Fait jusques dans l'Olympe ouïr sa plainte amere ?
Quand, enfin, d'autres cœurs sont à peine effleurés,
Tu ne portes au mien que des coups assurés.
Amour, j'aimai toujours ; & dans ce moment même,
Si tu le veux savoir, je te dirai que j'aime.
N'ai-je pas enseigné par quel art les mortels
D'un agréable encens font fumer tes autels ?
Mon ardeur, autrefois, bouillante, impétueuse,
Est aujourd'hui plus sage & plus respectueuse.
En lâche déserteur, je ne puis te trahir ;
Mon cœur, aimable enfant, ne te sauroit haïr.
Je ne détruirai point moi-même mon ouvrage ;
Sur moi rejailliroit un si perfide outrage.

Contens de votre ſort, brûlez, heureux Amans;
Et jouiſſez en paix de vos deſtins charmans.
Je ne prétends ici qu'arracher à leurs peines
Ceux qui ſont accablés ſous de cruelles chaînes.
Faut-il qu'un nœud fatal, ſerrant un malheureux,
Acheve l'attentat d'un déſeſpoir affreux?
Verrai-je, par les coups d'un deſtin favorable,
Injuſtement percer le cœur d'un miſérable?
Aux amis de la paix le ſang doit faire horreur.
En éteignant ſes feux, arrêtons ſa fureur:
Il en devient ſans nous l'innocente victime.
Le ſauver, cher Amour, c'eſt t'épargner un crime.
Ton âge, aimable enfant, n'eſt fait que pour les jeux:
La gloire de ton regne eſt de nous rendre heureux.
Tu pouvois attacher la terreur à tes armes:
Mais tu bannis la mort de tes tendres allarmes.
Que l'Amant de Vénus, en vainqueur inhumain,
Dans un carnage affreux aime à plonger ſa main;
Suis les pas de ta mere en ces combats paiſibles:
Jamais, au vaincu même, ils n'ont été nuiſibles.
D'un objet trop cruel déſarme le courroux:
Fais ouvrir dans la nuit les grilles, les verroux;
Raſſemblant en ſecret la jeuneſſe timide,
Pour fuir des yeux jaloux viens lui ſervir de guide.
Ce ſont-là pour l'Amour des exploits innocens:
C'eſt par-là que tu dois mériter notre encens.
A ces mots, Cupidon part, & frappant de l'aile,
Me dit: va donc remplir ta carrière nouvelle.
Vous qui, par lui trompés, perdez vos plus beaux jours,
Venez de mes leçons emprunter le ſecours.
Contre mes premiers Chants, que ma voix vous raſſure.
Guériſſez par la main qui fit votre bleſſure,

Et leur langue captive & leurs yeux endormis,
Trahiront d'un jaloux les ordres ennemis.
Je me souviens qu'ailleurs, développant leurs feintes,
Contre les faux amis j'ai fait tourner mes plaintes.
Ce mal ne corrompt pas les hommes seulement.
Si la crédulité vous mene aveuglément,
Des plaisirs étrangers succéderont aux vôtres,
Et par vous le chevreuil sera lancé pour d'autres.
Celle dont l'amitié, commode à vos desirs,
Accorde un doux asyle à vos secrets plaisirs,
Fait souvent avec vous un nuisible partage,
Et des premiers combats peut saisir l'avantage.
Une jeune Suivante, étalant trop d'appas,
En aucun lieu ne doit accompagner vos pas.
Elle vous nuit toujours; telle Esclave traitresse
Après elle souvent fait marcher sa Maitresse.
Mais que dis-je? & pourquoi nous-mêmes nous trahir?
Devons nous dévoiler ce qui nous fait haïr?
Quand de ses ennemis la ruse le délivre,
Le cerf va-t-il aux chiens apprendre à le poursuivre?
Je vous fournis des traits pour nous percer le sein:
N'importe, jusqu'au bout, suivons notre dessein.
Assurez-nous toujours, que l'Amour dans votre âme
A pour nous allumé la plus fidelle flâme;
Notre crédulité n'a que trop de penchant
A suivre les erreurs d'un espoir si touchant.
D'un air d'impatience, avec un regard tendre,
Recevez un Amant qui s'est fait trop attendre:
Demandez-lui d'où vient tant de retardement:
Pleurez & soupirez alors profondément.
Sur un crime inventé, redoublez vos reproches;
Que de votre colere il craigne les approches.

Touché de votre peine, & sûr de votre foi,
Oui, ce cœur, dira-t-il, ne brûle que pour moi.
Il vous trahit ? sans trouble apprenez son injure;
Ne vous désolez point, en le voyant parjure;
Les bruits que vous croyez, se trouvent souvent faux,
Et comme fit Procris, ne comblez point vos maux.

Au pied du Mont Hymete, une claire fontaine
Sur un tapis de fleurs serpente dans la plaine;
On n'y voit point ces bois qui peuplent les forêts;
Mille arbrisseaux fleuris ornent ces lieux secrets:
Le myrte, le laurier, le romarin sauvage,
De diverses odeurs parfument le rivage.
Charmés de ces bosquets, les folâtres Zéphyrs
Les caressent du vent de leurs tendres soupirs:
C'est-là que la fraîcheur établit sa retraite;
Là, souvent fatigué d'une pénible traite,
Seul, en laissant au loin l'attirail d'un Chasseur,
Céphale du repos vient goûter la douceur.
D'abord il y chantoit: descendez, Aure aimable;
Venez me soulager de l'ardeur qui m'accable.
Un Berger qui l'entend, plein d'un zele indiscret,
Va redire à Procris cet entretien secret.
Cette Amante aussi-tôt croit voir une rivale
Se rendre dans les bras du perfide Céphale:
Dans son cœur agité se répand la douleur;
La crainte lui ravit la force & la chaleur.
Telle voit-on languir une branche coupée;
Ou telle est une fleur que la grêle a frappée.
La colere, bientôt rappellant ses esprits,
Elle meurtrit son sein, remplit l'air de ses cris;
Court comme une Bacchante, au milieu des campagnes;
Et sur un vain prétexte éloigne ses Compagnes;

Dans ces bois, à travers les arbrisseaux touffus,
Sa jalouse fureur porte ses pas confus.
A quel dessein, dis-moi, te cacher, insensée?
Qu'esperes-tu, Procris, & quelle est ta pensée?
Tu crois voir arriver cet objet odieux,
Et que de ses forfaits tu repaîtras tes yeux.
L'Amour mal assuré tient ton âme flottante:
Tu souhaites, tu crains ce qui fait ton attente,
Le nom, le lieu, l'avis augmentent ton tourment.
L'esprit à ce qu'il craint s'attache aveuglément.
Voyant l'herbe foulée, elle n'a plus de doute:
La rage offre à ses yeux les noms qu'elle redoute.
Déja l'astre du jour, dans sa plus grande ardeur,
Des ombres à nos yeux resserroit la grandeur:
De retour de la chasse, enfin Céphale arrive,
Et, pour boire à longs traits, se courbe sur la rive.
Tu te caches, Procris, aux yeux de ton Amant,
Sur l'herbe tu le vois se coucher mollement.
Agréables Zéphyrs, & vous, Aure charmante,
Venez, dit-il, calmer le feu qui me tourmente.
A ces noms seuls Procris, découvrant son erreur,
Sent dissiper son trouble, & bannir sa terreur:
Pour embrasser Céphale, elle se précipite,
Et force un bois épais qu'à grand bruit elle agite.
Telle fuit une biche, & bondit en partant:
Le Chasseur prend son arc, & l'ajuste à l'instant,
Dans sa main, par hasard, une fleche étoit prête:
Que fais-tu, malheureux? retiens ce trait, arrête;
Ce n'est point une biche; il est déja lancé:
Mais quel objet, grands Dieux! ta fleche a terrassé?
C'est ta chere Procris. Hélas! s'écria-t-elle,
Ta main perce le flanc d'une Amante fidelle;

Dans vos heureux vergers votre œil eſt enchanté :
Le rameau cede au poids par lui-même enfanté.
Ce ruiſſeau, qui careſſe une rive chérie,
A l'envi des oiſeaux, gazouille en la prairie :
Jour & nuit Philomele y roule ſes accens :
Non loin de-là voyez vos agneaux bondiſſans.
Vos chevres, en grimpant dans des routes perdues,
Semblent, à vos regards, aux roches ſuſpendues.
Le tranquille Berger, enflant ſon chalumeau,
De ſes ruſtiques ſons réjouit le Hameau.
A vos yeux attentifs, l'ingénieuſe abeille,
Du tréſor qu'elle apporte arrange la merveille.
Chaque ſaiſon vous offre un ſpectacle nouveau;
L'Automne de ſes dons remplit votre caveau;
L'Eté vous enrichit de ſolides richeſſes,
Et pour vous de Pomone amaſſe les largeſſes;
Il embellit la treille, & jaunit nos moiſſons;
Le Printems fait fleurir juſqu'aux moindres buiſſons;
Tout chante ſon retour, ſur la terre embellie;
La troupe des plaiſirs dans les champs ſe rallie.
Dans vos corps engourdis rappellant la vigueur,
Vos foyers à l'Hiver font perdre ſa rigueur.

Quel exercice aimable & cher à la nature,
De donner aux jardins vous-même la culture !
Quand la ſéve montant rajeunit nos vergers,
Faites-leur adopter des rameaux étrangers.
De ces ſoins amuſans la douceur épurée
Sait du jour le plus long abréger la durée.
Il ſuffit qu'une fois ces plaiſirs innocens
De leurs charmes ſecrets viennent flatter vos ſens;
Leur pouvoir de l'Amour arrête la pourſuite,
Et devant vous, bientôt, lui fait prendre la fuite.

Sa lâcheté redoute encor plus un Chasseur.
L'indolente Vénus d'Apollon craint la Sœur,
Et n'ose dans les bois paroître devant elle.
Percez un sanglier d'une fleche mortelle ;
Epouvantez un cerf dans les vastes forêts,
Et, malgré ses détours, poussez-le dans vos rêts ;
Ou d'un lievre timide exerçant la vîtesse,
Forcez-le d'expirer sous le chien qui le presse.
D'une fiere Beauté l'importun souvenir
Ne trouve plus le temps de vous entretenir.
Par ses plus doux pavots, que pour vous il prodigue,
Le sommeil en plaisir change votre fatigue.

Quels doux amusemens de voir en vos réseaux,
Quoique moindres objets, s'engager les oiseaux !
Vous pouvez, avec fruit, pour les poissons avides,
Couvrir d'un fol appât des hameçons perfides.
Par ces ruses, trompant un Amour séducteur,
Vous-même devenez votre libérateur.

Si, contre votre attente, une vive tendresse
Au fond de votre cœur échappe à cette adresse,
Fuyez; allez chercher dans des climats lointains,
Contre un mal obstiné, des secours plus certains.
Sans relâche, obsédé d'une importune image,
Vos pieds s'arrêteront au milieu du rivage.
Les délais les plus courts sont du moins superflus :
Forcez-vous, & pressez vos pas irrésolus.
Ne priez point le Ciel qu'un orage survienne,
Ou qu'un nouvel obstacle en ces lieux vous retienne.
Du chemin déja fait sans être curieux,
Sur celui qui vous reste ayez toujours les yeux.
Fuyez; & sans jamais regarder en arriere,
En Parthe qui veut vaincre, achevez la carriere.

La nouveauté des lieux, par son vif agrément,
Produit bientôt en vous un heureux changement.
Pour éteindre le feu qui brûle en mes arteres,
J'observe, malgré moi, des régimes austeres.
Des sucs les plus amers l'usage dégoûtant,
A qui cherche à guérir, devient moins rebutant.
Pour conserver les jours d'un corps si peu durable,
Nous souffrons le tranchant d'un fer inexorable.
Le repos de l'esprit nous toucheroit-il moins?
Lui, dont le rang plus noble exige tous nos soins.
Je sais qu'aux premiers pas les cœurs les plus dociles
Trouveront de mon art les essais difficiles:
Mes préceptes son durs; j'en conviens avec vous:
Mais ici la raison ne les veut pas plus doux.
Ne vous fiez point trop sur une courte absence:
Sous la cendre vos feux couvent leur violence:
Que leur furtive ardeur s'éteigne entierement.
Vous revenez en vain vous montrer fierement:
Cupidon, irrité, plus vivement vous presse,
Et vous rend le jouet d'une folle tendresse.
Il ne vous reste enfin, d'un retour imprudent,
Que la honte d'un cœur plus foible & plus ardent.

Que des enchantemens & des secrets magiques,
Un autre aille implorer les secours chimériques.
Tel fut, dans tous les tems, le chemin du poison:
Mes Vers innocemment rappellent la raison.
Au Dieu qui parle en moi cédez sans résistance:
Lui-même vous promet sa divine assistance,
Une vieille, allumant ses lugubres flambeaux,
Par moi n'évoque point les Ombres des tombeaux.
Le Soleil, tout-à-coup, ne perd point sa lumiere:
Le Tibre, dans son lit, suit sa pente premiere.

Je laisse en paix briller tous les feux de la nuit;
Et jamais aux moissons ma science ne nuit.
D'un profane enchanteur la sacrilége étude
Peut-elle de l'Amour bannir l'inquiétude?
Quoi! ce vainqueur des Dieux, qui méconnoît la peur,
D'un vain soufre allumé craindroit-il la vapeur?
Quelle puissance ont eu tes herbes criminelles,
Médée? As-tu trouvé quelque secours en elles?
Quand ton volage Amant résolut son départ,
Que t'ont produit, Circé, les secrets de ton art?
Pour changer son dessein, tu mis tout en usage:
De tes cris menaçans il brava le présage.
Tu fis tout contre un feu qui, malgré toi vainqueur,
Aux plus affreux tourmens abandonna ton cœur.
Toi, qui pouvois forcer les loix de la Nature,
Tu n'as donc pu briser une chaîne trop dure?
Voyant de ses vaisseaux la voile s'apprêter,
Tu voulus, mais en vain, par ces mots l'arrêter:
« J'espérois à ton sort unir ma destinée;
» Mais à quelles douleurs me vois-je condamnée?
» Cher Ulysse, jamais, d'un hymen aussi beau
» Ne pourra donc pour moi s'allumer le flambeau?
» Fille du Dieu du jour, dans le rang de Déesse,
» Je croyois d'un Héros égaler la noblesse.
» Differe quelque temps; presse moins mes malheurs.
» Pourrois-tu refuser cette grâce à mes pleurs?
» Vois les flots courroucés: tu dois assez les craindre.
» Jusques aux Alcions, ne peux-tu te contraindre?
» Qui donc t'oblige à fuir? De nouveaux Ilions
» Font-ils ailleurs aux Grecs planter leurs pavillons?
» L'amour avec la paix repose sur ces rives:
» J'y suis la seule en proie aux douleurs les plus vives?

Le fer qui mit Télephe en danger de périr,
Avoit seul là vertu de pouvoir le guérir.
Sur le même côteau, ne voit-on pas la terre
Nourrir l'herbe nuisible & l'herbe salutaire?
Je sers les deux partis ; & l'Amante & l'Amant
Peuvent dans mes conseils puiser également.
Mon ouvrage, par-tout, en exemples fertile,
Lorsqu'il enseigne l'un, se rend à l'autre utile.
Il est beau de venger la honte de ses fers,
Et d'arrêter des maux injustement soufferts.
La constante Philis, qui brûla pour un traître,
N'eût pas perdu le jour si j'eusse été son maître :
Didon, sans désespoir, auroit vu sur les eaux
Emporter, par les vents, de perfides vaisseaux :
Le coupable Térée, épris de Philomele,
En oiseau n'auroit pas été changé comme elle,
Si mon Art, détournant les penchans malheureux,
Avoit brisé les traits qui s'aiguisoient contr'eux.
Confiez à mes soins une Phædre impudique,
Je saurai l'affranchir d'un amour tyrannique.
Si j'instruisois Pâris, Hélene & ses appas
Ne feroient le bonheur que du seul Ménélas.
Que n'ai-je pû, Scilla, te présenter mon Livre !
Ton pere, plus aimé, n'eût pas cessé de vivre.

Vous, que d'un fol Amour égarent les erreurs,
Je viens vous affranchir de toutes ses horreurs.
Dans vos premiers soupirs je vous servois de guide
Pour ne plus soupirer, suivez encore Ovide.
Des nœuds que j'ai tissus je dois vous dégager :
Prêtez vous à la main qui vient vous soulager.
Toi, que la Médecine & la Rime ont pour pere,
Apollon, viens hâter le bonheur que j'espere :

Pour plaire & pour guérir, j'implore ton secours.
Ma gloire, en ces projets, à toi seul a recours.
Avant que la raison soit tout-à-fait éteinte,
Quand votre cœur encor n'a qu'une foible atteinte,
Si vous n'en pressentez que des sujets de pleurs,
Du coup qui vous menace évitez les malheurs.
Arrêtez promptement votre mal dans sa source;
Que ce coursier fougueux ne prenne point sa course;
Le temps nous rend plus forts: avec lui nous croissons;
Il change l'herbe tendre en solides moissons.
Dès qu'à votre bonheur votre amour est contraire,
Aux rigueurs de son joug cherchez à vous soustraire.
Opposez-vous au mal dans les premiers accès.
Le remede souvent se donne sans succès,
Quand, tristement accrûs par des remises vaines,
Des feux contagieux ont embrasé vos veines;
Qui ne peut aujourd'hui, pourra moins dans deux jours:
Un foible Amant se plaît à s'abuser toujours.
Dans ces retardemens, ce feu qui le tourmente,
Trouve sa nourriture, & chaque jour l'augmente.
Les fleuves, en naissant, ne sont que des ruisseaux,
Et doivent à leurs cours le progrès de leurs eaux.
Mirrha n'auroit jamais pu consommer son crime,
Si sa raison d'abord en eût sondé l'abyme;
Mais au lieu d'étouffer son infâme desir,
Elle n'envisagea que l'attrait du plaisir.
Le poison cependant se glisse dans son âme,
Et la livre aux fureurs d'une mortelle flâme.
Votre cœur, trop séduit par ses retardemens,
De mes premiers secours a perdu les momens:
Le mal veut plus de soin, mais n'est pas sans remede;
Votre voix, en tout temps, peut réclamer mon aide;

Moi, qui d'abord courois éteindre un feu naissant,
Je prends une autre route, & deviens moins pressant.
Traitons avec lenteur la plaie invétérée :
Le temps seul rétablit la nature altérée.
Lorsque le feu commence, on l'éteint aisément ;
Mais on perd ses efforts contre un embrasement.
Celui qu'aigrit son mal ne vous voit qu'avec peine :
Nos avis rejettés n'ont pour fruit que sa haine.
Quand, une fois tranquile, il se laisse approcher ;
Dans l'endroit douloureux nous pouvons le toucher.
Qu'aux obséques d'un fils une mere gémisse ;
Qu'en voyant son bûcher, tout en elle frémisse ;
Il faut être insensé pour condamner ses pleurs :
Ce n'est point la saison d'arrêter ses douleurs.
Ses larmes ont coulé ; la nature est contente :
Le calme qui revient satisfait notre attente.
Le temps fait qu'un breuvage ou nous sert, ou nous nuit ;
Du seul choix de ce temps naît l'effet qu'il produit.
Lors donc que le sujet paroîtra plus traitable,
Inspirons-lui l'horreur du poison redoutable.
L'oisiveté fait naître & vivre les Amours :
De ce mal qui nous plaît elle entretient le cours.
Quittez l'oisiveté ; Cupidon perd ses armes :
Son courage abattu ne fait plus vos alarmes ;
Sur lui revient le trait dont il vous a percé ;
De lui-même s'éteint son flambeau renversé.
Autant que le roseau veut de plaines liquides,
Qu'un peuplier se plaît sur des rives humides,
Autant Vénus chérit la molle oisiveté :
C'est l'unique aliment de sa lascivité.
L'Amour dans les travaux expire de foiblesse ;
Vous qui voulez le vaincre, occupez-vous sans cesse.

» Déja tous mes Etats ont reconnu tes loix ;
» Que la gloire & l'Amour y bornent tes exploits.
» Écoute tes sujets : vois Circé qui soupire :
» Et sur elle & sur eux, conserve ton empire ».
Elle parloit ; le Grec regagnoit ses Vaisseaux ;
Et les vents emportoient ses plaintes sur les eaux.
Tout ce que peut son art fut éprouvé par elle ;
Mais à tous ces secrets sa flâme fut rebelle.
Vous donc, qui dans vos maux vous adressez à moi,
Aux vains enchantemens n'ayez aucune foi.
Quand à l'éloignement que la raison propose,
Un important devoir trop fortement s'oppose,
Et vous attache aux lieux qu'il vous faudroit quitter ;
Plus soumis que jamais vous devez m'écouter.
Peu d'Amans sont armés d'un assez grand courage,
Pour s'affranchir d'abord d'un fatal esclavage :
Je ne puis qu'admirer leurs efforts généreux ;
Apollon, par ma voix ne parle point pour eux.
Mais vous, qui vous plaignez d'avoir un cœur trop tendre,
Esclave infortuné, c'est à vous de m'entendre.
Repassez tous les maux que l'Amour vous a faits ;
D'un objet trop ingrat rappellez les forfaits ;
Puis-je, en captif, ainsi servir une cruelle ?
Les plus beaux de mes jours se consument pour elle.
Cent fois elle a juré qu'elle n'aimoit que moi ;
Cent fois j'ai reconnu qu'elle manquoit de foi.
Ah ! que, pour me tromper, la perfide a d'adresse !
Elle me haït ; un autre a toute sa tendresse.
Que ces sujets de plainte, au fond du cœur gravés :
Soient les accusateurs de vos sens dépravés :
Ils sçauront vous armer d'une colere utile.
L'éloquence, pour vous, n'est point un champ stérile.

Empruntez, de ſon fond, le trait le plus piquant :
Si vous êtes touché, vous ſerez éloquent.
Je me ſuis trouvé pris aux piéges d'une Belle ;
Mais je vis le malheur qui m'attendoit près d'elle :
Par ces mêmes ſecrets, je fus bientôt guéri :
Celui qui vous conſeille auroit ſans eux péri.
Des plus triſtes couleurs, employant l'impoſture,
Je m'en fis à moi-même une affreuſe peinture ;
Que ſon bras, me diſois-je, offre peu d'agrémens!
Un pied ſi mal tourné révolte les Amans ;
Dans tout ſon air reſpire une molle indolence.
Quoi! puis-je aimer des yeux dévoués au ſilence ?
Qui ne s'ennuiroit pas à ſon fade entretien ?
La vérité pourtant eſt qu'il n'en étoit rien.
Mais la ſoif de l'argent, en elle inſatiable,
M'apprit à déteſter cet objet mépriſable.
Les défauts ſont voiſins des rares qualités,
Et les couvrent ſouvent de leurs obſcurités.
Prêtez à ſa vertu l'habillement du vice :
Pouſſez votre rigueur juſques à l'injuſtice.
Si ſon teint n'eſt que brun, taxez-le de noirceur :
Qu'un léger embonpoint ſoit groſſiere épaiſſeur :
Des traits de la maigreur, peignez la taille aiſée
Qu'en toute occaſion, ſa pudeur accuſée,
Soit ou déguiſement, ou ſoit ſimplicité :
Trouvez un air trop libre en ſa vivacité.
Mais preſſez-la ſur-tout d'étaler à la vue
L'agrément dont le Ciel ne l'aura pas pourvue :
Elle offenſe du chant les plus communes loix ?
Faites ſouvent glapir ſon importune voix.
Un jargon vicieux révolte en ſon langage ?
Que dans un long diſcours votre adreſſe l'engage.

Une lyre, en ses mains, vous condamne à souffrir?
Il faut d'un ton flatteur la lui souvent offrir.
Pour rendre de ses dents les défauts plus visibles,
Forcez-la d'éclater par vos contes risibles.
Ses yeux d'un air choquant expriment ses douleurs?
Par vos tristes récits, remplissez-les de pleurs.
  Avant qu'elle ait le temps d'embellir la nature,
Prévenez de son art la galante imposture.
De ses nombreux atours le voile ingénieux
Répare ses défauts, ou les cache à vos yeux.
D'elle-même une Belle est la moindre partie;
Et, dans ce riche amas, paroît anéantie.
Parmi tous ces brillans artistement semés,
Vainement cherchez-vous celle que vous aimez.
Contre vous leur éclat sçait lui servir d'égide;
Mais, en la surprenant, venez, d'un œil rigide,
Démasquer, sans péril; ce qui vous a charmé:
Dans son foible, voyez l'ennemi désarmé.
Ce précepte, il est vrai, n'est pas toujours à suivre:
A des traits plus perçans quelquefois il vous livre.
L'aimable négligence orne encor la beauté,
Et n'en réduit que mieux un sujet révolté.
Mais comme il est bien peu de beautés naturelles;
Ces assauts rarement vous sont donnés par elles.
  Voyez votre Maitresse, en ces foibles momens;
Où sa coquette main paîtrit ses agrémens,
Les rebutans apprêts qu'étale sa toilette
Rendront de vos dégoûts la victoire complette;
Et de la source où l'art va puiser ses attraits,
S'élevera sa honte, & naîtront vos regrets.
  Dans le sein du plaisir, & dans ses propres charmes,
Contre mon ennemi, dois-je prendre des armes,

Et par lui-même enfin faut-il chasser l'Amour?
Non, la pudeur défend d'exposer au grand jour
Les lubriques fureurs de ses honteux mysteres.
J'obéis, & me rends à ses ordres austeres.
Des seuls yeux de l'esprit, tâchez d'appercevoir
Ce que me fait voiler un rigoureux devoir.
Certain Censeur, dit-on, à me blâmer s'obstine:
Ma Muse est, à son sens, un peu trop libertine.
Pourvû que Rome entiere applaudisse à mes Vers,
Qu'il distille son fiel en ses écrits pervers.
Homere est déchiré par la dent de l'Envie:
De Zoïles nouveaux sa gloire est poursuivie.
Toi, par qui des Troyens le Chef religieux
A conduit sur ces bords sa fortune & ses Dieux,
Es-tu plus à l'abri des langues sacriléges?
Contr'elles, tes beaux chants n'ont point de priviléges.
Les vents grondent le plus sur les monts élevés:
Et les coups de la foudre aux tours sont réservés.
Mais toi, critique obscur, que ma liberté blesse,
Qui, sur des riens plaisans, exerces ta foiblesse,
Si la juste raison régloit tes jugemens,
Dans quel rang mettrois-tu mes doux amusemens?
Les guerres, en grands vers, veulent être tracées.
Le Cothurne n'admet que de nobles pensées:
Il étonne, attendrit l'inquiet spectateur.
Le Brodequin plus simple enfle moins son Acteur.
La Satyre, s'armant de vérités affreuses,
Va par-tout dévoiler les âmes ténébreuses.
L'Elégie aux Amours réserve ses doux chants,
Et prête à la douleur ses tons les plus touchans.
Callimaque est-il propre à chanter un Achille?
Homere viendra-t-il dépeindre une Hypsipile?

Si Thaïs d'Andromaque affectoit la hauteur,
Qu'Andromaque à Thaïs disputât l'air flatteur;
Qui pourroit approuver ce bisarre apanage?
Chacun doit constamment garder son personnage.
La sensible Thaïs de mon Art est l'objet;
Et je veux librement égayer mon sujet.
Le devoir des époux n'est pas ce que je traite:
Je n'offre mes leçons qu'à l'aimable coquette.
Si ma Muse badine a rempli mes souhaits,
Vainement d'un faux crime on noircit ses bienfaits.
Tais-toi, mordante Envie, & souscris à ma gloire:
Mon nom déja se grave au Temple de Mémoire.
Que je vive; mes jours accroîtront tes douleurs;
Apollon me promet ses plus brillantes fleurs.
A mes honneurs acquis mon cœur est trop sensible;
Et, pour les augmenter, tout me sera possible.
L'élégie à mes Vers doit autant sa splendeur,
Qu'à Virgile, Clio l'éclat de sa grandeur.



CHANT SECOND.

MA réponse à l'Envie oppose une barriere :
A couvert de ses coups, rentrons dans la carriere.
Si, pour la nuit prochaine, à vos brûlans desirs,
Votre Belle promet le plus doux des plaisirs,
Pour arrêter l'effort du poison qui vous tue,
Qu'auprès d'un autre objet votre ardeur s'évertue.
Quand vos premiers exploits auront calmé vos feux;
Près d'elle rendez-vous moins sensible à ces jeux.
Plus le plaisir est rare, & plus son charme augmente:
Nous soupirons pour l'eau, quand la soif nous tourmente:
L'ombre fait du soleil souhaiter le retour;
Et nous lui préférons la même ombre à son tour.
Dans vos ébats, forçant les loix de la nature,
Cherchez une indécente & pénible posture:
N'attachez vos regards qu'à ses désagrémens.
Toute femme s'oublie en ces tendres momens;
Et se rendant sans peine à ce que l'on veut d'elle;
Croit, dans toute action, paroître toujours belle.
Au grand jour, immolant sa mourante pudeur,
De ses défauts cachés observez la laideur.
Soutenez jusqu'au bout votre critique étude.
Quand l'âme avec les sens s'abat de lassitude,
Que naît certain dégoût de vos desirs contens,
Et que vous les croyez satisfaits pour long-temps;
Au plus dur examen que tout son corps en bute.
Repaisse vos regards de ce qui vous rebute.

Pour fixer de vos maux le déplorable cours,
Ces soins, je l'avouerai, sont d'un foible secours;
Mais ce qui divisé semble n'être qu'une ombre,
En se réunissant, peut aider par le nombre.
De petits moucherons au plus fier des taureaux
Vont déclarer la guerre, & s'en font les bourreaux.
Une meute aux combats foiblement aguerrie,
D'un sanglier terrible arrête la furie.
Tels mes avis divers, ensemble ramassés,
Abattront à vos pieds vos ennemis lassés.
Mais, comme il est autant d'humeurs que de visages;
N'adoptez pas toujours mes différens usages.
Vos yeux de certains faits ne sont point offensés;
D'autres juges, peut-être, en paroîtront blessés.
Un Amant s'est guéri, pour avoir vu trop nues
Des beautés qui devoient lui rester inconnues.
Un autre découvrant les traces de Cypris,
D'un dégoût imprévu sent frapper ses esprits.
Souvent plus qu'il ne sert, nuit un pareil remede.
Ce moment pour Vénus n'est qu'un court intermede.
Un nouveau trait plus vif s'apprête à la venger,
Et, dans peu, vous replonge en un plus grand danger.
A deux Beautés, plutôt, que votre cœur s'engage:
Il souffre d'autant moins que plus il se partage.
Celle dont plusieurs fils consolent les vieux ans,
Au trépas de l'un d'eux sent des traits moins cuisans;
Que l'autre qui s'écrie, en sa douleur amere:
Je n'avois que toi seul, & je ne suis plus mere.
La mort d'un seul ami vous rendroit isolé:
Il vous en reste encor, vous êtes consolé.
A servir des Beautés s'adoucissent vos peines;
Et plus le nombre est grand, moins de poids ont vos chaînes.

L'âme, à divers objets, se laissant émouvoir,
Ressent moins vivement leur funeste pouvoir :
Ses desirs partagés d'eux-mêmes s'affoiblissent.
Des fleuves les plus grands les lits profonds tarissent,
Quand, forcés de couler par différens canaux,
Ils arrosent nos prés du tribut de leurs eaux.
Dès qu'entre deux penchans il garde l'équilibre,
Votre cœur peut déja se vanter d'être libre.
Si, près d'elle, en Phrygie, il eût fixé ses jours,
Pâris étoit d'Œnone esclave pour toujours.
Par un plus digne choix, se liant à Prognide,
Minos sut oublier une épouse perfide.
Alcméon, détestant d'illégitimes feux,
Avec Callirhoé s'unit des plus doux nœuds.
Des heureux inconstans la foule ici m'arrête :
Sur leurs pas la victoire à vous suivre s'apprête.
Ne pensez pas, Amans, que, fier de mon emploi,
Je vienne vous prescrire une nouvelle loi.
Par Agamemnon même elle fut observée :
Et la gloire à moi seul n'en est pas réservée.
Quoique la Grece entiere adorât son pouvoir,
Ce Héros immola sa flâme à son devoir.
Une jeune Captive avoit trop su lui plaire ;
Son pere vient au nom du Dieu qui nous éclaire,
Et réclame, en pleurant, ce gage précieux.
Pourquoi, dans ta douleur, intéresser les Cieux ?
De ta fille, ô Vieillard, plains moins la destinée :
Elle voit à regret ta poursuite obstinée.
Quand Calchas, détournant d'innombrables malheurs,
Eut fait rendre à Chrysès le sujet de ses pleurs ;
J'y consens, dit aux Grecs le puissant fils d'Atrée :
Mais d'un nouvel amour mon âme est pénétrée ;

Une beauté pareille éclate en Briséis;
Je prétends, dans ses bras, oublier Chryséis.
Qu'Achille, s'il respecte en moi le rang suprême,
S'empresse, à mes souhaits, de la livrer lui-même.
Qui de me condamner s'arrogera les droits,
Eprouvera bientôt que je commande aux Rois.
Il dit : ces feux nouveaux, allumés dans son âme,
Eteignirent l'ardeur de sa premiere flâme.
Imitez ce modele, infortunés Amans;
Et, comme lui, changez en plaisirs vos tourmens.
Où trouver, direz-vous, de ces Beautés faciles ? . . .
En est-il que l'on voye à mon Art indociles?
S'il est vrai qu'Apollon s'explique par ma voix,
Qu'un nouveau zele en vous reçoive ici ses loix.
Quoique du Mont Etna la flâme vous dévore,
Affectez des froideurs que votre cœur ignore.
Sous l'air le plus serein, dérobant vos douleurs,
Riez, quand votre état vous demande des pleurs.
Un changement subit n'est pas ce que j'exige :
Cet effort généreux tiendroit trop du prodige.
Parez-vous des dehors de la tranquillité;
D'un mensonge prudent naîtra la vérité.
En feignant au sommeil de livrer ma paupiere,
Quelquefois des pavots m'ont ravi la lumiere.
Je sais plus d'un railleur que l'Amour a surpris :
Dans ses propres panneaux l'oiseleur s'est vu pris.
Par l'usage, ce Dieu nous soumet à ses armes;
Par l'usage, on apprend à mépriser ses charmes.
Votre Belle vous donne un rendez-vous secret;
Elle y manque; il en faut étouffer le regret.
N'éclatez point alors en plaintes, en injures;
Qu'elle lise en votre air l'oubli de ses parjures :

Son orgueil étonné soutient mal ces froideurs;
Le dépit vient pour vous ranimer ses ardeurs.
Mais craignez ce retour: que le trait qui vous blesse;
Au grand jour dérobé, cache votre foiblesse:
Aux plus secrets desseins le succès répond mieux;
L'oiseau suit les filets qui s'offrent à ses yeux.
Contre sa douceur même armez votre courage;
Et qu'un mépris marqué sensiblement l'outrage.
Sa porte est-elle ouverte? éloignez-en vos pas.
On vous fait appeller? ne vous détournez pas.
Par ces heureux efforts, votre flâme étouffée;
Vous éleve elle-même un paisible trophée.

Ces maximes, peut-être, ont trop d'austérité;
Tempérons, j'y consens, tant de sévérité.
Les esprits sont divers: prenons diverses routes:
Ils suivent mille erreurs; opposons-nous à toutes.
Quand l'accès léthargique au tombeau vous conduit;
Le feu seul vous arrache à l'éternelle nuit.
Contre un venin qui coule en ses veines brûlantes,
Un autre n'a besoin que de sucs & de plantes.
Cupidon vous retient durement enchaîné,
Et vous montre à sa suite indignement traîné:
Ne luttez plus en vain. Dans l'horreur d'un naufrage,
Sur ses débris, voguons où nous porte l'orage.
Cette soif qui vous brûle, il la faut appaiser:
Courez, au sein du fleuve, à pleine urne puiser:
Sans garder de mesure, abreuvez-vous dans l'onde;
Que jusqu'à regorger le torrent vous innonde.
A chaque instant vôlez de plaisirs en plaisirs;
En leur accordant tout, éteignez vos desirs.
Par-là, de vos dégoûts avancez la naissance;
Déja votre ennemi redoute leur puissance.

Ces vengeurs, l'attaquant jusques sur ses autels,
Vont, dans peu, lui porter les coups les plus mortels.
Par ses illusions, la triste jalousie
Entretient la fureur dont votre âme est saisie :
Ses frayeurs à l'Amour vous livrent malgré vous :
En les chassant, parez d'inévitables coups.
Celui dont un rival empoisonne la vie,
Qui craint que de ses bras sa Belle soit ravie,
Espere en vain de l'Art le secours tant vanté ;
Esculape ne peut lui rendre la santé.
La mere dont le fils suit le parti des armes,
Sent croître son amour de ses vives alarmes.
Croyez que votre ingrate abhorre ses Amans ;
Que près d'elle il n'est point de fortunés momens.
Tous les affreux malheurs qu'après lui traîne Oreste,
D'un mouvement jaloux sont la suite funeste.
Ménelas peut quitter Hélene sans chagrin ;
Loin d'elle il sait jouir d'un repos souverain.
Pourquoi tant de regrets, lorsque Pâris l'enleve ?
Par le sien irrité son amour se souleve.
Pour une Esclave Achille eût-il versé des pleurs,
Si quelqu'heureux rival n'eût causé ses douleurs ?
L'ardente jalousie, en sa fureur extrême,
Des traits noirs de la haîne arme en nous l'Amour même.
Non loin des murs Romains, pour les cœurs mécontens,
Un Temple respectable est ouvert en tout temps.
C'est-là que pour éteindre une ardeur meurtriere,
La Maitresse & l'Amant vont offrir leur priere.
Le Dieu qui leur promet d'y soulager leurs maux,
En songe m'apparut, & me dicta ces mots :
Toi, par qui l'on voit naître & mourir la tendresse,
Ovide, à tes conseils joins ceux que je t'adresse.

Que chacun devant soi rappelle ses malheurs ;
Ils sauront dissiper de frivoles douleurs.
Celui dont les emprunts ont augmenté les chaînes,
Qui craint d'un usurier les poursuites prochaines,
Doit se représenter ce visage odieux,
Et déja, par avance, en affliger ses yeux.
Qu'auprès d'un pere avare, un fils en esclavage
S'en retrace, en tout temps, la dureté sauvage.
D'une femme sans dot l'imprudent qui fit choix,
Peut trouver, dans l'hymen, tous les maux à la fois.
L'un attend un vaisseau : qu'il ait toujours en tête
Et les affreux écueils, & l'horrible tempète.
Que l'autre, pour un fils, sous les drapeaux de Mars,
Tremble, & coure avec lui partager les hasards.
Qu'en ce procès le temps bien tristement s'écoule !
Eh ! chez qui les chagrins n'entrent-ils pas en foule ?
Pâris eût détesté le feu qui l'embrâsoit,
S'il eût pu découvrir tous les maux qu'il causoit.
Ce fantôme divin m'en eût dit davantage ;
Mais le sommeil fuyant dissipa son ouvrage.

Où voguer ? mon Pilote encore loin du port,
Sur des flots inconnus, me laisse au gré du sort.
Dans les lieux écartés, se plaît l'inquiétude :
Fuyez, tristes Amans, fuyez la solitude :
Le grand monde, & les soins les plus tumultueux,
Par leur propre embarras, vous seront fructueux.
Vos secrettes fureurs du secret se nourrissent :
En éclatant au jour souvent elles périssent :
L'obscurité pour vous n'a rien que d'ennuyeux ;
L'ingrate, quoiqu'absente, y revient à vos yeux ;
Le chagrin, dans l'horreur d'une nuit ténébreuse,
Abreuve, à plus longs traits, une âme malheureuse.

Que de tous vos amis l'agréable concours,
Par vous-même invité, vôle à votre secours;
Et, sensible aux doux soins que prend leur complaisance,
Profitez des plaisirs qu'apporte leur présence.
Mais qu'un Pilade entr'eux conseille Oreste en vous;
Des fruits de l'amitié, ce sont-là les plus doux.
Qui te rendit, Philis, la lumiere importune?
De l'horreur des forêts s'accrut ton infortune:
Dans leurs sentiers perdus tu rencontras la mort:
Une fidelle amie eût fait changer ton sort.
Telle qu'une Bacchante en fureur, dans la plaine
Fuit, les cheveux épars, & se met hors d'haleine;
Telle, les yeux fixés dans le lointain des mers,
Cette Amante parcourt leurs rivages déserts;
Dans son accablement elle s'arrête & tombe.
Traître Démophoon! à mes maux je succombe:
Il me fuit, crioit-elle, en s'adressant aux flots.
Sa voix meurt, & fait place aux plus tristes sanglots.
Un sentier s'étendoit dans ces retraites sombres,
Où le jour combattant sembloit céder aux ombres;
Ce chemin vers la mer conduisoit hors du bois;
Elle y rentroit alors, pour la neuvieme fois.
Où vais-je? finissons cette horrible torture,
Dit-elle, en détachant sa funeste ceinture:
Un rameau malheureux s'offre à son noir dessein.
Quel trouble, à cet aspect, s'éleve dans son sein!
Elle pâlit; la crainte en ce moment l'arrête:
Sa main laisse tomber le tissu qu'elle apprête:
Mais le cruel Amour, rappellant son malheur;
Serre le nœud fatal, qu'attache la douleur.
Ta vie, aimable Reine, eut une fin trop dure.
La forêt attendrie en quitta sa verdure.

Tu n'eus point par ta mort fait naître ces regrets ;
Si tu n'avois cherché les lieux les plus secrets.
Vous, qui du désespoir craignez la violence,
Evitez ces réduits où regne le silence.
Guidé par mes conseils, un Amant presqu'au port
Laissoit trop de sa joie éclater le transport.
Parmi d'autres Amans, il vient, & fait naufrage:
L'Amour rentre en ses droits, & lui souffle sa rage.
D'un spectacle si doux l'attrait contagieux
Ne peut que ranimer un feu séditieux;
L'air empesté corrompt tout ce qui le respire.
Sous ses coups, bien souvent, un peuple entier expire.
En observant des yeux mal sains & négligés,
Nous contractons le mal dont ils sont affligés.
Pour qui veut s'affranchir d'un pouvoir qu'il déteste ;
Des sujets de l'Amour le commerce est funeste.
Un autre encor plus vain, chantant sa liberté,
Vint, trop près de sa Belle, étaler sa fierté.
Dans les dangers pressans d'un pareil voisinage,
L'imprudent soutient mal ce hardi personnage.
Le trait victorieux du coup d'œil qui l'abat
Rouvre sa cicatrice en cet heureux combat.
Lorsqu'un toit embrâsé souffle au loin la ruine,
Gardons-nous d'approcher de la maison voisine.
Qu'une autre promenade ait pour vous plus d'appas,
Que celle où votre ingrate aime à porter ses pas.
Un perfide penchant vous rentraîne à sa suite :
La victoire sur elle est pour vous dans la fuite ;
Encor n'attendez pas de la triste Raison,
Des maux que vous souffrez la prompte guérison.
Pour vous mettre à l'abri des coups de l'infidelle ;
Il ne vous suffit pas de vous éloigner d'elle.

Que tout ce qui la touche, irritant vos esprits,
Ressente la hauteur de vos nouveaux mépris.
D'une Suivante en pleurs ne daignez rien apprendre :
Quel que soit son message, il tend à vous surprendre.
Un silence obstiné peut seul vous garantir ;
Tout éclat vous prépare un triste repentir.
D'un violent amour la plainte est le partage.
En disant trop, *je hais*, l'on aime davantage.
Votre cœur de son mal croit n'être plus atteint ;
Mais redoutez un feu trop promptement éteint.
Surmontez, par degrés, un amoureux caprice :
Que sous des traits nombreux votre ennemi pétisse.
Mais n'allez pas aussi, sacrilege insensé,
Profaner un autel par vous-même encensé.
La brutalité seule a fini par la haîne :
Briser si durement une si douce chaîne,
C'est acheter trop cher le repos de ses jours :
Ou plutôt l'on se trompe ; & c'est aimer toujours.
Deux Amans ennemis, dans leurs débats obscènes,
N'amusent le public que de honteuses scènes.
Thémis voit à regret leur risible procès,
D'un fol emportement trop ordinaire excès,
L'accusateur en vain poursuit sa criminelle :
Il n'en reste à tous deux qu'une tache éternelle.
J'ai vu, dans le Sénat, un Amant en fureur,
Suivi du cher objet de sa nouvelle horreur.
Sa voix fiere, au travers de ses plaintes nombreuses,
Répandoit hautement des menaces affreuses :
Et, tout prêt à plaider : qu'elle approche, dit-il,
Elle vient ; il paroît frappé d'un trait subtil.

Interdit & tremblant, il garde un long silence;
Puis, jettant la requête, à ses pieds il s'élance.
Triomphez, cria-t-il, & ne plaidons jamais.
Le parti le plus sage est de finir en paix:
Ennemi des éclats d'une honte pareille,
Jamais n'allez d'un Juge en réjouir l'oreille,
Content du seul plaisir qu'ont les cœurs bienfaisans,
En homme généreux oubliez vos présens.
Si dans un même lieu le hasard vous rassemble,
Qu'à l'aspect du péril votre sagesse tremble.
Prenez mon bouclier, armez votre valeur;
Rappellez-vous sa haîne, & tout votre malheur.
Qu'un rival préféré pique votre colere:
Dans ces scabreux momens, ne cherchez point à plaire.
Ne prenez aucun soin d'arranger vos cheveux:
Un air tendre & galant est contraire à vos vœux.
Mais que la vanité se plaît à nous séduire!
Par ce guide trompeur, nous nous laissons conduire.
De nos foibles attraits aveuglément charmés,
Nous nous berçons toujours de l'espoir d'être aimés.
En crédules enfans, l'amour-propre nous lie:
Dans ses nœuds enchantés notre raison s'oublie.
D'un Sexe trop léger croyez peu les sermens:
La femme, en jurant, cherche à tromper ses Amans.
De ses perfides pleurs songez à vous défendre;
Ses yeux sont, avec art, instruits à les répandre.
Tel qu'un rocher se voit assiégé par les flots,
Un Amant est en bute aux plus fourbes complots.
De vos vives douleurs dérobez l'apparence.
Taisez-lui le sujet de votre indifférence.

Vos reproches, tombant sans la mortifier,
Lui fourniroient des traits pour se justifier.
Qui se taît, n'aime plus: gourmander une Belle,
C'est offrir les accords de la paix avec elle.
Je respecte l'Amour, j'en aime le flambeau,
Et ne veux pas priver vos cœurs d'un feu si beau;
Ma main ne cherche pas à lui couper les aîles:
Je ne viens point briser ses fleches criminelles:
Je ne veux que guérir de leurs coups malheureux,
Et changer en plaisirs nos tourmens rigoureux.
Qu'à toi seul, Apollon, nous devions cette joie:
Arrache-nous aux maux dont nous sommes la proie.

Placez auprès d'un lis de moins brillantes fleurs;
Son éclat lumineux efface leurs couleurs.
Aux plus rares objets, comparez vos maitresses:
Votre œil désavoûra vos aveugles tendresses.
Et Pallas, & Junon pouvoient charmer Pâris;
Mais la pomme est donnée aux beaux yeux de Cypris.
Cette utile censure, au corps n'est pas réduite:
Par elle on peut peser les talens, la conduite.
Ne fermez point vos cœurs à mes moindres avis;
Vous vous applaudirez de les avoir suivis.

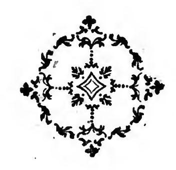
Une lettre agréable, & cherement gardée,
Ne sert qu'à réveiller une funeste idée.
Livrez au feu les traits qui furent vous toucher:
Faites que votre amour y trouve son bûcher.
Pourquoi dans un portrait garder son ennemie?
Cette faute a jadis perdu Laodamie.
Bannissez pour toujours ce muet orateur,
Qui de vos maux encor vous fait aimer l'auteur.

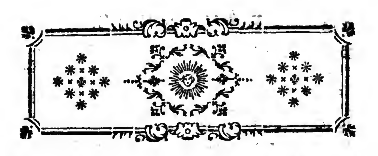
De tout ce qui lui plut, l'Amour aime à renaître!
Et sous les mêmes traits, il se fait reconnoître.
N'approchez point des lieux témoins de vos plaisirs;
Fuyez; ces lieux flatteurs raniment vos desirs.
C'est ici qu'elle étoit; sur ce lit nous tombâmes.
Là; Vénus toute entiere enivra nos deux âmes.
Comme un feu presqu'éteint, par le soufre touché,
Revit, & dans l'instant, montre un brâsier caché;
Votre ardeur se ralume à cette douce approche:
L'Amour, qu'on a cru loin, fait sentir qu'il est proche.
Le Pilote prudent garantit ses vaisseaux
Du rocher dangereux, que lui couvrent les eaux.
Le périlleux abord de ces lieux pleins de charmes,
Imprudemment revu, feroit couler vos larmes.
Ce sont de vrais écueils, pleins de frémissemens;
Et Charibde y vomit ses longs mugissemens;
Il est d'autres moyens peu propres à prescrire:
Le hasard quelquefois peut forcer d'y souscrire.
Au milieu des grands biens, l'Amour luxurieux,
Regorgeant de plaisirs, en devient furieux.
Si Phedre n'avoit point éprouvé leur ivresse;
Eût-elle d'Hippolyte attaqué la sagesse?
Irus est insensible? Hecale est sans Amans:
De plus pénibles soins occupent leurs momens:
L'Amour languit & meurt dans la triste indigence.
Mais c'est trop, à mon sens, acheter la vengeance.
Amans, qui gémissez sous le joug amoureux,
Du théâtre fuyez les attraits dangereux.
Des instrumens divers la touchante harmonie,
Et la danse & le chant flattent votre manie.

Leur charme fait en vous, par ses impressions,
Changer en vérités ses tendres fictions.
Je vous relegue aussi, favoris du Parnasse:
Des cœurs déja calmés vous troublez la bonace.
Par moi-même en ce jour, mes talens sont proscrits.
Amans, ne lisez plus nos séduisans écrits.
Le tendre Callimaque est pour vous trop nuisible:
Aux chants d'Anacréon, qui peut rester paisible?
Pour celle qui me plaît, suis-je en quelque froideur?
La sensible Sapho réveille mon ardeur.
Sans aimer, peut-on lire & Properce & Catulle?
Qui ne partage pas les soupirs de Tibulle?
Gallus fait éclater leurs agrémens divers;
Et leur douceur, dit-on, respire dans mes Vers.
Quand vos sens mutinés sont votre inquiétude,
Jusqu'aux alimens même étendez votre étude,
Abandonnez la truffle & ses feux détestés;
Tous les sucs irritans sont pour vous empestés.
Vénus porte avec eux ses ardeurs dans vos veines:
Des mets plus froids rendront ses entreprises vaines;
Au myrte préférant le lierre des buveurs,
Vous braverez l'Amour, ses traits & ses fureurs.
De ses dons bienfaisans l'expérience heureuse,
Par d'autres feux éteint une flâme amoureuse.
Le vin dans un repas, versé modérément,
Y donne au tendre Amour son plus vif agrément.
Ce Dieu folâtre y regne au milieu de la joie.
Et, suivi des plaisirs, n'y manque point sa proie.
Vous qui voulez braver ses arrogans succès,
Livrez-vous, plongez-vous dans les plus grands excès.

La flâme eſt par le vent ſervie & combattue;
Le Zéphir la fait vivre & l'Aquilon la tue.
Que l'Amour, dans l'ivreſſe éteignant ſon flambeau.
Sous un poids accablant rencontre ſon tombeau.
  Si de votre ennemi j'ai dompté le courage :
Si la paix de vos cœurs eſt enfin mon ouvrage :
Amans, que j'ai ſauvés des mains d'un Dieu pervers;
Chériſſez ma mémoire, & célébrez mes Vers.

F I N.





LES EPITRES D'OVIDE.

PÉNÉLOPE A ULYSSE.

REÇOIS, mon cher Ulysse, un tendre souvenir,
Des beaux nœuds dont le Ciel a voulu nous unir;
Et si ta Pénélope a pour toi quelques charmes,
Viens calmer ses ennuis, viens essuyer ses larmes.
Ne crois pas qu'une Lettre en arrête le cours;
C'est Ulysse que j'aime, & non pas ses discours.
Cette Ville en Asie autrefois souveraine,
L'objet de ta valeur, l'objet de notre haîne,
Quel que fût son Monarque, & quoi qu'elle eût d'éclat,
Ne te devoit coûter que le premier combat.
Plût aux Dieux que celui dont l'ardeur criminelle
Des Troyens & des Grecs alluma la querelle,
Lorsque l'onde trembloit du poids de ses vaisseaux,
Pour éteindre sa flâme, eût péri sous les eaux!

Dans les vives douleurs dont mon âme est atteinte ;
S'il eût eu moins d'amour, le mien seroit sans crainte ;
Et nous pourrions goûter ces plaisirs si charmans
Que fournit la tendresse à deux parfaits Amans.
Je n'aurois pas besoin de travailler sans cesse,
Pour abréger les nuits & calmer ma tristesse ;
Et juge ce qu'on perd, quand on perd un Héros ;
S'il faut qu'en mon travail je trouve mon repos.
Dans un succès douteux la crainte impatiente
Prend toujours le dessus dans le cœur d'une Amante ;
Et l'Amour, te peignant au milieu des combats,
Me formoit des périls que tu ne courois pas.
Je craignois des Troyens la rage envenimée,
L'implacable fureur de toute leur armée,
Et le seul nom d'Hector allarmant mes esprits ;
Je me disois toujours : il est mort, il est pris ;
Lorque d'Amphimacus la pitoyable histoire
Me faisoit voir Hector sortant d'une victoire ;
Trouvant dans son trépas à croître mon ennui,
J'appréhendois pour toi ce qu'on disoit de lui.
Si Patrocle expirant sous les armes d'Achille,
Peignoit à mon esprit son adresse inutile,
Mon âme à ce rapport ouvrant un libre accès,
Je croyois que la tienne auroit même succès.
Le brave Sarpédon, Souverain de Lycie,
Sembloit sur Tlépoleme attenter à ta vie :
Je me disois, hélas ! Sarpédon est vaillant,
Et contre mon Ulysse, il en peut faire autant :
Enfin toutes les fois que, pendant dix années,
J'apprenois de nos Grecs les tristes destinées,
Je sentois tous leurs coups dans mon cœur amoureux ;
Et je tremblois pour toi quand je pleurois pour eux ;

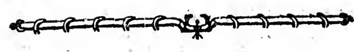
Mais quelque Dieu sensible à mon amour extrême
A sauvé mon époux pour me rendre à moi-même ;
Et nos Chefs de retour font voir aux Immortels
Les dépouilles de Troye aux pieds de leurs autels.
Tout rend graces aux Dieux de l'état où nous sommes :
Les femmes, à l'envi, pour le salut des hommes,
Qui, dans les doux plaisirs de leurs embrassemens,
Mêlent un long récit des beaux événemens ;
Les jeunes, les vieillards, tous se les font redire ;
Les uns pour en juger, les autres pour s'instruire ;
Et le Sexe timide, aimant à s'agrandir,
Du récit des Maris veut aussi s'applaudir.
L'un trace avec esprit sur le bord d'une table
Le crayon imparfait d'un combat effroyable,
Et rougissant de vin ces pinceaux contrefaits,
Bâtit & détruit Troye en deux petits portraits.
Il fait voir des deux sangs l'onde encor partagée ;
Le fleuve Simoïs, les rives de Sigée,
Et par les traits divers d'un art ingénieux,
Imite de Priam le Palais merveilleux.
L'autre peint tous les Grecs campés devant la Ville ;
Les pavillons d'Ulysse, & le quartier d'Achille,
Et ces lieux où d'Hector les escadrons formés
Effrayoient les chevaux à la honte animés.
C'est ce que dit Nestor à ce précieux gage
Qui soutient l'union de notre mariage ;
Il me le dit ensuite, & m'apprit le bonheur
Qui de Rhocle & Délon t'avoit fait le vainqueur.
Mais que tu fus hardi, lorsqu'en des lieux si sombres ;
Te faisant un passage à la faveur des ombres,
Quoique toute la Thrace eût armé pour son Roi,
Tu voulus contre tous ne hazarder que toi !

L'ardeur de vaincre seul dans ce péril extrême
Te faisoit oublier la moitié de toi-même,
Et tu n'as pu, sans crime, au retour du hasard,
Prodiguer une vie où je prends tant de part;
J'avoue, & cet aveu sied assez à ma flâme;
Je ne pus modérer le trouble de mon âme,
Qu'après avoir appris que mon cœur, trop séduit,
N'avoit pas bien jugé d'une si belle nuit;
Que vous étiez vainqueur, que de votre victoire
L'unique Diomède avoit part à la gloire,
Et qu'on vous avoit vu, tout couvert de lauriers,
Entrer comme en triomphe au Camp de nos Guerriers;
Mais que me sert, hélas! que ces hautes murailles,
Qui nous ont tant coûté d'illustres funérailles,
N'ayent pu soutenir la force de vos bras,
Que me sert leur revers, si je ne te vois pas!
Si je me sens encor du long siége de Troye,
Si perdant, mon Epoux, je perds toute ma joie.
Dans sa chûte Illion n'a-t-il pas même poids,
Et n'est-il pas pour moi ce qu'il fut autrefois?
Ces murs si détestés, quoiqu'unis à la terre,
Soutiennent de mon cœur l'impitoyable guerre:
Et semblent s'élever sur d'autres fondemens
Pour se venger sur moi de leurs abaissemens.
Déja le Laboureur voit la terre rougie,
Des épis engraissés du sang de la Phrygie,
Et cent coûtres tranchans sur des hommes sans voix
Passer & les meurtrir une seconde fois.
Vous êtes donc vainqueur, mais dans votre victoire
Me voulez-vous ravir la moitié de ma gloire,
Et dans un autre Monde enlever pour jamais
Une conquête due au peu que j'ai d'attraits?

Dans ces Ports déſolés il ne vient point de barque,
Qui n'ait de mon amour une infaillible marque;
Et ce Dieu, de ſa flamme allumant mes deſirs,
Me fait, dans une Lettre, animer mes ſoupirs,
Si je vous fait chercher ou dans Sparte, ou dans Pyle;
L'on ne vous a point vu dans l'une & l'autre Ville;
Et de mes ſoins perdus je ne puis m'aſſurer
Que de nouveaux ſujets de ne rien eſpérer.
Plût aux Dieux qu'Ilion fût encor ſur la terre
Le ſpectacle pompeux d'une cruelle guerre?
Oui ſon deſtin ne laiſſe à mon cœur irrité
Qu'un triſte repentir de l'avoir ſouhaité.
L'on feroit tant de bruit de ta moindre victoire;
Que tu ne pourrois pas m'en dérober l'hiſtoire:
Je n'aurois à parer que les coups du haſard,
Où le Sexe en commun prendroit beaucoup de part.
Quoique j'ignore encor les ſujets de ma crainte,
D'un foible mouvement j'ai toujours l'âme atteinte;
Et quoi qu'à mes ennuis l'eſpoir veuille oppoſer,
Mon cœur à mes douleurs ne ſe peut refuſer.
Comme tout eſt douteux pour un amour extrême;
Je ſuis ingénieuſe à me tromper moi-même;
Et la Terre & la Mer me rempliſſent d'effroi;
Je t'y fais des périls qui ne ſont que pour moi.
Mais peut-être qu'auſſi, peu ſenſible à mes peines,
Ton cœur briſe mes fers pour porter d'autres chaînes;
Et voulant s'aſſurer le plaiſir des retours,
Nourrit à mes dépens de ſecondes amours.
Peut-être qu'à préſent vers une autre Maitreſſe,
Tu pouſſes galamment des ſoupirs de tendreſſe,
Et que dans le récit de ce que je n'ai pas,
Tu prends occaſion de vanter ſes appas:

Peut-être... Je me trompe, Ulysse est plus fidèle;
L'on ne sait point éteindre une flâme si belle;
Et quoiqu'on soit absent, le cœur, plein de desirs,
Emprunte à revenir le secours des soupirs;
Pour rompre malgré moi cette union si pure,
Mon pere veut user des droits de la Nature;
Mais je fais mon devoir, je t'ai donné ma foi,
Et tout autre qu'Ulysse est indigne de moi.
Ce n'est pas qu'à la fin, surpris de ma constance,
Icare à me presser n'ait moins d'impatience,
Et, voyant que les Dieux l'ont ainsi destiné,
Il ne veut plus t'ôter un bien qu'il t'a donné.
Mais hélas, nos voisins de Zacynthe & de Same,
Tous ceux de Dulichie ont pour moi même flâme;
Et trouvant peu d'obstacle à leurs tristes desseins,
Font dans notre maison les petits Souverains:
Polybe, Eurymachus, osent tout entreprendre;
Antinoüs, Médon & le cruel Pysandre,
Ne voyant plus chez nous que de foibles soutiens;
Profitent de leur force à dissiper nos biens.
Que j'aurois à souffrir, si je n'étois amante!
Irus, le pauvre Irus, aussi bien que Mélanthe,
Et bien d'autres encor dont je passe le nom,
Font servir ton absence à ma confusion;
Contre ce rude assaut je n'ai plus que des larmes:
Laërtes est sans force, & ton fils est sans armes,
Ce fils, qui l'autre jour pensa m'être ravi
Par les fiers ennemis dont il étoit suivi.
Plaise aux Dieux immortels que d'une main si chere
Nous recevions tous deux le secours ordinaire,
Qu'il nous ferme les yeux, qu'il vive en pleine paix;
Et toute sa maison lui fait mêmes souhaits,

Mais le pieux Laërte, accablé de ſon âge,
Ne peut par les effets ſeconder ſon courage,
Et dans ce bon vieillard, le ſoin de nos amours
Voudroit ne pas céder, quoiqu'il cede toujours.
Télémaque a du cœur : mais ſa tendre jeuneſſe
Me fait appréhender qu'il n'ait trop de foibleſſe;
Et juſqu'à ce que l'âge ait mûri ſa valeur;
C'eſt à toi, par tes ſoins, d'appuyer ſon grand cœur:
Mon amour eſt ſans force, & n'a rien que de tendre.
Viens donc remplir un lieu que je ne puis défendre;
Viens façonner ton fils aux grandes actions
Qui t'ont rendu fameux chez tant de Nations;
Et ſi tu prends encor quelque ſoin de ton pere,
Viens rendre à ſa vieilleſſe un appui néceſſaire.
Quand ton éloignement ne dureroit qu'un jour,
Ne crois pas me trouver la même à ton retour.
Tu verras par l'abſence & les douleurs paſſées,
De mon jeune printems les beautés effacées.
Reviens; pourtant, Ulyſſe, & ne me force pas
A pouſſer des ſoupirs vers ce que j'eus d'appas.
La jeune a des attraits; la vieille a ſon partage,
Le cœur dit quelque choſe au défaut du viſage:
Sa flâme exprime alors toute ſa pureté,
Et l'on eſt en amour ce qu'on fut en beauté.



PÂRIS A HÉLENE.

Je sens bien que mon cœur, adorable Princesse,
Voudroit par cette Lettre exprimer sa tendresse;
Mais hélas! j'aurai peine à découvrir mon feu,
Si par un doux penchant vous n'en aidez l'aveu.
L'on ne s'explique point, quand l'amour est extrême;
Ce Dieu qui naît sans nous, sans nous parle de même,
Et déja dans mon âme a pris tant de pouvoir,
Qu'il m'a contraint d'aimer avant que de vous voir.
Silence, mon amour, tyran impitoyable!
Attendez pour paroître un temps plus favorable,
Et ne me forcez pas aux tristes déplaisirs
De pousser chaque jour d'inutiles soupirs.
Mais comment cacherois-je un feu si téméraire,
Qui prend tout ses brillans dans sa propre lumiere,
Et, qui pour animer des dehors languissans,
Pousse un divin rayon qui trahit le dedans?
Si ce n'est pas assez de découvrir mon âme,
Je ne suis plus à moi, je vous aime, Madame;
Ne vous en fâchez pas; les déclarations
Suivent toujours de près les fortes passions.
Si je suis criminel, pardonnez un beau crime:
Mon cœur en est l'auteur, qu'il en soit la victime;
Et, lorsque vous lirez cet enfant de mes feux,
Songez que la douceur sied bien à de beaux yeux.
Vous en avez déja quelqu'autre témoignage,
Si j'étois plus hardi j'en prendrois avantage;

Ce

Ce que j'en puis juger, l'on a bien du penchant,
Quand on reçoit l'amour, à recevoir l'amant.
Plaise aux Dieux que l'effet suive mon espérance!
Vénus m'en a donné l'infaillible assurance;
Et dans ce beau succès le Ciel intéressé
Veut toujours achever ce qu'il a commencé.
Si les plaisirs sont grands, ils sont dûs à ma peine.
Le péril fut douteux, la fin en est certaine;
Et la part qu'a Vénus au voyage entrepris,
A ne m'en payer pas perdroit trop de son prix.
Elle m'a fait goûter des douceurs sans secondes,
Elle a forcé les vents à me céder les ondes,
Dont le calme a fait voir à mon cœur amoureux
Qu'elle est Reine des eaux aussi bien que des feux;
Qu'elle ait donc la bonté d'assurer mes conquêtes;
L'amour a son reflux, le cœur a ses tempêtes;
Et j'aurai, pour me nuire, abordé mes vaisseaux,
Si j'ai dans mes desirs des orages nouveaux.
Ce n'est pas dans ces lieux que j'ai trouvé ma flâme;
J'ai toujours conservé ce que j'avois dans l'âme;
Et mon cœur que déja vous vous aviez su charmer,
Cherchoit la chose aimée, & non pas à l'aimer.
Mon amour peut paroître un débris de naufrage,
Une agréable erreur, un enfant de l'orage;
Mais, las! si sur mes feux mon cœur est consulté,
Ils ont plus de dessein que de nécessité.
Comme j'ai plus de bien que n'en ont tous les autres,
Je ne viens pas ici pour m'emparer des vôtres;
Les richesses n'ont rien qui puisse m'éprouver,
Et je n'en mets le prix qu'à les bien conserver.
J'aurois bien pris aussi des peines inutiles,
Si j'en mettois le fruit à regarder vos Villes,

Et dans le souvenir des lieux que j'ai quittés ;
Je me reprocherois ce que vous me coûtez.
Vénus m'a bien promis une faveur plus grande,
C'est l'honneur de vous voir, c'est ce que je demande.
Et comme j'ai déja ce qui fait un grand Roi,
Ce qui n'est point Hélene est indigne de moi.
Je vous ai souhaitée avant de vous connoître.
Ce n'est pas un amour que vous ayez vû naître ;
Et dans l'objet aimé me faisant mille appas,
J'en prisois le mérite & ne le savois pas.
Ce mérite inconnu ne soutenoit ma flâme,
Que par ces unions qui sont les yeux de l'âme ;
Et d'un si beau penchant ne pouvant m'éloigner,
Je cherchois à me perdre avant qu'à vous gagner.
Ne vous étonnez pas si c'est la Renommée
Qui vous a fait aimable avant que d'être aimée ;
Le destin l'a voulu, croyez-en mon rapport,
Et consultez votre âme à décider mon sort.
Hécube avoit encor ces douleurs ordinaires,
Qui font que les enfans coûtent tant à leurs meres ;
Lorsque de son repos le soleil triomphant,
Lui donne, dans un songe, un flambeau pour enfant.
Ce sommeil se dissipe, elle s'eveille en trouble,
Dit tout au bon Priam, la crainte se redouble,
Et s'en voulant remettre aux mains des Immortels,
Ils font à nos Devins consulter nos autels :
Le Devin leur répond que je serois la proie
D'un feu qui s'éteindroit sur la Ville de Troie ;
Et je crois que les feux de cette vision
Sont ceux de vos beaux yeux & de ma passion.
Pour éviter du sort la fâcheuse apparence,
L'on fit, par des Bergers, élever mon enfance ;

Mais cette belle ardeur qui brilloit dans mes yeux,
Ne pouvoit démentir le ſang de mes ayeux.
Lorſque l'on prétendoit me cacher à moi-même,
Je me montrois à tous digne du diadême;
Et par le beau mépris du rang qui m'étois dû,
Je me rendois aſſez ce que j'avois perdu.
Dans les côteaux d'Ida ſe voit une vallée
De chênes & de pins diverſement peuplée,
Le Berger n'y va point conduire ſes agneaux,
Ni les chevres brouter les tendres arbriſſeaux:
Là, dans les mouvemens qu'inſpire la Nature,
Je regardois l'éclat de ma grandeur future:
Un ſpectacle nouveau me ſurprend, me fait voir
Sous des pas inconnus la terre s'émouvoir,
Et préſente à mes yeux, que ce prodige étonne,
Le petit-fils aîné d'Atlas & de Pléione:
Il vôle autour de moi, me lance des regards,
Il a ſes blonds cheveux confuſément épars;
Et comme Ambaſſadeur de la voûte azurée,
Il porte dans ſa main une verge dorée;
Je vois autour de lui Vénus, Junon, Pallas
Étaler à mes yeux leurs céleſtes appas;
Et dans leur majeſté, ces Déeſſes illuſtres
Semblent à nos côteaux donner de nouveaux luſtres.
D'un ſpectacle ſi beau je demeure ſurpris
Je ne peux, dans ce trouble, aſſurer mes eſprits,
Et plus je m'étudie, & plus je m'examine,
Moins je veux approuver ce que je m'imagine.
Ceſſez, me dit Mercure, agréable Berger,
De craindre des Beautés que vous devez juger;
Et, pour en décider la fameuſe querelle,
Voyez, examinez, laquelle eſt la plus belle:

Ce sont de Jupiter les ordres absolus,
Et songez à ne point le payer d'un refus.
Il dit : & me laissant mes illustres captives,
Dont l'éclat est plus grand & les beautés plus vives;
Fend doucement les airs pour remonter aux cieux,
Le lieu de sa naissance & celui de nos vœux.
Je sens naître en mon âme une divine audace,
Qui des vaines frayeurs vient occuper la place;
Mais ne pouvant résoudre en cet événement,
Au lieu de les juger, je perds le jugement.
A les bien regarder leurs beautés sont semblables;
Toutes trois à mes yeux paroissent admirables;
Et mon cœur les trouvant égales toutes trois,
Choisit l'une après l'autre, & ne fait point de choix.
Dans cet état douteux l'amour, en apparence,
Fait tomber sur Vénus un peu de préférence:
Cependant toutes trois tâchent de m'éblouir
Par les plus beaux présens dont on sauroit jouir,
Et, pour parer aux coups de mon peu de prudence,
Veulent ravir le prix à ma reconnoissance;
Junon m'offre à choisir des Royaumes entiers;
Pallas d'être invincible aux plus vaillans Guerriers.
Tout mon cœur se partage, & long-temps est sensible
Aux douceurs de régner, au bien d'être invincible:
Mais l'aimable Vénus prévient d'un doux souris
La faveur de son juge & le cœur de Pâris.
L'une & l'autre douceur ne paroissent que feinte.
Leur offre les trahit, & tu vois dans leur crainte
Un déplaisir secret de ne pas mériter
Ce que l'ambition leur faisoit souhaiter.
Pour moi j'ai des présens, mais d'une autre nature,
Comme ils sont sans chagrin, leur douceur est plus pure;

Tu n'y trouveras point de fortune à lasser,
Point de périls à vaincre & de sang à verser;
Hélene, dans ses traits, n'a rien que d'adorable;
Tu la rendras sensible autant qu'elle est aimable;
Ainsi, pour nous réduire à quelque égalité,
La beauté deviendra le prix de la beauté.
Mon cœur n'a plus alors de penchant vers la gloire;
Sur Júnon, sur Pallas, Vénus a la victoire;
Et laissant mes esprits pleins d'un espoir bien doux,
Va triompher aux Cieux de ces esprits jaloux.
Depuis ce jour heureux, par de certaines marques,
L'on reconnut en moi le sang de nos Monarques,
Et mes parens zélés pour ce charmant retour,
Ont depuis fait dans Troye honorer ce beau jour.
L'on m'aimoit autrefois autant que je vous aime;
Ce que vous m'inspirez, je l'inspirois de même,
Et cent jeunes Beautés verront avec douleur
Que je les sacrifie à ma nouvelle ardeur.
Au peu que j'ai d'attraits, les Nymphes trop faciles
Ont poussé dans les bois cent soupirs inutiles,
Et depuis que Vénus m'engagea dans vos fers,
Je me fais des plaisirs à voir ce que je perds.
Je sais qu'il est bien doux aux cœurs comme le vôtre,
De se voir enrichis des dépouilles d'une autre,
Et quoiqu'un noble orgueil en prenne le dessus,
Il s'applaudit dans l'âme & trahit ses refus.
Mon feu, sans s'expliquer, vous disoit quelque chose,
Vous en étiez l'objet sans en être la cause;
Tant il est vrai qu'amour séme un subtil appas
Qui joint jusqu'à l'idée & ne vous attend pas.
Tout me parloit de vous; la Nuit, mere des Songes,
M'en faisoit quelquefois d'agréables mensonges.

Mais, hélas! qu'un visage a de puissans attraits
Pour s'exprimer aux yeux & rehausser ses traits.
L'on ne sait point aimer, si l'amour n'est extrême;
Je ne pus plus long-temps vous ravir à moi-même;
Et, voulant vous devoir à mes propres travaux,
J'encourageai ma flamme à combattre les eaux.
Tout semble être propice à l'ardeur qui m'anime.
A ne me pas aider l'on croiroit faire un crime:
Et de tous mes sujets le zele officieux
Me donne autant de bras à seconder mes feux.
Les uns vont dépouiller les coupeaux de Gargare;
Les autres ajuster le bois qu'on leur prépare,
Et de chaque navire affermissant le dos,
Leur font un fondement inébranlable aux flots.
L'un ajoute l'antenne, & l'autre étend les voiles;
L'un va sur le rivage observer les étoiles,
L'autre prenant le soin de plaire aux Immortels,
Des poupes des vaisseaux leur fait autant d'autels;
Mai, hélas! tous mes vœux, quoi que fissent les nôtres;
Pour suivre Cupidon se déroboient aux autres;
Et ne voulant pour Dieux qu'amour & vos appas,
Je crus être pieux, si je ne l'étois pas.
Lors, pour mieux m'assurer d'un secours nécessaire,
J'en fis peindre une image & celle de sa mere,
Sous ce flatteur appas, qu'un Dieu ne promet rien,
Que de notre intérêt il ne fasse le sien.
Sur le point d'éloigner les rives de Sigée,
Mon pere me retient, mon âme est partagée;
Et cédant l'un & l'autre à ces beaux mouvemens;
Nous confondons nos pleurs dans nos embrassemens,
Cassandre qui savoit dès ses belles années
Prévenir les secrets des saintes destinées,

Me lançant, pour adieux, de terribles regards,
Les yeux étincelans, & les cheveux épars,
Vas tu calmer les vents pour attirer l'orage,
Dit-elle, & quel Démon t'inspire ce voyage?
N'a-t-on connu ton sang, qu'afin de le verser?
Ne t'a-t-on agrandi, que pour nous abaisser?
Hélas! à quels malheurs le sort nous livre en proie!
Tu vas bien acheter l'embrasement de Troie;
Et les plus doux plaisirs qui suivront tes travaux,
Aideront à la Parque à creuser nos tombeaux.
Elle a connu mon sort, elle a prévu ma plaie.
Je vois pour mon malheur qu'elle n'est que trop vraie;
Et j'ai trouvé les feux dont j'étois menacé
Dans les divins rayons des yeux qui m'ont blessé.
Je pars, & les Zéphyrs ne poussant leur haleine
Qu'autant qu'il nous falloit pour aborder sans peine,
J'arrive, & votre Epoux me force d'accorder
Ce qu'un autre que moi n'eût osé demander.
Il court aveuglément au sort qu'on lui prépare,
Il me montre chez lui ce qu'il a de plus rare.
Ce que dans mille objets je trouve de plaisir
N'est qu'un secret reproche à croître mon desir;
Mes yeux, dans leurs regards, ne cherchent que les vôtres,
Je crois vous dérober ceux que je donne à d'autres;
Mais lorsque je pus voir vos célestes appas,
Que sentis-je, ou plutôt que ne sentis-je pas!
J'eus peine à vous cacher cette aimable surprise,
Tant il est vrai qu'un cœur jamais ne se déguise;
Et dans l'empressement de bien dissimuler,
Souvent il se trahit à se vouloir céler.
Vénus, au Mont Ida, ne parut pas si belle;
Si vous eussiez voulu disputer avec elle,

Quoique pour ses appas son nom soit adoré,
Le prix à ses beaux yeux étoit mal assuré :
L'on a parlé de vous avec des avantages
Qu'on ne remarque point dans les plus doux visages;
Et lorsqu'on a vanté les traits qui m'ont surpris,
Les plus grandes beautés ont perdu de leur prix;
Mais quoi qu'on ait pû dire & quoi qu'on veuille croire,
Ces discours impuissans ont trahi votre gloire;
Et pour peu qu'on vous voye, on trouve dans vos yeux
De quoi les soupçonner d'un tour malicieux.
Thésée eut donc raison d'être épris de vos charmes,
Et de vous enlever sans s'amuser aux larmes;
Mais quoi qu'en un combat il fallût hasarder,
Qui vous osa ravir, vous devoit mieux garder.
Je saurois conserver de si dignes conquêtes :
La vôtre à regagner eût bien coûté des têtes;
Et, dans mon désespoir, il m'eût été plus doux
De vous perdre en mourant, que de vivre sans vous;
Mais si par quelque effort il eût fallu vous rendre,
J'aurois un peu mêlé du téméraire au tendre,
Et tout ce qu'un Amant peut goûter de plaisirs :
Je les aurois donnés à mes justes desirs.
Cherchez à vous instruire, & dans l'expérience
Donnez-vous le plaisir d'éprouver ma constance.
Je vous ai préférée aux douceurs de régner,
A devenir vaillant j'ai cru ne rien gagner,
J'ai méprisé pour vous ce qui peut satisfaire;
Je le ferois encor, s'il étoit nécessaire;
Et tous les mouvemens d'un cœur ambitieux
Ne vous vôleroient pas le moindre de mes vœux.
Donnez un beau succès à l'espoir qui me flatte :
Pour faire un mauvais choix ne soyez pas ingrate;

Et pour mieux mériter que je sois votre Epoux,
Souvenez-vous qu'un autre est indigne de vous.
Croyez-vous qu'un neveu de l'une des Pleyades
Soit-un indigne prix de trois ou quatre œillades ?
Et sans parler encor de mes autres ayeux,
Craignez-vous l'union du plus pur sang des Dieux ?
Mon pere porte un Sceptre, & sa moindre Province
Serviroit de Royaume au plus illustre Prince :
Chaque Ville a toujours de nouveaux ornemens ;
Nombreuse en Citoyens, superbe en bâtimens.
Vous verrez des Autels dont la riche structure
Semble avoir, dans son art, surpassé la nature :
Enfin vous verrez Troye, & c'est vous dire assez
Ce qu'on eut de plus beau dans les siecles passés
La ville du Soleil, cette illustre merveille,
Comme il est sans pareil, est aussi sans pareille;
Et tant le nombre est grand de ceux qu'il faut nourrir,
Elle épuise ses flancs, & n'y sauroit fournir.
Vous recevrez les vœux de cent Dames Troyennes;
Vous verrez tour-à-tour nos jeunes Phrygiennes,
Ces cœurs fiers des encens de leurs adorateurs,
Vous venir rendre hommage & flatter vos rigueurs.
Vous verrez plus de bien chez nos moindres sujettes,
Que les Dieux n'en ont mis dans les lieux où vous êtes;
Ce n'est pas que de Sparte on fasse peu de cas,
Lorsqu'on la voit briller de vos divins appas.
L'avantage est fort grand de vous avoir vû naître;
Mais lorsqu'il nous fait voir ce que Sparte doit être,
Il nous fait voir aussi qu'elle a peu de clartés
Pour donner un grand jour à de grandes beautés.
Quel que soit du beau Sexe & l'air & le visage,
L'habit en est toujours le premier apanage,

Et d'un beau vêtement l'éclat majestueux
Lui donne plus de grâce à s'expliquer aux yeux.
Dans nos cercles galans les hommes & les femmes
Toujours dans le dessein d'allumer mêmes flâmes,
Se trouvent si parés, qu'on diroit, à les voir,
Que chez nous la coutume en a fait un devoir.
Venez donc avec moi posséder un Empire,
Où l'on voit des sujets pour qui le ciel soupire :
Ganiméde en étoit, que le plus grand des Dieux
Nous envoya ravir pour le donner aux Cieux.
La Déesse du jour oublia sa carriere
Pour venir dans nos murs reprendre sa lumiere;
Et chercher un Epoux dont les perfections
Faisoient un peu d'ombrage à ses divins rayons :
Dans ses belles humeurs Vénus trouva dans Troie
L'unique & seul objet de son unique joie;
Et quelque doux penchant qu'on ait pour les plaisirs,
Anchise à posséder lui coûta des soupirs.
Si vous voulez aussi regarder mon visage
Je crois sur votre Epoux avoir quelque avantage :
Et sans me trop flatter du peu que j'ai d'appas,
Des yeux moins éclairés ne s'y tromperoient pas.
Ma race jusqu'ici n'a point rougi d'un crime,
Qui du fils au beau-pere ait fait une victime,
Et Priam n'a jamais vu de ses actions
Le Soleil en courroux détourner ses rayons.
Pour notre bisayeul, nous n'avons pas un homme
Qui dans de vains efforts, languit pour une pomme;
Et qui, presqu'abymé dans les feux de l'enfer
Des rigueurs de la soif ne sauroit triompher.
Ce reproche peut-il flatter mon espérance ?
Quiconque vous posséde est d'illustre naissance,

Et votre Epoux mêla, lorsqu'il devint heureux,
Sa race criminelle au plus pur sang des Dieux.
Peut-on voir sans douleur qu'un homme sans mérite
Ait un si beau succès d'une indigne poursuite,
Et qu'il triomphe encor dans vos embrassemens
Des soupirs mal payés que poussent tant d'Amans?
Moi, qui sans vanité ne suis pas moins aimable,
J'achete la douceur de vous voir à la table,
Et je ne puis avoir une heure de plaisir,
Sans qu'à chaque moment il m'en coûte un soupir.
Je suis prêt quelquefois à sortir de ma place,
Quand je le vois baiser de si mauvaise grâce,
Et je ne puis souffrir, dans mes justes douleurs,
Le secours de sa veste à vôler vos faveurs.
Je serois consolé s'il ne faisoit qu'en prendre;
Mais quand vous répondez par un baiser plus tendre,
Ne pouvant empêcher ce commerce amoureux,
Je réduis tout mon crime à me fermer les yeux:
Je les baisse toujours lorsqu'il vous tient serrée;
Mais, las! vous insultez à mon âme éplorée,
Et vous ne craignez point de sembler savourer
La moitié du plaisir à m'en voir murmurer.
J'ai cherché dans le vin à soulager mon âme,
Sans qu'il m'ait pu servir pour éteindre ma flâme:
Et pour croître mon mal, le vin, par ses chaleurs,
N'a fait que réveiller mes premieres ardeurs.
Je voudrois à mes yeux dérober ce mystere;
Mais lorsqu'on est Amant, hélas! le peut-on faire?
Et quelque déplaisir que l'on en puisse avoir,
N'est-il pas bien plus doux que de ne vous point voir?
J'ai voulu vous cacher le beau feu qui me presse;
Mais qu'il est mal-aisé de voiler sa tendresse!

Et lorſqu'un bel objet nous a mis ſous ſes loix,
Qu'un cœur pour s'expliquer, a peu beſoin de voix!
Craignant que votre Epoux n'en prît quelques alarmes;
N'ai-je pas à mes yeux dérobé juſqu'aux larmes?
Combien vous ai-je dit de fauſſes vérités,
Pour vous peindre mon feu ſous des noms empruntés?
Combien ai-je couvert, à bien lire en mon âme,
Sous les chaleurs du vin le ſecret de ma flâme?
Et combien, quand l'hiſtoire en venoit à propos,
Ai-je fait des récits dont j'étois le héros?
Un jour, je m'en ſouviens, & j'en ai tant de gloire;
Que jamais mon amour n'en perdra la mémoire,
Un Zéphyr favorable à ſeconder mes vœux
Contre votre collet fit un combat heureux;
Il le força d'ouvrir cette gorge ſi fine,
Où l'on voit éclater une blancheur divine,
Ce ſoleil de nos yeux qui donne un double jour,
Couvert d'un blanc nuage ennemi de l'amour,
De deux freres ſi beaux ce commerce admirable,
Ce premier pas d'amour, qui plaît & qu'on accable,
Ce trône où la beauté peint agréablement
Les diverſes couleurs d'un repos ſi charmant.
Tout mon cœur me demande une ſi belle proie,
Il paſſe dans mes yeux pour en goûter la joie;
Et je fus ſi ſurpris de voir un ſi beau ſein,
Que le verre, en buvant, me tomba de la main.
Quand vous aviez baiſé la petite Hermione,
Sans changer les baiſers, je changeois la perſonne,
Et cherchant des plaiſirs à calmer mon ennui,
Je les ſavois ravir entre les bras d'autrui.
Tantôt à mon amour, crainte de vous déplaire,
Je donnois les couleurs d'une flamme étrangere;

Maïs cet amour n'étant qu'un prétexte à mes feux,
Il étoit dans ma bouche, & le mien dans mes yeux.
Dans la fidelle Ethra, dans l'aimable Climene,
J'ai cherché du secours à soulager ma peine;
Mais mon âme des deux n'a tiré que l'espoir
De craindre davantage, & de n'en plus avoir.
Ah! si, comme Athalante, ou comme Hippodamie,
Vous étiez de plusieurs le souhait & l'envie,
Je serois moins à plaindre; & pour vaincre à mon tour,
J'aurois assez de force, ayant assez d'amour.
Ce que de Déjanire a coûté la conquête,
Je le ferois pour vous, ou j'y perdrois la tête;
Et pour ne pas laisser notre amour défuni,
Je voudrois commencer comme Hercule a fini.
Mais je ne puis ici vous devoir qu'à vous-même,
Qu'aux volontés des Dieux, qu'à mon amour extrême:
Souffrez donc, bel objet, que j'aille à vos genoux
Vous blesser de mes traits, ou mourir sous vos coups.
Adorable soutien d'une illustre famille,
Digne de Jupiter, si vous n'étiez sa fille,
Pâris, après un Dieu, n'est point à dédaigner:
Vous le ferez mourir, s'il ne vous fait régner.
Ainsi, ne croyez pas que le feu qui me touche
Soit de ceux dont l'éclat ne passe point la bouche;
Qui ne trouvant à naître en mille & mille appas,
Donnent dans l'aventure, & ne s'attachent pas.
Le Ciel, pour m'avertir, a fait parler Cassandre,
Souvenez-vous aussi que vous devez l'entendre;
Et si vous desirez qu'on exauce vos vœux,
Craignez de résister aux volontés des Dieux.
J'ai bien d'autres secrets que je ne saurois taire;
Mais le papier n'est pas un bon dépositaire,

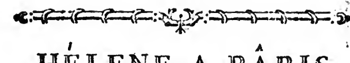
Et ne peignant les cœurs qu'avec des traits confus,
Fait mourir les soupirs, lorsqu'il les a reçus.
Ne rougissez donc pas, si c'est à vous, Madame,
Que je veux en secret montrer toute mon âme;
Et quoiqu'un fier devoir s'oppose à tant d'appas,
Croyez que l'on s'oublie à ne l'oublier pas:
Quoi qu'on en puisse dire, il est de ces beaux crimes;
Que l'Amour quelquefois peut rendre légitimes;
Et lorsque du scrupule il n'est point abattu,
Le cœur d'un beau péché se fait une vertu.
Si nous sommes des Dieux les vivantes images;
Jupiter & Vénus ont-ils été plus sages?
Ont-ils eu moins d'amour, ou plus de chasteté?
N'ai-je pas même excuse, & vous même beauté?
Ce fut par un larcin, dans l'amoureux silence,
Que le plus grand des Dieux vous donna la naissance;
Et comme le sang passe aux inclinations,
J'espere un beau succès de mes affections.
Pourvu qu'à mon amour vous donniez cette joie,
Parez-vous de vertu, quand nous serons à Troie;
L'on peut avec esprit nous changer une fois;
Mais à changer souvent l'on fait de mauvais choix.
Usons bien à présent de ces petites feintes,
Qui par notre union deviendront toutes saintes;
Vénus me l'a promis, & même votre époux
Me paroît sur ce point s'accorder avec nous.
Il a bien pris son temps pour faire un long voyage;
Il faut qu'il soit bien fou, s'il ne me croit bien sage;
Et vouloir être sage, & cacher mon ennui,
Ce seroit être fou du moins autant que lui.
O l'admirable esprit! ô la rare prudence!
Traitez bien, vous dit il, le Prince en mon absence;

Qu'il est bon! qu'il est doux! & que vous l'êtes peu!
Pouvez-vous obéir, & négliger mon feu?
Il a trop peu d'amour pour un si grand mérite;
Ce qu'on sait bien aimer, jamais on ne le quitte:
Et partir quand un autre adore vos appas,
C'est aimer un malheur que l'on n'empêche pas.
Cette stupidité, sans m'expliquer moi-même,
Parle encor mieux pour moi que mon amour extrême;
Et puisqu'en nos plaisirs le Ciel veut nous flatter,
Nous serions criminels à n'en pas profiter.
Le seul Ménélaüs a causé sa disgrace,
Il vous faut un Pâris pour bien remplir sa place;
Et c'est vous dire assez dans mes justes desirs,
Que rien n'unit si bien que les plus doux plaisirs.
Que d'aimables langueurs, de baisers tout de flâme!
Je serai votre cœur, & vous serez mon âme;
Nous n'aurons pour témoins que nous & les amours,
Et la moindre des nuits vaudra nos plus beaux jours.
Je ferai des sermens de vous être fidele,
Par Vénus & par vous qui n'êtes pas moins belle;
Et de tous mes travaux j'oserai sur ma foi
Vous demander pour prix de régner avec moi.
Si d'un enlevement le dehors vous abuse,
D'un crime si charmant je veux bien qu'on m'accuse;
Vos freres & Thésée ont suivi même avis,
Et parleront pour nous contre tous les faux bruits,
Thésée à vous gagner n'usa pas de prieres,
Leucippe a vu ravir ses filles par vos freres.
Puisque j'ai des vaisseaux tout prêts à vous ravir,
Leur exemple est trop beau pour ne m'en pas servir;
Vous irez triomphante, & la ville de Troie
Dans tous ses Citoyens expliquera sa joie;

Et pour vos traits divins, qui n'ont rien de mortel,
Je vous promets un trône, à vos yeux un autel.
Les Princes de mon sang viendront, belle inhumaine,
Vous offrir des présens comme à leur Souveraine.
Mais pourquoi vous décrire un spectacle pompeux
Qui se perd dans la bouche & revit dans les yeux?
Ne croyez pas aussi, quand vous voudrez vous rendre,
Qu'un Epoux qui vous fuit s'arme pour vous défendre,
Et si quelques terreurs s'opposent à mes vœux,
Vous pouvez vous donner mille exemples fameux:
Les Thraces ont ravi la fille d'Erectée,
Sans jamais que leur terre en fût inquiétée:
Et malgré ses taureaux, Colchos a vu Jason
Vôler impunément Médée & la toison.
La fille de Minos à l'amoureux Théfée
Fut, sans verser de sang, une conquête aisée;
Et dans un beau larcin qu'autorise l'amour,
La force à l'empêcher trouveroit peu de jour;
A satisfaire un feu que l'on ne peut éteindre,
L'on ne court de périls que ceux que l'on veut craindre;
Mais quand toute la terre armeroit contre moi,
J'ai du cœur, je vous aime, & je suis fils de Roi:
L'Asie a des soldats que jamais on ne dompte;
Votre Ménélaüs n'en auroit que la honte,
Et je lui montrerois qu'il faut être un peu vain,
Pour attendre Pâris les armes à la main.
Ce fut pour mon troupeau, dans ma tendre jeunesse,
Que j'eus un différend où parut mon adresse,
Et le nom que j'en pris fit croire ma valeur
Pour de plus grands combats où j'eus le même honneur.
Je lance un javelot avec beaucoup de grâce;
Ma fleche donne au but, & jamais ne le passe;

Consultez votre Epoux, & qu'il nous dise un peu
Si jamais la valeur fit voir un si beau feu.
Mais je veux bien encor qu'il ait quelque courage :
Avoir Hector pour frere est un grand avantage :
Et fût il seul pour moi contre tous vos Soldats,
A moins d'un autre Hector je ne les craindrois pas.
La guerre & la beauté n'ont point fait de divorce ;
Si j'ai quelques appas, je n'ai pas moins de force ;
Et si, pour vous gagner, je perds d'autres moyens,
Nous apprendrons aux Grecs à céder aux Troyens.
Je ne crains pas pour vous d'entreprendre une guerre ;
L'on est sous des lauriers à l'abri du tonnerre.
C'est dans les grands périls qu'on connoit les grands cœurs,
Et l'effort des vaincus fait le prix des vainqueurs.
Quel qu'en soit le succès, que vous serez heureuse !
Dans les siecles futurs vous deviendrez fameuse ;
Ils liront notre histoire, & lors votre beauté
Partagera les cœurs de la postérité.
Comme de votre gloire, il y va de la mienne ;
Je n'ai rien avancé que mon bras ne soutienne ;
Mais comme c'est à moi d'assurer nos plaisirs,
C'est à vous de les faire, & d'unir nos desirs.
Venez, si cet espoir vous donne quelque joie,
M'en demander l'effet dans la ville de Troie ;
Et, pour vous conserver, vous me verrez toujours
Invincible au combat, & ferme en mes amours.





HÉLENE A PÂRIS.

J'AI reçu votre Lettre; & si je m'étois crue,
Je ne l'aurois pas prise, ou ne l'aurois pas vue :
Mais depuis que mes yeux en ont goûté l'appas,
J'ai trouvé peu de gloire à n'y répondre pas.
Vos feux si violens & si peu légitimes,
N'ont-ils fait de nos ports qu'un asyle à vos crimes?
Et quand j'ai dans l'hymen suivi l'ordre des Dieux,
Vous êtes-vous flatté d'en rompre les beaux nœuds?
Mon Epoux a pour vous fait voir même tendresse
Que si vous étiez né dans les terres de Grece;
Et pour prix d'un bienfait qui vous devoit toucher,
Vous lui voulez ravir ce qu'il a de plus cher?
Quelle aveugle fureur, ou quel destin contraire
Nous rend si malheureux, ou vous si téméraire?
Et quels Dieux ennemis vous ont donné du jour
A porter tant d'audace & trouver tant d'amour?
De l'air dont vous prenez les reproches de femme,
De ma simplicité vous vous rirez dans l'âme;
Mais qu'elle soit pour vous un objet de mépris,
L'honneur de notre Sexe ordonne & fait le prix.
Si je garde avec vous des libertés honnêtes,
Me croyez-vour d'humeur à grossir vos conquêtes?
J'ai vécu sans reproche, & mes yeux à mon cœur
Ont donné des captifs sans donner de vainqueur.
Que prétendez-vous donc, & comment l'espérance
Peut-elle de vos feux nourrir la violence?

Si ce n'eſt que Théſée ait brouillé votre eſprit
D'un péril ſans ſuccès, & d'un crime ſans fruit :
S'il m'avoit éprouvée auſſi douce que belle,
Vous feriez moins coupable, & moi plus criminelle ;
Mais comme mon orgueil n'en fut point abattu,
Vous aviez moins d'excuſe, & moi plus de vertu,
Plus il fit voir d'amour, plus je fis voir de haine ;
Je n'en eus que la crainte, il n'en eut que la peine ;
Et n'oſa pour tout prix du crime qu'il faiſoit,
Prendre que des baiſers que mon cœur refuſoit.
Je jure, ſi Pâris eût eu même puiſſance,
Qu'il eût un peu plus loin pouſſé ſon inſolence
Et s'il ſait s'oublier comme il ſait diſcourir,
Il eût eu plus à vaincre, ou moi plus à ſouffrir.
Théſée en uſa bien, malgré toute ſa flâme,
Il me rendit aux miens innocente, & mon âme
Le payant du reſpect qu'il avoit pour mon corps,
Il effaça ſon crime à force de remords.
Mais que me peut ſervir toute ſa retenue,
Si d'un plus téméraire elle eſt ſi peu connue,
Et ſi pour mon malheur je vois bien que Pâris
N'aura pas même ſoin de parer les faux bruits ?
Je voudrois me fâcher, hélas ! & je ne l'oſe.
D'un ſi prompt changement je ne ſais pas la cauſe ;
Mais ſi ſur votre foi je pouvois m'aſſurer,
Je ſens que ma colere auroit peine à durer.
Si je veux en ſecret conſulter mon viſage,
Il me montre aſſez l'art d'arrêter un volage :
Mais quoi qu'on ait d'appas, votre ſexe eſt toujours
Ennemi du devoir, & libre en ſes amours.
Quoique ce nom d'amour bleſſe un peu notre gloire,
Vous charmeriez d'abord, ſi l'on vous oſoit croire :

Nous prendrions plaisir à donner nos faveurs;
Mais vous n'êtes constant qu'à force de rigueurs.
Vous vous êtes flatté du peu de belles âmes,
De la facilité qu'on trouve dans les femmes;
Mais si peu que mon Sexe ait de femmes d'honneur,
Je lui dois un exemple aussi bien que le leur.
Ma mere, dites-vous, n'a pas été si pure;
Jupiter la trompa sous une autre figure:
Ce Dieu sous un oiseau se voulut faire voir.
Je n'ai pas même erreur, ni vous même pouvoir.
Les Dieux nous font des loix dont leur rang les dispense?
Leurs péchés valent bien la plus pure innocence.
Pâris, n'en croyez pas ce soupir amoureux,
Si vous étiez un Dieu, que nous serions heureux!
Vous croyez pour la race avoir quelque avantage
Sur l'Epoux dont mes yeux ont charmé le courage.
Mais outre que son pere étoit du sang des Dieux,
Et Pélops & Tyndare ont été ses ayeux.
Si c'est de mon côté, vous savez que ma mere,
Donnée à Jupiter, me le donna pour pere;
Mendiez à présent de votre antiquité,
Et de celle de Troye un éclat emprunté.
Si voulez encor (& cela se peut faire),
Jupiter est l'ayeul de Priam votre pere:
Mais comme pour l'histoire on n'a pas tant de soin.
L'oubli couvre souvent ce qui vient de si loin.
Votre Troye est puissante, elle est riche & fertile;
Sparte a moins de faux jours; mais elle est plus civile:
Et plus la politesse est au-dessus du bien,
Pâris, plus votre empire est au-dessous du mien.
Vous pensez m'éblouir par de belles promesses,
Dès éclats de grandeurs, des amas de richesses;

Je ne fais point régler sûr mon ambition
Les plus beaux mouvemens d'une autre passion.
Mon cœur du beau Pâris ne voudroit que lui-même :
Lorsque sa belle bouche auroit dit, *Je vous aime*,
Deux soupirs redoublés feroient mieux naître en moi
Ce qu'on nomme tendresse, & ce je ne sais quoi.
Je bornerois mes vœux à ne voir sa couronne
Qu'autant que son éclat viendroit de sa personne;
Pour lui je l'aimerois, & j'en mettrois le prix,
Mon cœur, qu'oses-tu dire? à l'avoir de Pâris.
Tant de travaux soufferts valent bien un empire?
Vous aimez, je le crois, & c'est assez vous dire,
Que . . . je n'ose achever, & déja ma rougeur
Fait monter sur mon front le crime de mon cœur;
Mon âme à se résoudre est encore incertaine;
Mais si je ne sentois ni d'amour ni de haine,
Je ne prendrois pas garde à ce que chaque jour
Vos yeux, vos actions, me témoignent d'amour.
Tantôt par le secours d'un regard tout de flâme,
Vous cherchez dans mes yeux le secret de mon âme;
Et, si, pour un Amant, vous vous y connoissez,
Ces petits indiscrets vous en ont dit assez.
Tantôt vous soupirez, &, qui le pourroit croire?
Souvent lorsque j'ai bu vous demandez à boire,
Et ne pouvez souffrir qu'un verre ait un baiser
Qu'à tout autre qu'à lui je voudrois refuser.
Vos doigts font quelquefois l'office de la bouche.
Vous me parlez des yeux du beau feu qui vous touche;
Et lorsque je m'obstine à rabattre leurs coups,
Je ne les fuis pas tant que je crains mon Epoux.
Vous me voyez rougir de peur qu'il ne vous voie,
La crainte me ravit la moitié de ma joie;

Tant il eſt vrai qu'amour fait des impreſſions
Qu'il ne peut partager aux autres paſſions.
Je me diſois tout bas: Pâris ne ſe peut taire;
Que je ſuis malheureuſe ! & qu'il eſt téméraire !
Je n'oſe plus douter de ſa témérité,
Ni payer mon Epoux d'une infidélité.
Souvent dans les tranſports de votre amour extrême,
Vous écriviez mon nom, & deſſous, *Je vous aime.*
Quoique mon cœur, hélas! ne le fût que trop bien,
Je vous diſois des yeux que je n'en croyois rien.
Quoi ! je ſais que les yeux ont auſſi leur langage:
Comment ne ſe pas rendre à ce doux badinage?
J'en ſuis toute charmée, & ſi j'oſois pécher,
J'y vois je ne ſais quoi qui me pourroit toucher.
Si mes yeux m'ont dit vrai, vous avez tant de charmes,
Qu'il n'eſt point de Beauté qui n'y rendît les armes?
Mais pour moi j'aime mieux, quel que ſoit ce bonheur,
Perdre un peu de plaiſir que de perdre l'honneur.
Inſtruiſez vous d'exemple, & voyez par moi-même
Comme on ſe peut paſſer des choſes que l'on aime.
D'autres ont de leurs ſoins deſiré même prix,
Et pluſieurs ont des yeux auſſi bien que Pâris.
Pluſieurs ont admiré les traits de mon viſage,
Ils ont eu de l'amour, peut-être davantage:
Mais parce que le vôtre eſt moins reſpectueux,
Vous vous êtes flatté qu'il ſeroit plus heureux.
Si vous fuſſiez venu lorſqu'on pouvoit ſans crimes,
M'offrir un pur encens & des vœux légitimes:
J'avoue, & je ne puis vous vôler ce plaiſir,
J'aurois eu de la peine à ne vous pas choiſir.
Vous voulez m'arracher d'entre les bras d'un autre;
Quel malheur eſt le mien, & quel crime eſt le vôtre!

Croyez-vous sur mon âme avoir tant de pouvoir,
Que votre amour m'oblige à trahir mon devoir?
Non, non, Ménélaüs, que vous perdez de gloire,
N'est pas si peu charmant que vous le voulez croire.
Cessez donc, cher Pâris, de blesser de vos coups
Un cœur qui deviendroit si peu digne de vous.
N'aimer que les plaisirs, n'en voir que les idées,
C'est immoler sa gloire à des douceurs fardées;
Et, lorsque de l'honneur on fait si peu de cas,
L'amour perd ses appuis, & ne se soutient pas.
Ne me flattez donc plus d'une grandeur insigne,
Où je ne puis monter qu'en m'en rendant indigne;
Et s'il faut par un crime acheter ses douceurs,
Dure, dure à jamais le peu que j'ai d'honneurs.
Dans ce fameux débat dont vous fûtes l'arbitre,
Pallas, d'un grand héros vous flattoit du beau titre;
Junon vous promettoit des grandeurs sans revers;
Vénus fut plus heureuse, & n'offrit que des fers:
Quoi que vous m'en disiez, j'ai de la peine à croire
Que le Ciel de Pâris fît dépendre sa gloire.
Mais quand le Ciel pour juge auroit voulu Pâris,
Je n'ose me flatter d'en être un digne prix.
Je sais bien me connoître, & ne prends point le change:
Je craindrois de Vénus jusques à la louange;
J'ai d'assez doux appas pour charmer les mortels;
Mais de la main des Dieux je ne veux point d'autels.
Ce n'est pas qu'après tout je ne sois satisfaite;
On a de prompt retours vers ce que l'on souhaite:
Et, quoi que vous disiez pour flatter mes appas,
Je crois tout, cher Pâris, je n'examine pas.
Ne vous souvenez plus que mon âme abusée
A cet événement s'est d'abord refusée;

C'étoit un grand effort de la Divinité,
Qui sous son trop d'éclat me cachoit sa clarté.
Si le choix de Vénus fait ma premiere joie,
Que le cœur de Pâris est une belle proie!
Et qu'il est doux pour moi que son ambition
Se soit éteinte aux feux d'une autre passion!
Vous quittez pour mes fers l'empire de la terre;
Pour moi vous négligez le grand art de la guerre.
Et mon cœur, trop épris d'un scrupule affecté,
Payeroit vos bienfaits d'une inhumanité.
Non, mon âme à charmer n'est pas si difficile;
Mais je crains de commettre un forfait inutile,
Et mon cœur se refuse à des plaisirs si doux,
Si, n'étant plus à moi, je ne puis être à vous.
Irai-je sur les eaux porter mon espérance,
Qui choque mon honneur & blesse l'apparence?
Je suis toute innocente, & ne sais point les tours
Dont les femmes d'esprit ménagent leurs amours.
Vous êtes les témoins, grands Dieux, qu'une autre flâme
Jamais à mon Epoux n'a dérobé mon âme;
Et si dans ce papier je vous fie un secret,
C'est un crime inconnu qui m'échappe à regret.
Qu'il est bon d'être instruite, & que l'on est heureuse
Lorsque l'on sait donner dans l'intrigue amoureuse!
Mais mon cœur qui jamais ne veut que ce qu'il peut,
Ne sait pas qu'en amour l'on peut tout ce qu'on veut.
Ma crainte est un supplice, & ce que je hasarde
Me fait croire aisément que chacun me regarde.
J'en ai su quelque chose, & les plus soupçonneux
Font déja murmurer le peuple de vos feux.
Dissimulez la fin d'un dessein téméraire,
Ou bien allez à Troye en chercher le salaire:

Mais

Mais j'ai trop de rigueur, pourquoi vous en aller,
Si vous pouvez, que dis-je? un peu dissimuler?
Aimez-moi, j'y consens, je ne puis être ingrate,
Prenez-y du plaisir, mais gardez qu'il n'éclate;
Mon Epoux est absent, & s'il vous a laissé,
C'est qu'il vous a cru sage, & qu'il étoit pressé.
D'une nécessité vous prenez avantage,
Je n'ai point empêché qu'il ne fît son voyage:
Mais craignant votre audace, & sachant votre amour,
Je lui dis seulement qu'il pressât son retour.
Il m'en fait la promesse, & me baise avec joie,
Me dit de bien traiter le beau Prince de Troie,
Je ris, & lui promis; mais seroit-ce obéir,
Si je n'obéissois qu'afin de le trahir?
Il est parti pour Crete, il me laisse à moi-même;
N'en croyez rien tirer pour votre amour extrême;
Il pourroit, quoiqu'absent, savoir tous vos projets;
Et l'on a bien des yeux, quand on a des sujets.
Quand vous parlez de moi vous trahissez votre âme;
Sous un discours flatteur vous cachez trop de flâme;
C'est m'ôter de mon prix, loin de me couronner,
Et me perdre d'honneur que de m'en trop donner:
Si mon Epoux me quitte, il me croit trop bien née
Pour violer les droits d'un si saint hymenée;
Et quoiqu'en mon visage il trouve des remords,
Ce qu'il fait du dedans lui répond du dehors.
Si ce que j'ai d'appas lui donne quelque crainte,
Ma sagesse aussi-tôt en dissipe l'atteinte;
Et de tant de faux-jours son esprit combattu,
En fait un plein hommage à toute ma vertu.
Si je m'en rapportois à l'ardeur qui me presse,
Nous saurions profiter du temps que l'on nous laisse

Je n'ose, je combats, je le veux, je ne puis;
Je triomphe, je cede, & ne sais où j'en suis.
Mon Epoux est absent, vous m'aimez, je vous aime;
Je vous vois, je suis seule, & vous l'êtes de même;
Nous avions quelquefois des entretiens bien doux,
Souvent dans nos transports nos yeux parlent pour nous.
D'un crime si charmant je ne puis me défendre:
Mais comme la terreur vient se mêler au tendre,
Et porte autant de coups que vous avez d'appas,
Je tremble de vouloir & de ne vouloir pas.
Que ne me faites-vous un peu de violence?
Se moquer en secret de notre résistance,
Présupposer toujours que nous le voulons bien;
C'est comme il faut aimer; si vous n'en savez rien.
Par le trop de respect souvent on nous néglige.
Qui se contraint nous perd, qui force nous oblige;
L'Amour fait comme Mars le téméraire heureux.
Mais il s'est réservé de plaire à tous les deux.
Le vaincu, le vainqueur, y trouvent mêmes charmes,
Donnez-vous votre prix, triomphez par les armes;
Mais triomphons plutôt de cet amour naissant,
Qui, né dans les plaisirs, deviendroit trop puissant.
Dans les commencemens l'eau fait mourir la flâme:
Aussi-bien je ne puis m'assurer de votre âme,
Et ce qu'un étranger nous y promet de part,
Nous échappe avec lui comme il vient du hasard.
La fille de Minos, & la Reine Hypsipyle,
Toutes deux ont commis une faute inutile;
Œnone, plus charmée encor que toutes deux,
Vit que Pâris aimé cessa d'être amoureux.
Et vous osez vanter ce qui fait votre honte!
Ne croyez pas qu'ici je vous en tienne compte;

Et, si je l'approuvois, ce serois mériter
Que pour une autre encor vous puissiez me quitter.
Je ne prends point de foi sur des flammes impures,
J'ai pris soin de savoir toutes vos aventures,
Et ce qu'on m'en a dit, ne m'a que trop appris
Qu'il ne faut avec vous payer que de mépris.
Mais quand de votre amour je serois plus certaine ;
Vous avez des Sujets qui n'ont pas même chaîne,
Et lorsque vous voulez me brûler de vos feux,
Peut-être que vers Troye ils poussent tous leurs vœux ;
Un bon vent dont la flotte est un peu retardée
Feroit de nos plaisirs évanouir l'idée,
Nous n'en aurions que l'ombre, &, dans ce souvenir
Le Ciel se serviroit du crime à nous punir.
Les pleurs prendroient alors le dessus de la joie ;
Peut-être voulez vous que je vous suive à Troie ?
Je crains trop les faux bruits, & je suis dans un rang
Qui me dois toute pure aux intérêts du sang.
Sur de moindres soupçons ma vertu s'intéresse ;
Que diroit votre Asie, & que croiroit la Grece ?
Priam souffriroit-il, d'un esprit abattu,
Mes feux souiller sa gloire, & blesser sa vertu ?
Vos freres, votre mere, & toutes vos sujettes,
Ne verroient plus en moi des beautés si parfaites,
Qui, du moins à leurs yeux, ne s'étaleroient pas
Sans y peindre mon crime, & punir mes appas.
Mais vous, que votre exemple auroit dû rendre sage,
Sur le premier venu vous prendriez ombrage,
Et lorsque l'inconstance est le nœud des amours,
Ce qu'on fait une fois, on le peut tous les jours ;
Ce que vous pouvez seul, vous le croiriez d'un autre,
Vous verriez mon forfait sans repasser le vôtre,

Vous ne vous diriez pas que vous m'avez charmé ;
Et vous me puniriez de vous avoir aimé,
Le crime de vos yeux trouveroit un supplice.
Que la terre plutôt me creuse un précipice !
Que plutôt à vos yeux elle m'ouvre son sein
Pour rompre le succès d'un si triste dessein !
Je veux croire qu'à Troye on trouve des richesses
Capables de borner le souhait des Déesses,
Que de tous vos Sujets j'attirerois les vœux,
Que ma premiere vue éblouiroit les yeux,
Que j'aurois dans la Pourpre un éclat plus illustre,
Que mon peu de beauté prendroit un nouveau lustre,
Que l'art s'est épuisé dans tous vos bâtimens :
Mais je vois en ces lieux d'autres attachemens.
Où trouverois-je à Troye un appui nécessaire ?
Contre mes ennemis je n'aurois plus de pere,
Qui par un prompt secours voulût me soulager :
Si vous le deveniez, qui pourroit me venger ?
Vous m'aimez, je le crois ; mais sur la même idée,
Jason avoit promis toute chose à Médée :
Et, pour la soutenir dans le Palais d'Éson,
Médée en son amant ne vit plus que Jason.
Combien, dans les douleurs dont elle étoit pressée,
Son pere dut de fois venir en sa pensée,
Et combien, dans l'excès de tant de déplaisirs,
Poussa-t-elle vers lui d'inutiles soupirs?
Je n'ai, me direz-vous, rien de semblable à craindre.
Médée, à son départ, avoit-elle à se plaindre ?
L'espoir aide à la chûte, & le calme avorté
Retrace les conseils qu'on a mal écouté.
Lorsque l'on est au port, tout nous paroît tranquille,
Lorsqu'on se veut flatter, tout nous paroît facile.

L'on fait bien un retour ; mais, dans cet embarras,
Tel prévoit ses malheurs qui ne les prévient pas ;
Et plus que tout cela, ce qui trouble ma joie,
C'est ce feu que les Grecs doivent porter à Troie,
Et n'ayant pas pour vous la même passion,
Je n'ai pas comme vous pareille vision.
Vous avez à Vénus donné le prix des charmes.
Hélas ! que son bonheur vous peut coûter de larmes !
Je vois que de Pallas l'honneur est engagé,
Junon est offensée, & le Ciel partagé ;
Mais quand vous n'auriez pas à craindre le tonnerre,
J'attirerois sur vous une effroyable guerre,
Je vous verrois tomber sous l'effort de cent bras,
Et jugez, cher Pâris, si.... je n'acheve pas.
Si la gloire à mon cœur se fait encore entendre,
Je craindrois d'expliquer un mouvement si tendre ;
Mais quand mon trop d'amour ne l'écouteroit plus,
Ne commettrois-je pas des crimes superflus ?
Voyez Pyrithoüs, en prodiguant sa vie,
Pour ravoir Hippodame, armer la Thessalie.
Croyez-vous mon Epoux moins sensible à l'honneur ?
Croyez-vous que Tindare ait trop peu de valeur ?
Prenez, prenez, Pâris des visions plus claires ;
Vous avez beau parler de vos feux militaires,
Vous êtes trop galant pour être si guerrier,
Et le myrte est trop doux pour le goût du laurier.
Vous êtes bien plus propre à faire avec les Dames
Des combats innocents de soupirs & de flâmes ;
Aimez, Pâris, aimez, & laissez aux Héros
L'art d'être ingénieux à troubler leur repos.
Hector a le cœur grand, servez-vous de sa force ;
La guerre & la beauté veulent un plein divorce.

HYPSIPYLE A JASON.

J'APPRENDS qu'en Thessalie on a vu la Toison
Passer avec honneur dans les mains de Jason.
Comme vous m'êtes cher, votre gloire m'est chere ;
J'en ai goûté d'abord la douceur toute entiere
J'en ai vu tout l'éclat ; mais il m'eût été doux,
Dans la part que j'y prends, de le savoir de vous :
Comme j'aime à juger des autres par moi-même,
Je crois que vous m'aimez autant que je vous aime,
Que vous aviez dessein de venir en ces lieux
Chercher de notre hymen à rejoindre les nœuds,
Que les vents ont rendu votre espérance vaine ;
Mais un mot de Jason m'en eût fait plus certaine,
Et jusqu'à ce qu'aux Dieux il plût de nous unir,
Vous deviez m'honorer de votre souvenir.
Se peut-il, quand pour vous tout le Ciel se déploie,
Qu'un autre m'ait appris ce grand sujet de joie,
Qu'Hypsipyle n'ait su qu'avec tout l'Univers,
Du Prince de Colchos le surprenant revers ?
Cet exploit où Jason, sans le secours des armes,
A paru triompher de Mars & de ses charmes,
Lorsqu'il a mis au joug ces Taureaux furieux
Qui portoient la terreur & la mort dans les yeux ;
Qu'il a vu l'escadron des enfans de la terre,
Naître & se déclarer une cruelle guerre,
Et qu'il les a réduits à se porter les coups
Qu'à ce seul ennemi destinoit le courroux ;

Lorſqu'il a du dragon ſurpris la vigilance,
Du poiſon de ſes yeux rompu la violence,
Et ravi malgré lui ce précieux butin,
Où les Dieux ont d'Aëte attaché le deſtin.
Ah! qu'il eût été doux, Jaſon, pour une Amante;
D'en recevoir de vous la nouvelle charmante,
Et de montrer à tous que vous preniez le ſoin
De m'en être vous-même un aſſuré témoin!
Mais je me plains à tort, ſi Jaſon eſt fidèle;
Si ſon cœur brûle encor d'une flamme ſi belle,
Et ſi, pour mon honneur, ma rivale à Colchos
N'a point fait oublier le Jaſon de Lemnos.
Mais ne m'a-t-on pas dit qu'une Scythe, munie
D'un art dont les enfans craignent la tyrannie,
M'a vólé ce Héros, m'a vôlé ce Jaſon,
Qui ne devoit porter ſes vœux qu'à la Toiſon.
L'amour craint aiſément les choſes qu'il doit craindre;
Un feu paroît éteint, lorſqu'il a pu s'éteindre;
Et le cœur, allarmé d'un déſordre trompeur,
N'en voit que le dehors, n'en aime que l'erreur.
C'eſt cette erreur, hélas! qui me deviendroit chere;
Si l'on ne m'avoit fait un rapport trop ſincere,
Et ſi dans ma douleur je pouvois me flatter
De me voir quelque jour en état d'en douter.
Pour mieux troubler encor le repos de ma vie,
Un homme, l'autre jour, venu de Theſſalie,
Vint me rendre au Palais les ſoins reſpectueux
Que doit un Etranger aux Souverain des lieux.
D'autres euſſent voulu s'informer de la Grece;
Mais n'ayant de deſirs que ceux de ma tendreſſe;
Ma curioſité, dans ce malheureux jour,
Ne fit pas un moment balancer mon amour.

Que fait Jason, lui dis-je, avec impatience ?
Je le vis, à ces mots, s'obstiner au silence,
Il me parut troublé, le front triste & l'œil bas.
Et quand je m'apperçus d'un si prompt embarras,
Il n'est plus, m'écriai-je, il a cessé de vivre;
Puisque je pus l'aimer, je puis encor le suivre,
Et de mon désespoir former un beau dessein
De lui donner ma vie au défaut de ma main.
Princesse, me dit-il, digne que l'on t'adore,
Les Dieux me sont témoins que Jason vit encore !
Mais dans ce triste état, quoi qu'il pût me jurer,
Son serment, je l'avoue, eut peine à m'assurer.
Enfin quand ses discours m'eurent persuadée
De me rendre à moi-même une plus douce idée,
Je voulus m'informer des combats que Jason
Soutint au Champ de Mars pour gagner la Toison.
Ces Taureaux, me dit-il, dont la brûlante haleine
Sembloit à ses regards cacher toute la plaine,
Furent aux yeux de Mars dans l'horrible sillon
Par la main du Héros soumis à l'aiguillon.
Il avoit jusques-là ménagé son courage;
Mais il fallut passer au triste labourage,
Et tirer de la terre un escadron armé
Contre le même bras qui l'avoit animé.
Ils naissent ces Guerriers; mais loin de le surprendre,
Mais loin de l'attaquer, ils le veulent défendre;
Et, pour se signaler, cherchant d'autres combats,
Dans le même dessein trouvent même trépas.
Ils en font un tribut à celui qui le donne,
Et viennent tout-à-coup, respectant sa personne,
Expirer à ses pieds, & faire, à flancs ouverts,
Hommage de leur sang pour les travaux soufferts;

Lors, voyant que mon âme étoit moins inquiète,
Il m'apprit du Dragon l'admirable défaite,
Comme, oubliant ses soins, ce monstre sans pareil
S'étoit laissé surprendre aux charmes du sommeil.
Ce récit dangereux me livroit à des craintes
Dont à peine on croiroit les sensibles atteintes ;
Puis faisant un retour je rendois à mon cœur
Ce qu'avoient pu vôler les chagrins de la peur.
Mais quoiqu'il ne dît rien de ton peu de constance,
Il ne m'en dit que trop pour trahir son silence,
Et je vis qu'il faudroit borner tous mes souhaits
A te pleurer, ingrat, ou ne t'aimer jamais.
Le fallut-il, grands Dieux, & qui le pourroit croire,
Que Jason me trahît au milieu de sa gloire ?
Mon cœur est d'autant plus confus & désolé,
Que plus je vois le prix de ce qu'on m'a vôlé.
Hélas ! où sont les nœuds d'un si saint hyménée ?
D'une foi tendrement & reçue & donnée ?
Faut-il que ton amour ait si peu combattu,
Qu'il n'ait pu jusqu'ici ménager ta vertu ?
As-tu de nos plaisirs perdu jusqu'à l'idée ?
Et par ce changement si doux pour ta Médée,
Et pour moi si funeste, & pour toi si honteux,
Peux-tu bien démentir & ton cœur & les Dieux ?
Hymen orné des fleurs de ses sacrés bocages,
Junon qui de tout temps préside aux mariages,
Furent les deux témoins de tes vœux & des miens ;
Et de ces mêmes vœux ne sont pas les soutiens ?
Ou, pour en mieux juger, ce fut d'une furie
L'implacable desir de terminer ma vie,
Qui de notre union alluma le flambeau,
Qui devoit m'éclairer à m'ouvrir le tombeau.

Faut-il que de Typhis l'irréparable faute
Ait conduit dans Lemnos le navire Argonaute;
Et pourquoi le destin m'amener ce Héros,
Si ce n'est à dessein de troubler mon repos?
Ce n'étoit pas ici qu'une forêt sacrée
Enfermoit le dépôt de la Toison dorée:
Ce n'est pas en ces lieux que Phryxus l'a rendu;
Et je n'avois qu'un cœur qui s'est mal défendu.
Comme dans mes États j'ai d'illustres Guerrieres,
Qui n'ont que le dehors des femmes ordinaires,
Et par un double effort savent également
Affoiblir un Héros & charmer un Amant,
J'avois bien résolu de porter leur courage
A disputer aux Grecs un si fameux passage;
Mais l'astre infortuné qui préside à mon sort,
Me fit tout oublier lorsque tu fus au port.
Je devois être Reine, & ne fus qu'Hypsipyle:
Au seul nom de Jason je fis ouvrir la Ville;
Et, lorsque tu pensois rafraîchir tes Soldats,
Tu fis une conquête où tu ne pensois pas.
Dans la tranquillité d'une premiere vue,
Je crus que le devoir seul me rendoit émue;
Mais, hélas! quand mon cœur vint à s'abuser moins,
Je vis bien que l'amour en partageoit les soins.
Nous passâmes deux ans à livrer à nos âmes
Des combats innocens de soupirs & de flâmes;
Et lorsque, la troisieme, il fallut nous quitter,
De ces mots amoureux tu voulus me flatter:
Les Dieux me sont témoins que je brûle d'envie
De passer en ces lieux le reste de ma vie;
Mais mon devoir funeste & doux à mon amour,
Me presse de partir, pour presser mon retour.

Fortifié des nœuds d'une amitié si belle,
Si je sors d'un combat où mon destin m'appelle ;
Je viendrai pour jamais vous donner une foi,
Et plus digne de vous, & plus digne de moi.
Vous n'en pouvez douter ; & puisque je vous laisse
Des gages assurés de toute ma tendresse,
Que rien ne vous égale en ces rudes climats,
Si vous ne m'en croyez, croyez-en vos appas.
Dans ce funeste adieu tu mêlois tes caresses
De soupirs préparés, & de fausses tendresses,
Et, feignant de vouloir reprendre ton discours ;
Ces enfans de ta feinte en arrêtoient le cours.
Je mourrai, dis-je alors, si Jason ne me reste ;
Mais enfin tu partis dans le vaisseau funeste,
Et les vents, pour me nuire, unis avec mon sort ;
Soupirant à fleur d'eau, t'enleverent du port.
Les ondes s'écartoient par l'effort de la rame ;
Lors d'un peu de pitié laissant toucher ton âme,
Tandis que dans les vents tes voiles se perdoient,
Tu me parlois des yeux, & les miens répondoient ;
Mais comme dans l'excès d'un mouvement si tendre ;
L'amour se prend à tout, ne sachant où se prendre,
Quand je vis que les vents te vôloient à mes yeux,
Je montai dans la tour pour te voir un peu mieux ;
Je baignai de mes pleurs mon sein & mon visage,
Il sembloit qu'à mes yeux ils fissent un nuage ;
Mais comme tout l'effort se rappelle au besoin,
L'amour les alluma pour te voir de plus loin.
Ah ! j'étouffai bientôt ce grand soin de me plaindre ;
J'avois à m'affliger, mais j'avois plus à craindre,
Et si je voyois bien tout ce que je perdois,
Je voyois encor mieux ce que tu hasardois.

Je mêlois à la crainte où j'étois asservie,
Des prieres aux Dieux de conserver ta vie.
Ce qu'ils ont fait pour toi, contre tes ennemis,
Demande les encens que je leur ai promis.
J'accomplirois les vœux du succès de Médée !
Eloignez-vous, tendresse, insupportable idée,
Ou si ce mouvement peut servir mon courroux,
Qu'il ne soit plus amour que pour être jaloux.
La perte de Jason m'est-elle si charmante,
Que j'en doive à ce point être reconnoissante;
Et ferai-je immoler des victimes aux Dieux,
Pour m'avoir enlevé ce que j'aimois le mieux?
Je craignois, il est vrai, j'avoûrai ma foiblesse,
Qu'Éson ne te choisît quelque Beauté de Grece;
Mais je n'attendois pas qu'une Scythe eût l'honneur,
Quelque beauté qu'elle eût, de vaincre mon vainqueur;
Aussi n'a-t-elle point ébranlé mon courage,
Par ce charme innocent qu'on voit sur un visage;
Mais d'un charme plus fort le surprenant appas,
A fait ce que ses yeux ne lui promettoient pas.
Elle cherche la nuit dans les lieux les plus sombres,
L'herbe qui peut servir au commerce des ombres.
Rien n'ose résister à son art sans pareil;
Il déplace la lune, obscurcit le soleil,
De l'eau la plus rapide il arrête la course,
Il force les torrens à rentrer dans leur source;
Il confond la nature, & transporte à son choix
Les bois dans les rochers, les rochers dans les bois.
C'est par lui que Médée, en sa toute-puissance,
Consulte des tombeaux l'effroyable silence,
Et force, en cet état, la mort à lui fournir
De quoi se satisfaire, & de quoi nous punir.

Pour porter aux absens des coups inévitables,
Elle n'a qu'à percer des images semblables,
Et mille écoulemens d'invincibles efforts,
Pour servir son courroux, passent jusques aux corps.
C'est un foible crayon des crimes de ta femme;
Mais ce n'est pas ainsi qu'on gagne une belle âme;
Et le cœur d'un Héros ne se rend qu'aux attraits
Qu'imprime la nature en ses plus beaux portraits.
Si tu sais à quel point son audace est venue,
Peux-tu la caresser après l'avoir connue,
Sachant ce qu'elle a fait, ne crains-tu rien pour toi,
Et passes-tu les nuits près d'elle sans effroi?
Les taureaux de son charme ont adoré l'amorce;
Jason pour résister n'a pas eu plus de force,
Et, par même pouvoir déterminant ton choix,
Elle a forcé ton cœur à suivre mêmes loix;
Mais avec sa science elle a bonne mémoire:
La méchante qu'elle est, elle en veut à ta gloire;
Et, si nous en croyons ses insolens discours,
Seule de tes Héros elle a sauvé les jours.
Quelques-uns l'en ont crue, & dans la Thessalie
Consulte, si tu veux, les amis de Pélie;
Ils disent assez haut qu'en faveur de Jason,
Les charmes de Médée ont vôlé la toison:
Vois un peu là-dessus ce que pense Alcimede,
Qu'aux volontés d'Éson ton grand courage cede;
Et puisque ta Médée ici ne lui plaît pas,
Qu'elle aille sur le Phase étaler ses appas:
Et toi, plus inconstant que ne sont les haleines
Des vents que le printemps fait souffler dans les plaines;
Reviens à toi, Jason, pour revenir à moi;
Souviens-toi d'Hypsipyle, & garde mieux ta foi.

Me dois-tu moins, ingrat, pour me vôler ton âme?
Es-tu moins mon époux, ou suis-je moins ta femme?
Et dans si peu de temps oses-tu démentir
Ces grands feux qu'à Lemnos tu feignois de sentir?
Pour me rendre ton cœur, repasse ma tendresse:
S'il faut pour te toucher des titres de noblesse,
Je suis (& c'est assez mériter un Héros)
Et fille de Thoas & niece de Minos.
Bacchus est mon ayeul, & sa femme Ariane,
Plus belle que Vénus, plus claire que Diane,
Jette de ses beaux yeux un éclat sans pareil,
Et brille dans le Ciel comme un autre soleil.
Mais que sert de vanter les titres de ma race?
Jason est un grand homme, il lui faut une place!
S'il t'en faut une, ingrat, vois si ce que tu prends,
Enchantemens à part, vaut ce que tu me rends.
Si le titre de Roi vaut bien celui de traître,
Je suis Reine à Lemnos, & je t'en fais le maître;
C'est un charme assez grand pour un ambitieux,
Et d'autres que Jason y borneroient leurs vœux.
Mais quoique mon amour, & quoique ma puissance
Ne puissent t'arracher la moindre complaisance,
J'ai de toi deux enfans: n'es-tu point attendri?
Sois du moins pere encor, si tu n'es plus mari.
Je les portai neuf mois; mais avec une gloire
Qui des plaisirs passés rappelloit la mémoire,
Quand Lucine-Junon, que j'invoquai deux fois,
M'accorda le présent que je lui demandois.
Dans ces charmans portraits tu te verrois toi-même;
Qu'à te baiser en eux mon plaisir est extrême!
Ils ne sont pas trompeurs, & c'est en ce seul point
Que ces petits Héros ne te ressemblent point.

Pour livrer un combat de tendresse à ton âme;
J'ai pensé t'envoyer ces gages de ta flâme;
J'ai cru qu'ils te rendroient tes premieres amours;
Mais Médée a vers toi fermé tous les retours.
J'ai vu de son amour l'implacable colere,
Tout ce qu'une marâtre est capable de faire;
J'ai vu, pour épargner des discours superflus,
Médée, & c'est encor quelque chose de plus:
J'avois peur que sa main, accoutumée au crime,
N'en fît à son repos une double victime;
Et d'un frere au berceau qui peut ouvrir le flanc;
N'auroit pas plus d'horreur de répandre mon sang.
Toute Sorciere enfin, & toute criminelle,
Médée a des appas, Hypsipyle est moins belle;
Tes yeux ont bien goûté la force des poisons,
Et, pour les avoir beaux, tu ne les as pas bons.
Éteins, éteins un feu que le charme a fait naître;
Ne vois plus que Médée, apprends à la connoître;
Je suis dans mon Royaume, elle a quitté le sien,
Elle a trahi son pere, & j'ai sauvé le mien.
Mais pourquoi me flatter des crimes de Médée,
Si Jason en a pris une agréable idée;
Si le nom de perfide & de cruelle sœur,
Sont des titres si beaux pour sa nouvelle ardeur?
Je n'ai jamais aimé le sang & le carnage,
Des femmes de Lemnos je déteste la rage:
Mais tu sais qu'un grand cœur, qu'on brave insolemment,
A peine à refuser un premier mouvement.
Dis-moi, lorsque tu vins d'une terre fatale,
Si funeste pour moi, pour toi si libérale;
Lorsque, battu des vents, tu courois tous les ports;
Si la mer en fureur t'eût jetté sur nos bords,

Et qu'avec mes enfans j'euſſe été ſur ta voie
Confondre mes baiſers dans mes larmes de joie,
N'euſſes-tu pas voulu, dans ce triſte embarras,
Que la terre à l'inſtant pût s'ouvrir ſous tes pas?
De quel œil, de quel front, cher tyran de mon âme,
Euſſes-tu regardé tes enfans & ta femme?
Le péril n'eût-il pas rappellé ta vertu?
Que te devois-je alors, & que méritois-tu?
Dans un cœur moins charmé ta mort eût été ſûre;
Mais le moyen d'éteindre une flâme ſi pure!
Tu ne méritois rien; mais un reſte d'amour,
Malgré moi, dans mon âme, eût fait un beau retour;
J'euſſe fait à tes yeux (ridicule tendreſſe!)
Couler avec plaiſir le ſang de ta maitreſſe;
J'euſſe été ſa Médée, & le Ciel en courroux
N'eût oſé mal ſervir ce mouvement jaloux.
Quoique le même Ciel ait épargné ta fuite,
Il rendra quelque jour juſtice à ton mérite.
Et, pour me conſoler, je voudrois ſeulement
Qu'il fît à ta Médée un pareil traitement.
Qu'elle ait même diſgrace, & pleure même crime;
Comme elle en fut l'objet, qu'elle en ſoit la victime;
Et que de ſon Jaſon le cœur mal arrêté,
La puniſſe, en changeant, de me l'avoir ôté.
Que d'un bien mal acquis une autre ſe ſaiſiſſe;
Et, pour mieux à ma peine égaler ſon ſupplice,
Que, ſes charmes enfin devenus impuiſſans,
Elle pleure un époux, & perde deux enfans;
Qu'elle erre ſans appui de contrée en contrée,
Que de chaque contrée on lui ferme l'entrée,
Et que ce grand forfait, dont Colchos a frémi,
De tout le genre humain lui faſſe un ennemi;

Qu'aussi cruelle sœur que déloyale fille,
Elle n'épargne point sa seconde famille;
Et, par un traitement digne d'elle & de toi,
Qu'elle force ton cœur à soupirer pour moi;
Qu'après avoir laissé son art, les eaux, la terre;
Elle prenne en fureur la route du tonnerre,
Et qu'elle vive ainsi sans honneur & sans rang,
Pour avoir répandu le plus beau de son sang.
C'est ce que, dans l'ardeur de ma juste colere,
Je lui souhaite, hélas! plus que je ne l'espere:
Dans ce funeste état, vivez, vivez tous deux,
Et qu'un malheur constant me venge de vos feux.





MÉDÉE A JASON.

J'ÉTOIS née à Colchos, dans le rang de Princesse;
Lorsque tes faux sermens surprirent ma tendresse,
Et je ne voyois rien qui ne dût m'obéir,
Quand j'employai pour toi mon art à me trahir.
C'étoit, ingrat, c'étoit avant cette victoire,
Que je pouvois mourir avec toute ma gloire;
Et je n'ai trop vécu que depuis que Jason
A charmé tout mon charme, & vôlé la toison.
Falloit-il que d'Argos le funeste navire
Enlevât avec moi l'appui de notre empire?
Falloit-il que les Grecs, pour troubler mon repos,
Bussent de l'eau du Phase, & vinssent à Colchos?
Mais, lorsque je te vis aborder cette rive,
Devois-je concevoir une flâme si vive?
Devois-je en tes cheveux enchaîner mes desirs?
Devois-je t'écouter, ou croire tes soupirs?
Si Typhis eût pris port dans l'horrible contrée
Dont le nom est fameux par la toison dorée,
Jason, qui met sa gloire en des exploits si beaux,
Eût couru se livrer aux flâmes des taureaux.
Il eût forcé la terre à devenir la mere
D'un escadron armé contre son propre pere;
Et ces guerriers ingrats, le perçant tour-à-tour,
Eussent donné la mort en recevant le jour.
Ta mort eût étouffé toute ta perfidie;
Ta mort eût assuré le repos de ma vie;

Et, par ce beau trépas, nous serions à présent
Et moi moins malheureuse, & toi plus innocent.
Je trouve, dans l'ardeur du beau feu qui m'anime,
Une espece de joie à repasser ton crime;
Et de tous nos plaisirs, qui n'ont pu te toucher,
Je n'ai plus que celui de te les reprocher.
Lorsqu'on te fit partir sur une mer émue,
Lorsqu'on te fit chercher une route inconnue;
L'on te vit à Colchos, où ton cœur amoureux
Trouvoit assez d'appas pour y borner tes vœux.
Dans cette aimable terre, abondante en richesse,
J'étois ce qu'est ici ta nouvelle Maitresse,
Et son pere n'a rien, à ne le point flatter,
Que lors avec raison le mien pût souhaiter:
Créon voit de deux mers sa puissance bornée;
Et quoi que contre Aëte ait fait la destinée,
Le Pont de la Scythie est assez éloigné,
Et tous deux ils bornoient où mon pere a regné.
Il vit avec plaisir que les Princes de Grece
Nous avoient envoyé leur plus belle jeunesse;
Et, ce qui fait horreur de ton manque de foi,
Il te fit un accueil digne d'un si grand Roi.
Je te vis, & j'appris le lieu de ta naissance;
Mais je vis aussi-tôt mon peu de résistance;
Et tes premiers regards, triomphant de mon cœur,
Firent ton premier crime & mon premier malheur.
D'abord, quoique ce fût une premiere vue,
De ce je ne sais quoi je me sentis émue,
Et, n'ayant rien aimé jusqu'à ce triste jour,
Je connus que j'aimois sans connoître l'amour.
Je te vis si charmant, qu'il fallut bien me rendre,
Tes yeux étoient trop beaux pour m'en pouvoir défendre;

Et mon destin, d'accord avec tous tes appas,
Achevoit dans mon cœur ce qu'ils ne faisoient pas.
Tu sus que de mon feu l'ardeur étoit extrême,
L'amour se sert de tout pour se trahir lui-même;
Et, quelque soin qu'on prenne à le dissimuler,
Sa flâme a trop d'éclat pour se pouvoir celer.
Un jour (je m'en souviens) j'étois avec mon pere,
Lorsque tu demandois qu'on t'ouvrît la carriere;
Et ce Prince, alarmé du péril de Jason,
Te disoit à quel prix l'on gagnoit la toison.
Il te contoit l'horreur que dans toute la plaine
Jettoient les deux taureaux, de leur brûlante haleine;
Et t'apprenoit, touché de ce qu'on doit au rang,
Combien à les dompter il coûteroit de sang:
Leurs feux, te disoit-il, sont bien plus redoutables
Que ce que la nature inspire à leurs semblables;
Et Mars a réparé, par un charme jaloux,
Tout ce qui leur manquoit de force & de courroux.
Leurs pieds sont tout d'airain, de bronze leurs narines;
Et, pour joindre la ruse à leurs forces divines,
L'on voit une fumée autour de chacun d'eux
Qui le rend effroyable & le dérobe aux yeux:
Et si vous échappez de cette horrible guerre,
Il faut du champ de Mars ensemencer la terre,
Et tirer de ses flancs des Guerriers tout armés
Contre le même bras qui les aura semés.
Après ce grand combat, il faut trouver l'adresse
De dissiper un charme où le Ciel s'intéresse,
Et l'on doit assoupir un Dragon sans pareil,
Qui n'a jamais connu les appas du sommeil.
A ce triste récit, dont tu sentois l'atteinte,
Tes héros alarmés auroient pâli de crainte,

Et le plus assuré de tous tes Demi-Dieux
Sortit la peur dans l'âme & la mort dans les yeux.
Tu n'avois pas, Jason, pour ta chere Créüse,
Ce précieux amour que ton cœur me refuse,
Et la soif de régner n'étoit pas dans ton cœur,
Ou n'étoit plus alors qu'un larcin de la peur.
Je le vis abymé dans ces sombres alarmes;
Mais je ne te pus voir sans répandre des larmes;
Et lorsque tu sortis, tu pouvois te flatter
Que c'étoit à regret que je t'allois quitter;
Mes yeux, mes tristes yeux, auteurs de mon martyre,
Te dirent un adieu que je n'osois te dire;
Et l'intérêt du sang me fit, dans ma douleur,
Pleurer toute la nuit la perte de mon cœur.
De ce que je croyois me devoir à moi-même,
Je passois aux devoirs de mon amour extrême,
Et les feux du dragon, les soldats, les taureaux,
Sembloient, avant ta mort, m'ouvrir mille tombeaux.
Mon amour me donnoit une sensible atteinte,
De ce charme secret je passois à la crainte;
Mais lorsque je voulois faire un second retour,
La crainte alloit enfin du côté de l'amour.
Le soleil commençoit d'épandre sa lumiere,
Quand ma sœur me rendit sa visite ordinaire:
Elle parut surprise, & son cœur fut touché
De voir contre mon lit mon visage attaché:
Mes cheveux négligés flottoient sans artifice,
Et dans de vains efforts à me rendre justice,
De ton crime en secret accusant les destins,
Mes pleurs portoient mes feux sur les objets voisins;
Ma sœur, pour ton secours, implora l'assistance
Dont une autre a le fruit, par ton peu de constance;

Et ma sœur, que j'aimois, m'enleva par raison
Ce que par mon amour je donnois à Jason.
On voit, près le palais du malheureux Aëte,
Un bois où le silence a choisi sa retraite,
Et son ombre, invincible à toutes les saisons,
Repousse du soleil les timides rayons;
Dans ce bois écarté Diane est adorée,
Et l'on voit dans son temple une image dorée,
Où, dans les traits divers, tant l'or est bien perdu,
L'art avec la nature y paroît confondu.
Je ne sais si le temps s'en est rendu le maître,
Mais ce fut dans ce lieu que tu te fis connoître,
Et qu'avec un visage aussi beau que flatteur,
Tu me tins ce discours, aussi doux que menteur:
Sous vos divins appas la fortune asservie
Vous a fait aujourd'hui l'arbitre de ma vie,
Et par un peu de haine, ou par un peu d'amour,
Vous pouvez ou m'ôter, ou me rendre le jour;
Si vous pouvez me perdre avec tant de puissance,
Vous pouvez me sauver avec plus de clémence;
Et toujours plus de gloire, après un tel malheur,
Suit l'excès de bonté que l'excès de rigueur.
J'ose donc vous prier, par toutes les tempêtes
Que seule vous pouvez détourner de nos têtes,
Par votre sang formé du plus pur sang des Dieux,
Par le pere d'Aëte & vos autres ayeux,
Par les trois noms divers, par tout ce que Diane
Dans ses temples sacrés dérobe à l'œil profane;
Par le grand Papéus, par la fille des flots,
Et par les autres Dieux qu'on adore à Colchos,
J'ose donc vous prier de rendre à nos provinces
Et les fils de nos Dieux, & les fils de nos Princes;

Et, si j'ose pour moi ce que je dis pour tous,
Conservez un Amant qui veut vivre pour vous.
Si Médée en Jason trouvoit de quoi lui plaire,
Ce souhait, je l'avoue, est un peu téméraire,
Et j'ai peu de sujet d'espérer que les Dieux
Veuillent rendre aujourd'hui le téméraire heureux.
Si vous me refusez, je vais mourir, Madame;
Mais si ce que j'adore est sensible à ma flâme,
Que tout le Ciel conspire à me priver du jour,
Si jamais d'autres feux éteignent mon amour,
J'en jure par Diane, en ce Temple adorée,
J'en jure par les droits de l'union sacrée,
J'en jure par Junon, qui fait un nœud si beau;
Et d'Hymen tous les jours allume le flambeau.
Ces sermens, ces soupirs & cette voix charmante;
Acheverent de vaincre une vertu mourante.
Que l'esprit d'une fille avoit peu de secours
Et contre tes appas, & contre tes discours!
Et, me prenant la main tu répandois des larmes;
Falloit il ajouter quelque chose à tes charmes?
Et mon sexe, attaqué par le don de ta foi,
Pouvoit-il me fournir des armes contre toi?
Lorsque je t'eus donné l'art de vaincre sans peine;
Tu soumis les Taureaux sans craindre leur haleine,
Et, tout près de passer à de nouveaux hasards,
Tu leur fis labourer le triste Champ de Mars.
Là, les dents de Serpent dont tu semois la terre,
Poussoient les premiers feux d'une cruelle guerre,
Et formoient des Soldats tout près, dans leur courroux;
De te donner la mort & d'éviter tes coups:
Moi, qui t'avois fourni de quoi parer l'atteinte,
A ce spectacle affreux je pâlissois de crainte,

Jusqu'à

Jusqu'à l'heureux moment que leurs bras étonnés,
Se portèrent les coups qu'ils t'avoient destinés.
Lors on vit le Dragon se lever de sa place,
Lui-même il inspiroit une nouvelle audace,
Il partoit en sifflant, &, du poids de son corps,
Il étonnoit la terre en ses pressans efforts.
Où pouvoit être alors cette Royale épouse,
Dont je ne voyois pas sujet d'être jalouse?
Où pouvoit être alors ce grand titre de Roi,
Qu'on te donne à Corinthe aux dépens de ta foi?
C'est moi qui ne suis plus qu'une Scythe ennemie,
C'est moi qui te trahis pour assurer ta vie,
Et c'est moi dont le crime enfin t'ouvre les yeux,
Quand tu te connois mal, à me connoître mieux.
C'est moi qui t'ai donné la divine puissance
De rompre du Dragon toute la vigilance,
C'est moi qui t'ai sauvé, c'est à moi que tu dois
Une fois la Toison, & Jason quatre fois.
J'ai quitté mes États, & j'ai trahi mon pere,
J'ai choisi sans regret un exil volontaire,
Et je vois cet exil par toi récompensé
Du larcin de ta flamme & d'un exil forcé.
J'ai, pour un Etranger, oublié la décence
Que je devois au sexe autant qu'à ma naissance,
J'ai quitté, pour te suivre, & ma mere & ma sœur;
Rends-moi ce que je perds, ou laisse-moi ton cœur,
Je ne t'oubliai pas dans ce triste voyage,
Cher frere, je ne puis en dire davantage:
Et mon crime à tel point redouble mes ennuis,
Que je n'ose l'écrire après l'avoir commis.
Tu mourus innocent, & je vis criminelle;
Lors les Dieux impuissans trahirent ta querelle,

Et pour ſauver ta vie, ou pour venger ta mort;
Le Ciel, contre Médée, eût dû faire un effort.
Pour te quitter, Jaſon, j'avois trop de tendreſſe:
Lorſqu'on a tant óſé, craindre eſt une foibleſſe;
Et ce grand coup d'eſſai, que je fis à tes yeux,
Me ſervit à braver la fortune & les Dieux.
Que faiſoient-ils ces Dieux, que faiſoit la Fortune?
Devions-nous échapper au trident de Neptune?
Et, pour ne pas périr, étions-nous innocens?
Ou les Dieux, contre nous, étoient-ils impuiſſans?
Plût au Ciel qu'un rocher voiſin des Cyanées
Eût, par un prompt débris, fini nos deſtinées,
Et qu'un même trépas, après de tels malheurs,
Eût uni nos deux corps au défauts de nos cœurs!
Scylle, affreux précipice, en ce triſte voyage,
Vous m'avez mal ſervi de m'ouvrir un paſſage,
Vous pouviez m'épargner des regrets ſuperflus,
Et vous m'euſſiez laiſſé ce que j'aimois le plus.
Tu triomphes, ingrat, de ma propre conquête,
Tu reviens chez les Grecs les lauriers ſur la tête,
Et dans la Theſſalie on fait de la Toiſon
Un inſolent trophée aux crimes de Jaſon.
Joins, joins à mes bontés les malheurs de Pélie;
Ses filles l'aimoient trop pour lui donner la vie.
Et l'amour paternel qui les faiſoit agir,
Eût cru trahir ſon ſang à ne pas en rougir.
Qu'à l'Univers entier je paroiſſe exécrable;
Si j'avois moins aimé, je ſerois moins coupable;
Et plus le crime eſt grand par un excès d'amour,
Plus, à le bien payer, tu me dois de retour.
Ce que j'ai fait pour toi doit-il m'être funeſte?
Mes ſoupirs, cher ingrat, te diront mieux le reſte.

Je ne puis m'expliquer, tu me dois tout, Jaſon,
Et tu peux m'ordonner de quitter ta maiſon!
Traître, ſi je la quitte, où choiſir ma retraite?
Puis-je régner encore, ou vivrai je en ſujette?
Irai-je dans Colchos pour reprendre mon rang,
Moi qui l'ai fait rougir du plus beau de ſon ſang?
Irai-je en Theſſalie, où l'horreur de mon crime,
Demande au nouveau Roi ma tête pour victime?
Irai-je dans Lemnos, m'expoſer au courroux
Du pouvoir ſouverain & d'un amour jaloux?
J'ai pourtant obéi, j'ai pris pour compagnie
Les fruits infortunés d'une foi déſunie;
Mais ce qui me fait vivre & la nuit & le jour,
Quand tu me fais mourir, perfide, c'eſt l'amour.
J'ai fait de vains efforts à te vôler mon âme,
Que dis-je? Je trahis l'intérêt de ma flâme;
Non, mon foible courroux, dans toute ma douleur,
N'a fait que des ſouhaits de regagner ton cœur.
Juge ſi ma douleur penſa m'être mortelle,
Lorſque de ton hymen on m'apprit la nouvelle,
Et ſi de cet hymen le malheureux flambeau
N'eût pas dû m'éclairer à deſcendre au tombeau?
Je me trouvai ſans force au chant de l'hymenée,
Chant cent fois plus funeſte à mon âme étonnée
Que celui dont le cygne a ſoin de ſe pleurer,
Lorſque, ſur le Méandre, il eſt près d'expirer.
Quoique ton crime en moi trouvât peu de croyance,
Je n'oſois me flatter de toute ma conſtance;
L'amour a des ſoupçons autant qu'il a d'appas,
Et l'on craint fort ſouvent ce qu'on ne croiroit pas.
Corinthe pouſſe au Ciel de grands cris d'allégreſſe:
Sa joie, en cet état, redouble ma triſteſſe,

Et plus ton mariage allume de plaisirs,
Plus ce dernier malheur anime mes soupirs.
Entre tous tes Sujets, mes plus chers Domestiques
Ne prenoient point de part à ces fêtes publiques;
Ils cachoient leur douleur, &, dans leur entretien,
Ils n'osoient m'expliquer ce que je savois bien;
Oui, je le savois bien ce triste mariage,
Que j'aurois oublié, si j'eusse été plus sage.
Mes feux, pour l'ignorer, en étoient trop blessés,
Et jamais rien n'échappe aux yeux intéressés;
Lors un de nos enfans, qu'une ardeur de jeunesse
Avoit fait pour te voir avancer dans la presse,
Croyant qu'avec plaisir je verrois ton bonheur,
S'en vint innocemment redoubler ma douleur.
Je me frappai le sein, je déchirai ma robe.
Faut-il que je l'adore, & qu'on me le dérobe,
Dis-je, & que sa Créüse en ce malheureux jour,
Ait triomphé de moi, de Mars & de l'Amour?
Je voulois, par mes cris, troubler toute la fête,
T'ôter ces belles fleurs qui couronnoient ta tête,
Et j'eus peine à calmer un mouvement jaloux,
Qui sans cesse à ma voix demandoit mon époux.
Peuple, que je trahis quand je ravis mon pere,
Je dois un sacrifice aux mânes de mon frere;
Il étoit votre Prince, il étoit de mon rang,
Et son sang épanché me demande du sang.
Il est assez vengé par le peu de constance
D'un époux dont l'amour fit toute mon offense;
D'un époux que j'aimois, avant nos différends,
Et plus que mes sujets, & plus que mes parens.
Tu me quittes, Jason, & quand j'ai, par mes charmes,
Triomphé des taureaux, de Mars & des Gens-d'armes,

Mon art, qui fait trembler les Cieux & les enfers,
N'a pu garder un cœur que j'avois mis aux fers.
L'amour ne peut souffrir que le charme le flatte,
Il ne veut rien devoir aux mysteres d'Hécate;
Il a presque toujours ses intérêts à part,
Et seul, de tous les Dieux, il échappe à mon art.
Le jour me semble obscur, & n'a plus rien que j'aime.
La nuit je ne saurois le donner à moi-même,
Ce repos, que mon charme inspiroit au dragon;
Et je suis sans pouvoir, si je ne sers Jason.
Quoi! je l'aurai sauvé pour enrichir Créüse,
Pour la voir triompher d'un cœur qu'on me refuse!
Et quand j'ai tout quitté pour suivre mon époux,
Créüse, vous voulez qu'il me quitte pour vous!
Peut être tirez-vous de cet Amant volage,
Avec la trahison, le mépris & l'outrage.
Peut être qu'il vous dit qu'il eut besoin de moi,
Lorsque dans mes États il me donna sa foi.
Peut être qu'il vous dit que je ne suis plus belle,
Qu'il n'a jamais brûlé pour une criminelle,
Que seule il vous adore, & qu'il se plaint des Dieux
D'avoir pu jusqu'ici vous dérober des vœux.
Riez entre ses bras de cette perfidie,
Je saurai vous punir, quand j'en aurai l'envie;
Et si de mon Jason le cœur est arrêté,
Des feux vous l'ôteront comme ils me l'ont ôté.
Tant qu'il est du poison dans toute la Nature,
Il en est pour venger ce qu'on me fait d'injure,
Il en est pour aider à mon ressentiment;
Mais il en est sur-tout pour me rendre un Amant.
Jason, à te prier j'abaisse mon courage,
De mon sexe, pour toi, je trahis l'avantage,

Et loin de te traiter d'un air impérieux,
Je me jette à tes pieds, Jaſon, ſi tu le veux.
Médée eſt toute prête à te rendre ſon âme;
Écoute la nature auſſi bien que ma flâme,
Écoute ces enfans que tu vas expoſer
A tout ce que Créüſe eſt capable d'oſer.
Ils ont tant de rapport aux traits de ton viſage,
Qu'on les prendroit pour toi, s'ils étoient de même âge.
Hélas! qu'en les baiſant j'ai répandu de pleurs!
Et que ce ſouvenir m'a coûté de douleurs!
Je te prie à mon tour, par les Dieux de la Grece,
Par ce qui m'a reſté de ton peu de tendreſſe,
Par le grand Papéus, & par le Dieu du jour,
Ou donne-moi la mort, ou rends-moi ton amour;
J'ai tout quitté pour toi, j'ai trahi ma naiſſance;
Pour moi fais à ton âme un peu de violence:
Pour toi j'ai mépriſé l'Empire de Colchos,
Perds celui de Corinthe, & nous ſommes égaux.
Je ne demande point que, contre des Gens-d'armes;
Ou contre des Taureaux, tu me donnes des charmes;
Je ne demande point des effets de valeur,
Je ne veux point ton ſang, je ne veux que ton cœur;
Je ne veux que Jaſon, qui me fuit & que j'aime;
J'ai cru me devoir moins qu'à mon amour extrême:
Quelqu'autre à plus haut prix auroit mis la Toiſon,
Et tu dois à Médée un peu plus qu'à Jaſon.
Demandes-tu ma dot? traître, tu l'as reçue,
Au milieu des haſards dont tu craignois l'iſſue:
Ma dot eſt ton ſalut, ma dot eſt ton retour,
Ma dot eſt la Toiſon, ma dot eſt mon amour,
Ma dot ſont tous ces Grecs, ma dot ſont tous ces Princes
Que mon art a rendus à leurs cheres Provinces:

Consulte un peu l'objet dont ton cœur est épris,
Et vends-lui, si tu peux, ton amour à ce prix.
Tu me dois tes États & ta nouvelle épouse,
Tu me dois le pouvoir de me rendre jalouse;
Tu me dois tous tes jours; tu me dois tous tes biens,
Tu me dois, en un mot, tes crimes & les miens.
Ah! j'en aurai raison. Mais que sert la menace?
Le châtiment prévu tient presque lieu de grâce;
La colere éloquente est d'un foible secours,
Et jamais un grand feu ne s'explique en discours.
Il faut à mon courroux de plus hautes maximes,
Pour punir un ingrat, j'irai jusques aux crimes,
Et je me servirai des forfaits de Colchos,
A surmonter l'horreur d'en faire de nouveaux.
J'aurai quelques remords, peut-être, après la chose:
Jason, de mon courroux tu sais assez la cause,
Mais tu ne devois pas en apprendre l'effet,
Qu'un succès plus heureux n'eût rempli mon souhait.
Le Dieu qui me l'inspire en aidera la chûte;
Pour t'avoir trop aimé, je suis à tous en bûte;
Mais puisque mon amour fait mes abaissemens,
Je saurai m'élever à d'autres sentimens.
Je t'ai bien conservé: par la même puissance,
Je pourrai travailler à ma juste vengeance;
Et je me trouverai dans l'état plein d'appas
De refuser ton cœur, quand tu me l'offriras.



DIDON A ÉNÉE.

AINSI chante le cygne, aux rives du Méandre,
Lorſqu'à ſon ſort funeſte il eſt prêt à ſe rendre,
Et, confondant ſon ſouffle au ſouffle des zéphyrs,
Donne une voix mourante à ſes derniers ſoupirs.
Dans un pareil état ſi j'anime mes larmes,
Ne crains rien pour ton cœur, ce ſont de foibles armes;
Mon mal n'eſt pas de ceux que le Ciel peut guérir,
Ingrat, je veux me plaindre, & non pas t'attendrir.
Après avoir perdu cette chaſte innocence
Que je ne pus ſauver de ton impatience,
Si je perds des ſoupirs, ce n'eſt pas un malheur,
Lorſque je me prépare à mourir de douleur.
Tu peux donc me quitter après m'avoir charmée,
Ingrat, je n'oſe dire après m'avoir aimée!
Tu peux donc me quitter, traître, & les mêmes vents
Vont emporter ta flotte & tes vœux inconſtans!
Oui, tu vas ſur les eaux, malgré ta foi donnée,
Eteindre les flambeaux d'un ſi ſaint hyménée,
Pour te livrer en proie à ton ambition,
Qui n'examine pas ſi c'eſt illuſion;
D'un Royaume en idée une flatteuſe image
Efface de ton cœur l'Empire de Carthage,
Et lorſqu'abſolument tu peux y commander,
Ce qui t'a peu coûté ne vaut pas le garder.
Tu fuis un bien acquis, tu ne veux pas qu'on t'aime;
Un Héros veut devoir ſa Couronne à ſoi-même.

L'Italie a pour toi de ſurprenans appas ;
Mais prends garde qu'auſſi tu ne la trouves pas.
Quand tu le trouverois, ce trône imaginaire,
Qui t'aſſujettiroit une terre étrangere,
Quel Roi voudroit quitter ſon Empire pour toi ?
Quel peuple, pour t'avoir, voudroit quitter ſon Roi ?
Mais Énée a des yeux, avec même prudence
Ils viendront au ſecours de ton peu de puiſſance ;
Tu feras, au beſoin, de nouvelles amours,
Et qui trompe une fois peu tromper tous les jours.
Si quelqu'autre à t'aimer abaiſſe ſon courage,
Qui pourroit à tes pieds ſoumettre une Carthage ?
Traître, ſi l'on le peut, oſes-tu préſumer
Qu'avec une Carthage on s'abaiſſe à t'aimer ?
Tout cruel, tout ingrat, je t'aime, & dans mon âme
Mes deſirs ſont l'encens d'une ſi pure flâme ;
Le jour ne m'entretient que de ce beau trompeur ;
La nuit, toujours l'idée en revient à mon cœur.
Cependant tu me fuis, &, ſi j'étois plus ſage,
Je m'inſtruirois d'exemple à devenir volage ;
Vers l'infidélité c'eſt un foible retour,
Qui fait naître la plainte & ſe rend à l'amour.
Vénus, en ma faveur changez le cœur d'Énée ;
Amour, fais-lui garder la foi qu'il m'a donnée :
Qu'il vienne à mes genoux pour reprendre ſon bien,
Mériter mon amour & rallumer le ſien.
Pourquoi de la Déeſſe implorer l'aſſiſtance ?
Ce n'eſt pas de Vénus que tu tiens ta naiſſance :
Tu ſerois le premier à m'offrir tous tes vœux,
Et la mere d'Amour t'auroit fait amoureux.
C'eſt plutôt, infidèle, une bête farouche
Qui t'a donné ce cœur que jamais on ne touche ;

Ou la mer, dont les eaux, trop contraires au feu,
Te l'ont fait allumer pour en prendre si peu.
L'on voit ce que tu fus par ce que tu veux être,
C'est cette mer émue, ingrat, qui t'a fait naître;
Dans des flots irrités tu trouves des appas
Que dans tout mon visage on ne remarque pas.
La rigueur de l'hiver s'oppose à ton voyage,
Laisse-moi, cher Énée, en tirer avantage:
J'aimerois beaucoup mieux ne le devoir qu'à toi;
Mais je vois dans les vents plus de douceur pour moi.
Peut-être qu'à présent je ne vaux pas la peine
Qu'on se sauve pour moi d'une mort inhumaine;
Et tu n'aurois pour toi qu'une indigne pitié,
S'il t'en coûtoit pour moi des marques d'amitié:
Tu ne t'amuses pas à des terreurs paniques,
Ta haine t'est bien chere & des plus héroïques.
Me quitter pour se perdre est un coup de grand cœur,
Et c'est-là, comme on dit, mourir au lit d'honneur.
Quoi! tu veux à ce prix te vôler ta conquête?
Attends, cruel, attends la fin de la tempête;
Attends que les Tritons, sur les flots appaisés,
Ouvrent à tes vaisseaux des chemins plus aisés.
Les vents n'ont pas toujours la même violence:
Plût aux Dieux que ton cœur eût autant d'inconstance!
Par le même retour que Didon l'a perdu,
S'il n'est plus dur qu'un chêne, il lui seroit rendu.
Si tu ne savois pas ces horribles naufrages
Que l'on fait sur la mer dans de pareils voyages,
L'on pourroit t'excuser; mais depuis tes travaux,
Il n'est point arrivé de changement aux eaux.
La mer, quoique tranquille, est toujours dangereuse;
Un moment la voit calme, un moment orageuse;

L'apparence nous trompe, & je tremble pour toi,
Lorsque je me souviens que tu manques de foi.
Toujours la perfidie y trouve son salaire ;
Et Vénus, qui des eaux prit toute sa lumiere,
Pour se venger des feux indignement éteints,
Se sert de leur contraire à punir les humains.
Quoi ! ma haîne, un moment, peut être suspendue !
Je n'oserois te perdre, après m'être perdue !
Je crains de voir mourir l'auteur de mon trépas !
Je m'en dois la vengeance, & je ne la veux pas !
Vis, pour mieux satisfaire à ma flamme outragée ;
Laisse-moi mourir seule, & je serai vengée ;
Ta mort seroit trop douce, & l'on meurt à son choix ;
Quand, pour un pareil crime, on ne meurt qu'une fois.
Figure-toi, pressé d'une horrible tempête,
Les ondes en courroux, & la mort toute prête,
Lorsqu'il te souviendroit que tu m'as fait périr,
Que tu mourrois de fois avant que de mourir!
Dans tout ce que la nuit a d'horribles figures,
Tu verrois de mon sort les sanglantes peintures:
Lors, faisant vers Didon des retours superflus,
Tu me rendrois un cœur que je ne voudrois plus.
Tu serois effrayé de la moindre tempête,
Le foudre à tout moment gronderoit sur ta tête;
Et lorsqu'il puniroit ton infidélité,
Tu dirois, mais trop tard : je l'ai bien mérité.
Fais, par pitié pour toi, que je sois plus aimée ;
Encore un peu de temps, & la mer est calmée;
Mais puisqu'à t'émouvoir je trouve peu de jour,
Ecoute la nature, au défaut de l'amour.
Epargne ce cher fils, dont la tendre jeunesse
Promet de réparer le crime de la Grece :

Je consens que ton cœur ne me compte pour rien ;
C'est assez de mon sang sans te charger du tien.
Qu'a fait Ascanius, qu'ont fait les Dieux de Troie ?
Qu'importe de périr par l'une ou l'autre voie ?
Sont-ce-là les encens qui leur sont réservés ?
Et te veux-tu punir de les avoir sauvés ?
Mais tu n'en portes point ; ni tes Dieux, ni ton pere
N'ont trouvé dans tes bras l'appui de leur misere,
Et je ne suis pas seule à qui tes faux sermens
Ont arraché pour toi de tendres mouvemens.
De ces illusions tu te moques dans l'âme.
Si l'on veut s'informer de ta premiere femme,
Son mari l'a laissée à la rigueur du feu,
Et, pour l'en garantir, il en avoit trop peu.
Tu m'as traitée ainsi ; mais las ! ce qui m'afflige,
C'est que l'on me punit, lorsque l'on me néglige,
Et, quelque soin qu'un maître ait pris de m'affliger,
C'est moins blesser les Dieux que ce n'est les venger.
Je me flatte pourtant que, piqués de la rage,
En punissant mon crime ils puniront l'outrage,
Et, depuis sept hivers, les ondes en courroux
De leur juste fureur portent les premiers coups.
Affoibli de la mer, battu de la tempête,
Je t'ai fait de Carthage un pays de conquête,
Et depuis que mon cœur s'est si peu soutenu,
Tu l'as plutôt conquis que je ne t'ai connu.
Mais dans tout mon malheur j'aurois sauvé ma gloire,
Si je n'avois été ta premiere victoire,
Et si tes yeux, vainqueurs de ma simplicité,
M'eussent laissée à moi, quand ils m'ont tout ôté.
Que j'eus peu de rigueur, que je fus peu discrète,
Lorsqu'en ce lieu sauvage où nous fîmes retraite,

Nous liâmes de nœuds, mais de nœuds inégaux,
Un hymen dont l'Enfer alluma les flambeaux!
Je crus, dans les plaisirs qu'un faux bien nous envoie;
Que les Nymphes des bois en éclatoient de joie;
Mais c'étoit d'Alecto l'horrible sifflement,
Qui de mon sort funeste étoit le truchement.
Si tu m'aimois encor, je serois consolée.
Pudeur, par mon amour lâchement violée,
Que tu me punis bien d'avoir manqué de foi
A celui qui jamais n'en a manqué pour moi!
Je lui fais tous les jours quelque offrande nouvelle;
J'ai fait en son honneur bâtir une chapelle,
Dont, pour la garantir, les dessous sont voilés
Des toisons des agneaux qui lui sont immolés.
J'ai trois fois entendu mon aimable Sychée,
Dont mon âme est toujours si vivement touchée;
Qui trois fois m'a parlé du fond de son tombeau;
Pour aller avec lui faire un hymen nouveau;
Je donne seulement des soupirs à mon crime,
Crime que tes sermens ont rendu légitime,
Crime, dont le sujet étale tant d'appas,
Que j'aurois crus pécher à n'en commettre pas.
Je crus que de l'Amour se vantant d'être frere,
Qu'aux rigueurs de la flamme ayant ravi son pere;
Ces marques de sa gloire & de sa piété
Me répondoient assez de sa fidélité.
Si l'amour m'engageoit à perdre un peu d'estime,
Vous ne pouviez, mes yeux, commettre un plus beau crime;
Et s'il m'étoit utile autant comme il m'est cher,
Mon cœur n'auroit plus rien qu'il vous pût reprocher.
Je ne peux m'étonner de ce qu'a fait Enée,
Je sens de pareils coups depuis que je suis née;

Tu veux les obliger à recevoir tes vœux,
Tu ne leur as prêté que des bras odieux :
Mais si, pour t'émouvoir, tes Dieux ont peu de force,
Si ce que j'ai d'appas n'est qu'une foible amorce,
Ecoute-toi toi-même, ou du moins ta moitié;
Ecoute le seul fruit de ton peu d'amitié :
Voudrois-tu l'étouffer sans qu'il vît la lumiere?
Voudrois-tu t'en montrer l'assassin & le pere?
Non, non, je le vois bien, tu n'y peux consentir;
Tu peux tout effacer avec un repentir;
Ecoute, cher ingrat, une flâme si pure;
Ascanius t'en prie, écoute la nature;
Epargne, épargne-lui, pere trop inhumain,
L'horreur de voir mourir son frere de ta main.
Vous dites que d'un Dieu la prudente conduite
Vous fait, pour m'éviter, recourir à la fuite;
Plût au Ciel que ce Dieu ne vous eût point guidé
A porter en ces lieux un bien si peu gardé!
C'est ce Dieu, c'est ce Dieu, voleur de ma conquête,
Qui ne peut vous parer des coups de la tempête;
C'est ce Dieu, qui conduit si bien votre vaisseau,
Qu'il soumet tous vos Dieux aux caprices de l'eau.
Si, du vivant d'Hector, avec les mêmes peines,
Il falloit retourner sur les rives Troyennes,
Que même à cet effet le Ciel voulût parler,
La prudence auroit peine à vous le conseiller;
Ce n'est pas votre but qu'une terre si chere,
C'est un trône en idée, un titre imaginaire,
Où, quand bien, après tout, vous seriez parvenu,
L'on ne vous traiteroit que comme un inconnu.
Vous cherchez un Pays qui s'éloigne sans cesse,
Et les Troyens, chargés du poids de leur vieillesse,

Si de vous le cacher le Ciel prend même soin ;
Quand vous arriverez, n'en auront plus besoin.
Venez ici chercher un trésor plus solide ;
Vous pouvez y régner si mon cœur en décide :
Et ce noble projet, digne de tous vos vœux,
Vous est également facile & glorieux.
L'Empire des Troyens peut revivre à Carthage ;
Et si tu veux montrer ce que peut ton courage,
Si tu veux de ton fils voir l'invincible ardeur,
Dans les travaux de Mars soutenir sa grandeur,
Nous avons des moyens d'assurer sa mémoire :
Et quand tu nous mettras à l'abri de ta gloire,
Nous verrons la fortune & les destins jaloux,
Par force ou par amour se déclarer pour nous.
Nos peuples, que Jarbas ne put jamais abattre,
Sauront également obéir & combattre :
Et tu verras briller même feu dans les cœurs
A recevoir tes loix & les porter ailleurs.
J'ose donc te prier, par l'ombre de ton pere,
Par les Dieux des Troyens, par les traits de ton frere ;
Par tout ce que l'amour peut avoir de plus doux,
Fais pour moi quelque chose, ou plutôt fais pour tous.
Souffre que tes Soldats, fatigués de la guerre,
Goûtent un plein repos dans cette aimable terre ;
Souffre qu'Ascanius remplisse heureusement
Le présage assuré d'un beau commencement :
Ou, pour mieux t'inspirer des mouvemens si tendres,
De ton pere, cruel, ne trouble point les cendres.
Près de toi mon amour ne peut-il rien pour moi ?
Près de moi-même, hélas ! ne puis-je rien pour toi ?
Mon Epoux contre Troye a-t-il porté les armes ?
Quelqu'un de ma maison t'a-t-il coûté des larmes ?

Mes yeux ſeuls, cher perfide, auroient dû te bleſſer:
Conſerve donc, au moins, pour me récompenſer,
Didon pour ſon Etat, ou ſon Etat pour elle:
Peut-être qu'à vos yeux je parois criminelle,
Et c'eſt ce crime, hélas! qui devroit vous charmer,
Puiſqu'il n'eſt, après tout, que de vous trop aimer.
Peut-être voulez-vous avoir une autre Epouſe.
Aimez-moi, ſeulement; je ne ſuis point jalouſe;
Et, quoique j'attendiſſe un traitement plus doux,
Je fais aſſez pour moi, ſi je puis être à vous.
Je ſais tous les retours de la mer où nous ſommes;
Quand elle veut s'ouvrir ou ſe fermer aux hommes,
Et je puis t'aſſurer que, ſur mon jugement,
Tu ne peux, dans ce choix, te tromper d'un moment.
Tu pourras, quand le vent te ſera plus propice,
Sur des bords étrangers porter ton injuſtice;
Mais tu vois bien qu'encor la mouſſe fait aux eaux
Un rempart aſſuré contre tous tes vaiſſeaux.
Puiſque c'eſt de mes maux le ſeul bien qui me reſte,
Quand même ton départ me deviendroit funeſte,
Je veux bien me ſoumettre encore à t'avertir
Quand viendra la ſaiſon que tu pourras partir.
Tes vaiſſeaux tout briſés, ſi la mer les arrête,
Ne pourront ſoutenir l'effort de la tempête.
Tes gens ſont fatigués, & tu répondras d'eux:
Pour être pitoyable, il faut être amoureux.
Jamais aux maux d'autrui la pitié n'intéreſſe
Que des cœurs prévenus d'une forte tendreſſe;
Differe donc, Enée, un ſi funeſte jour,
Par pitié pour les tiens, & pour moi par amour.
Mes ſervices paſſés te font aſſez connoître
Ce que je fus toujours, & ce que je veux être;

N'affecte plus d'avoir une injuste rigueur,
Et donne-moi le temps de rassurer mon cœur.
Peut-être que mon feu, dont tu n'as rien à craindre,
Se pourra tous les jours préparer à s'éteindre;
Mais si ton cœur se vole à de si justes vœux,
Si tu ne veux ici rester un mois ou deux,
Mon amour ne s'osant venger sur ce que j'aime,
Pour se venger sur moi se venge sur lui-même;
Oui, je vais dans la mort trouver mes sûretés
Contre l'injuste effet de tant de cruautés,
Et faire voir aux cœurs assez forts pour me suivre,
Quand on aime un ingrat, qu'il n'est plus beau de vivre.
Ah! si tu me voyois dans l'état où je suis,
Dans les derniers soupirs de mes derniers ennuis,
Que tu plaindrois le sort d'une amitié trompée!
Des pleurs que je répands je baigne ton épée;
Mais las! pour soulager de si vives douleurs,
L'amour me le dit bien, c'est trop peu que des pleurs.
Cette épée est pour moi d'un plus fidele augure,
Et bientôt de mon sang va prendre la teinture.
Certes, ce beau présent vient assez à propos
Pour finir les ennuis qui troublent mon repos;
Et, quoique sa pitié ne soit qu'un bien funeste,
Elle est toujours d'Enée, & c'est ce qui me reste.
Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'Enée a su blesser
Un cœur qui de ses traits ne se pouvoit lasser;
Souviens-toi des sujets de tes ingratitudes;
Plus ils étoient charmans, plus ils deviennent rudes,
Et l'amour, qui cent fois me perça de tes coups,
M'en rendra le dernier plus funeste & plus doux.
Chere sœur, de mes maux unique confidente,
Qui seule eûtes pitié des douleurs d'une Amante,

Didon s'en va mourir ; & vous l'aimez assez,
Si l'on peut se flatter des services passés,
Pour lui rendre un devoir en sœur vraiment touchée :
Ne me traitez donc point d'Epouse de Sychée ;
Énée, en me quittant, m'a fait un sort nouveau ;
Et faites seulement graver sur mon tombeau,
Afin que tout le monde apprenne de la sorte,
Pour qui je voulois vivre, & pour qui je suis morte :

Didon, dont l'Univers connoît assez le rang ;
N'est plus ; & cet Énée, illustre en perfidie,
Qui, par son peu d'amour, lui fit haïr la vie ;
Lui prêta son épée à répandre son sang.



PLEURS D'ÉNÉE,
SUR LA MORT
DE DIDON.
ÉLÉGIE.

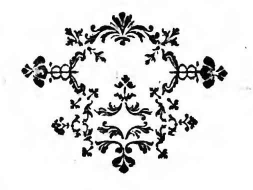
Qu'ai-je entendu, grands Dieux ! est-ce une illusion ?
Puis-je croire un effet de tant de passion ?
Et mon destin funeste a-t-il eu tant d'envie,
De priver l'Univers d'une si belle vie ?
Je savois que l'amour avoit des embarras ;
Mais qu'il eût des tombeaux, je ne le savois pas ;

Et mon cœur, mal instruit, avoit cru que ses armes,
Sans aller jusqu'au sang, ne s'attendoient qu'aux larmes.
Je pourrois alléguer contre son désespoir
Qu'il n'est jamais honteux de faire son devoir,
Que le Ciel me pressoit d'employer mes années
A suivre heureusement le cours des destinées;
Que je devois aux miens un établissement,
Plus du bras d'un Héros que du choix d'un Amant:
Que mes Soldats, charmés de cette aimable terre,
Se désaccoutumoient du métier de la guerre;
Que la gloire en nos cœurs se fait un prompt retour:
Mais peut-on s'excuser de n'avoir point d'amour?
J'étois banni de Troye, & mon destin contraire
M'avoit chargé des Dieux, des Troyens, de mon pere.
J'étois donc sans secours, qui me pût assurer,
Mes Dieux à soutenir & Troye à réparer?
Je ne voyois pour moi ni Monarque ni Prince:
J'errois de mer en mer, de province en province,
En bute à tous les vents, aux caprices des eaux,
Sans fin & sans espoir de finir mes travaux,
Quand Didon me reçut avec une tendresse,
Certes, toute d'Amante & toute de Princesse.
De quoi qu'on soit tenu vers ceux de notre sang;
Je voyois que son feu parloit plus que son rang;
Chaque jour à mes yeux se découvroit sa flâme:
Sans lire sur son front, je lisois dans son âme;
Et mon cœur, dans l'excès de son trop de bonté,
Distinguoit son amour de sa civilité.
Je ne fus point ingrat, je soupirai comme elle,
Je lui fis des sermens d'être toujours fidele,
Et, dans un lieu sauvage, à la face des Dieux,
J'obtins qu'un nœud sacré nous uniroit tous deux:

Pour ne pas l'accorder, elle étoit prévenue
D'une amitié trop tendre & trop mal reconnue;
Et lorsqu'elle me traite avec tant de douceur,
Je puis l'abandonner à toute sa douleur!
Est-il, grands Dieux! est-il un supplice assez rude
Pour tant de perfidie & tant d'ingratitude?
Amour, ne peux-tu rien? Ciel, n'as-tu plus de bras?
Destins! Didon est morte, & je ne le suis pas?
A moins que Jupiter veuille m'ôter la vie,
Si je puis voir Didon, plus pour moi d'Italie.
Mais je ne pousse ici que des cris superflus,
Puisque je vis encore & que Didon n'est plus.
Didon savoit aimer sans savoir me connoître:
Un cœur n'est pas toujours tout ce qu'il veut paroître;
Et lorsqu'un feu volage étale ses appas,
Il inspire souvent tout ce qu'il ne veut pas.
Ce feu me possédoit sans posséder mon âme,
J'étois plus ébloui que je n'avois de flâme,
Et d'un bien si charmant qui s'est sitôt rendu,
L'on ne connoît le prix qu'après l'avoir perdu.
L'amour dans les plaisirs ne sauroit être extrême,
S'il ne languit au cœur, il languit de lui-même,
Et le plus doux succès des amoureux desirs
Veut, du moins aux Amans, coûter quelques soupirs;
Comme le Dieu d'Amour ne se plaît qu'aux miracles,
Son pouvoir ne paroît qu'à forcer les obstacles;
Nous aimons le succès de notre engagement,
Mais il est ce qu'on nomme un feu d'empressement;
On y voit ce qu'on aime, & l'amour se redouble:
L'on n'aime presque point, quand on aime sans trouble;

Un beau feu, plus il croît, plus il a d'embarras;
Et l'on le sent bien mieux, lorsqu'on ne se sent pas.
Dès mon premier abord Didon, toute charmée,
M'aima presque aussi-tôt qu'elle se crut aimée;
Et mon cœur, que ses traits ne pouvoient enflammer,
Ne l'aima presque point, quand il s'en vit aimer.
Mais si je ne l'aimois, la devois-je contraindre
À satisfaire un feu qui ne savoit que feindre?
Ou devois-je contraindre à tant dissimuler,
Un feu qui dans son cœur ne devoit que brûler?
Tu meurs, Didon, tu meurs pour trop aimer Enée!
Aime-moi, je le veux; aime ma foi donnée,
Sans me faire un présent trop funeste pour moi,
Et donne-moi le temps de mourir avant toi.
Tu fais voir aux grands cœurs, assez forts pour te suivre,
Quand on aime un ingrat, qu'il n'est plus beau de vivre;
Et c'est me dire assez, dans un si triste état,
Qu'il n'est plus beau de vivre, alors qu'on est ingrat.
Heureux qui put trouver sous les murs de Phrygie,
La fin de ses douleurs dans celle de sa vie,
Et, par un beau trépas, seul se put acquérir
Le bien de ne plus vivre & de ne plus mourir!
Je me dois à moi-même une mort généreuse;
Faisons du moins autant qu'une femme amoureuse.
Je verrai mon soleil, si je quitte le jour:
Ai-je moins de valeur? non, mais j'ai moins d'amour.
J'ai moins d'amour, hélas! j'en rougis en moi-même.
Nous devroit-on jamais dire que l'on nous aime,
Et le Sexe galant peut-il venir au point
De donner de l'amour, & de n'en prendre point?

Mourons : mais si je meurs, je meurs indigne d'elle,
Je meurs sans mériter une amitié si belle :
Allons, allons plutôt chercher dans les combats
Le pardon de mon crime & l'honneur du trépas.
C'est-là qu'en sa faveur l'Univers doit connoître
Que si j'étois aimé, j'étois digne de l'être;
Et qu'il faut démentir tout le peuple Africain
Du crime de mes yeux par les coups de ma main.
Laisse-moi libre, Amour, la faveur n'est pas grande;
C'est pour si peu de temps que je te la demande;
Et lorsque le Dieu Mars ne pourra rien pour nous;
Nous te rendrons un cœur tout percé de tes coups.





ARIANE A THÉSÉE

NON, Théſée, il n'eſt point de bête ſi ſauvage,
Qui, s'armant contre moi, n'eût montré moins de rage;
Et, pour fuir le courroux & d'un Pere & d'un Roi,
Je ne pouvois plus mal me confier qu'à toi.
Ces lignes que tu lis, & qu'exprès j'ai tracées
Pour expliquer l'horreur de mes triſtes penſées,
Viennent des mêmes bords, d'où, ſans m'en avertir,
Pendant q ie je dormois, il t'a plu de partir.
O nuit! funeſte nuit dont le profond ſilence
Avec ta lâcheté ſe fit d'intelligence!
Son ombre & mon ſommeil dont tu choiſis le temps;
Rendirent tout facile à tes feux inconſtans.

Le moment approchoit où nous voyions paroître
Les premieres lueurs que l'Aurore fait naître,
Et déja les oiseaux, ſous les feuilles cachés,
De joie, en gazouillant, en paroiſſoient touchés.
Je ne ſais ſi pour lors j'étois bien éveillée,
Ou ſi de quelque ſonge en dormant travaillée,
Pour en faire ceſſer l'inquiet embarras,
J'avançai vers ta place & te tendis le bras:
Plus pour moi de Théſée; interdite & tremblante,
J'étends la main par-tout, cherche encor, me tourmente,
Mais hélas! de nouveau je vois mon ſoin trompé;
Plus pour moi de Théſée, il s'étoit échappé.
C'eſt lors, que du ſommeil pleinement dégagée,
Je m'apperçois du gouffre où je me ſuis plongée;

L'âme

L'âme toute remplie & de trouble & d'effroi,
Je faute hors du lit pour courir après toi.
Dans le vif désespoir où, tout-à-coup, me jette
Le sensible remords de ma fuite indiscrette,
Je me frappe le sein, &, d'un oubli si prompt,
M'arrachant les cheveux, venge sur moi l'affront.
La Lune éclairoit lors : j'observe le rivage,
J'écoute s'il n'est rien dont le bruit me soulage;
Mais j'entends seulement le murmure de l'eau,
Et ne vois sur le bord pilote ni vaisseau.
M'abandonnant entiere à l'ennui qui m'accable,
Sans ordre & sans dessein je traverse le sable:
S'il peut me retarder, il ne m'arrête pas.
Je vais, je cours, j'avance, & reviens sur mes pas.
Cependant la douleur de me voir abusée,
Me faisant à hauts cris nommer par-tout Thésée,
Frappés de ce lugubre & déplorable son,
Les rochers à l'envi me renvoyoient ton nom.
Si j'implorois ton aide en ce besoin extrême,
Soudain les lieux voisins l'imploroient tout de même,
Comme si ton oubli, par ma voix publié,
Les eût rendu pour moi capables de pitié.
Là, d'un mont où par-tout il faut que l'on gravisse,
S'avance un large roc qui pend en précipice,
Et sous qui, par l'effort de l'orage & du vent,
A force de bondir, les eaux grondent souvent.
J'y monte à pas pressés; le malheur qui m'y force
M'en donne le courage aussi bien que la force;
Je gagne le sommet, & là, de toutes parts,
Promene sur les flots mes timides regards.
C'est-là que ma disgrace & redouble & s'acheve;
J'apperçois un vaisseau qu'un vent rapide enleve.

(Car, pour favoriser ton manquement de foi,
Tout, même jusqu'au vent, se ligue contre moi.)
Soit que je l'eusse vu, soit qu'une fausse image,
Eblouissant mes yeux, eût glacé mon courage,
Je tombe de foiblesse, & mes sens, confondus,
Entre vivre & mourir demeurent suspendus.
Mais l'horreur que me cause un sort si déplorable,
Ne souffre pas long-temps la langueur qui m'accable;
Ma pâmoison finit: &, pour dernier recours,
J'appelle de nouveau Thésée à mon secours.
« Reviens, ingrat, reviens, où fuis-tu? m'écrié-je,
» L'amour, pour te toucher, est-il sans privilége,
» Détournant ton vaisseau, daigne écouter ma voix,
» Puisqu'Ariane y manque, il n'a pas tout son poids».
Ces mots faisoient de loin entendre mon martyre;
Et ce que mes sanglots ne me laissoient pas dire,
Ma main, que contre moi j'étois prompte à tourner,
L'expliquoit par le coup que j'osois me donner.
Si pour me faire ouïr j'étois trop éloignée,
Ma peine à me montrer ne fut pas épargnée;
Je fis signe sur signe, & mes bras étendus
Par leur prompt mouvement dûrent être entendus.
Enfin, pour satisfaire à ma flamme inquiette,
Je mis un voile blanc au bout d'une baguette,
Et crus par ce secours te faire souvenir
Que, m'ayant oubliée, il falloit revenir.
Mais je ne te vis plus; & l'excès de ma rage,
Qui des pleurs jusques-là m'avoit ôté l'usage,
M'en laissa le cours libre, & déchargeant mon cœur,
Dissipa tout-à-coup ma stupide langueur.
Quand à mes tristes yeux ta diligence extrême
Eut ravi le vaisseau qui portoit ce que j'aime,

Quel emploi pour ces yeux qu'on te vit adorer,
Pouvoit être plus doux que celui de pleurer ?
Tantôt, j'erre par-tout, telle qu'une Bacchante
Qu'agite de son Dieu la fureur violente,
Et, les cheveux épars, je parois imiter
Les effroyables cris qui la font redouter.
Tantôt, pour voir la mer, d'une âme plus tranquile;
M'asseyant sur le roc, j'y demeure immobile,
Comme si ce m'étoit assez de le toucher,
Pour prendre sa nature & devenir rocher.
Combien de fois reviens-je où fut ce lit funeste,
Dont enfin je me vois le déplorable reste ?
Ce lit qui de mon feu laisse l'espoir déçu,
Et qui ne me rend pas tout ce qu'il a reçu.
Pour soulager ma peine & flatter ma disgrace,
Je le touche, & me jette où tu prenois ta place,
Et, l'arrosant de pleurs: « Celui qui tient ma foi
» Fut ici, m'écrié je, hélas ! montre-le moi;
» Pourquoi, puisqu'en ce lieu le nœud qui nous assemble
» Nous a fait venir deux, n'en pas partir ensemble?
» Ah ! lit qu'à mon amour tout doit rendre odieux,
» Parle, qu'est devenu ce que j'aime le mieux »?
A quoi me résoudrai-je, Amante infortunée ?
Cette Isle, ainsi que moi, paroît abandonnée,
Et mon œil, qui découvre assez d'objets affreux;
N'y voit aucun travail ni d'hommes ni de bœufs,
C'est peu de tous côtés que la mer l'environne,
Il semble que l'accès n'en est libre à personne;
Tant ce qu'on y connoît d'écueils & de rochers,
En a rendu l'abord redoutable aux Nochers !
Mais que me serviroit d'avoir tout l'équipage
Que pour sortir d'ici demande un long voyage?

Quel asyle chercher ? quel Prince ? quels Etats !
Mon Pere dans les siens ne me recevra pas.
De l'amour à ses loix j'âi préféré l'empire,
Ainsi quand j'aurois tout, & pilote & navire,
Que la mer seroit calme & les vents sans fureur,
L'exil seroit toujours le prix de mon erreur.
Je ne vous verrai plus, ô campagnes fertiles !
O Crete qu'à l'envi font renommer cent villes !
Et qui voyez encor tout l'Univers jaloux
De ce que Jupiter daigna naître chez vous.
Ces lieux où de Minos la puissance adorée,
Fait de son regne à tous souhaiter la durée,
En faveur de ma flamme indignement trahis,
Après ce que j'ai fait, ne sont plus mon pays.
Tu t'en souviens, ingrat, que, tremblant de ta perte,
A la pitié pour toi j'eus d'abord l'âme ouverte,
Et te mis dans les mains un fil dont le secours
Te fit du Labyrinthe éviter les détours.
Alors tu me disois : « Oui, divine Ariane,
» Par ces mêmes périls où le sort me condamne,
» Si j'en puis échapper, je te jure ma foi,
» Que, tant que nous vivrons, je vivrai tout à toi ».
Nous vivons cependant, par-tout j'aime à te suivre,
Et ce n'est plus pour moi que tu te plais à vivre,
Si pourtant il est vrai qu'après ton noir forfait,
Vivre comme je fais ce soit vivre en effet.
Ah ! que n'ai-je péri par la même massue
Sous qui le monstre a vu sa fureur abattue !
Le sort du Minotaure étoit digne de moi,
Et mon trépas du moins eût dégagé ta foi.
C'est peu que, dans le cours de ma triste aventure ;
J'envisage les maux qu'il faudra que j'endure,

L'horreur de mon destin me vient encore offrir
Tout ce qu'on fut jamais capable de souffrir.
Mille genres de mort, qui me frappent sans cesse,
Par leur funeste image étonnent ma foiblesse;
Et, quelque coup qui doive achever mon tourment,
J'en crains moins la rigueur que le retardement.
Je pense à tout moment voir des loups, dont la rage
Vient faire de mon corps un horrible carnage;
Et quand de ces objets je puis me dégager,
Ma crainte à mon esprit offre un autre danger.
Au moindre son confus dont ces lieux retentissent,
Je m'imagine ouïr des lions qui rugissent;
Et, pour me déchirer, j'attends de toutes parts,
Des tigres en furie, ou de fiers léopards.
Même on dit que la mer jette sur ces rivages
Des monstres que craindroient les plus fermes courages.
Et qui peut empêcher que de ma trahison
Minos jusqu'en ce lieu ne se fasse raison?
Tu peux dire où je suis, & c'est fait de ma vie.
Dieux, qui de tant de maux la voyez poursuivie,
Si la fureur du sort veut sur moi s'assouvir,
Epargnez-moi, du moins, la honte de servir.
Outre que Jupiter a fait naître mon pere,
Je descends du Soleil du côté de ma mere;
Et, ce qui m'est encore un souvenir plus doux,
Thésée a pris un temps le nom de mon Epoux.
De tant d'honneurs divers le brillant avantage,
Dans le rang que je tiens, répugne à l'esclavage;
Et je me plaindrai peu du plus rude revers,
Pourvu que le destin m'affranchisse des fers.
Si, dans le désespoir qui me livre la guerre,
Je regarde la mer, le rivage, ou la terre,

D'une égale menace & la terre & les eaux
M'annoncent tour-à-tour quelques malheurs nouveaux.
Je crains jusques au Ciel, où le courroux des astres
Semble me présager les plus sanglans désastres,
Je me vois sans défense; &, pour comble de maux,
Prête à servir de proie aux plus fiers animaux.
Cette Isle, je le veux, n'est point inhabitée :
Loin que d'aucun espoir j'en puisse être flattée,
Il n'est personne, hélas! qui sache mieux que moi.
Combien des étrangers on doit craindre la foi.
Plût aux Dieux qu'Androgée, encore plein de vie,
A moi-même pour lui me la pût voir ravie,
Ou qu'Athènes, du moins, pour expier sa mort,
N'eût point soumis Thésée au triste choix du sort!
Mais plutôt il faudroit que l'ingrat que j'adore
N'eût pu venir à bout de l'affreux Minotaure,
Ou que, pour le tirer de cent confus détours,
Mon trop crédule amour l'eût laissé sans secours.
Je ne m'étonne point, amant lâche & sans gloire,
Qu'on t'ait vu sur le monstre emporter la victoire,
Et que le Minotaure à tes pieds abattu,
Ait servi de triomphe à ta fausse vertu.
Aux autres combattans ses cornes trop à craindre,
Sans pouvoir te percer, ne pouvoient que t'atteindre:
Pour te mettre à couvert de toute sa fureur,
C'étoit assez pour toi d'être armé de ton cœur.
C'est-là, c'est dans ce cœur qu'Ariane abusée
Voit qu'avec toi par-tout tu portes un Thésée,
Qui, plus dur que la pierre ou que les diamans,
Demeure impénétrable à la foi des sermens.
Dur & trompeur Sommeil, par qui je fus séduite,
En me fermant les yeux pour me cacher sa fuite;

Quand, s'échapant dans l'ombre, il s'embarqua sans bruit,
Que ne les fermois-tu pour l'éternelle nuit!
Et vous, Vents, dont le souffle à ses vœux favorable,
M'a vôlé le soutien de mon sort déplorable,
Sachant ce qu'à mon feu sa fuite alloit ravir,
Falloit-il vous montrer si prompts à le servir?
  Par quel aveuglement, d'amour trop combattue,
Ai-je reçu, parjure, une main qui me tue,
Et, pour ma sûreté, demandé que ta foi
Me répondît d'un cœur qui n'étoit pas à moi?
Cette foi, le sommeil, le vent pour toi propice,
Contre une fille seule ont usé d'artifice,
Dans ton crime tous trois ils t'ont favorisé:
Il n'en falloit pas tant pour te le rendre aisé.
  Quoi donc! prête à mourir, c'est en vain que j'espere
De voir couler sur moi les larmes de ma Mere,
Et je n'aurai personne, en ces sauvages lieux,
Qui songe, après ma mort, à me fermer les yeux?
Dans un air étranger mon ombre infortunée
Volera sans repos, errante, abandonnée,
Sans qu'une main amie, en ce triste besoin,
Daignant oindre mon corps, en prenne quelque soin?
Les oiseaux dont ce corps sera la nourriture,
Seront vus sur mes os restés sans sépulture,
Et c'est-là le tombeau que, pour prix de ma foi,
Après mille bienfaits, j'ai mérité de toi.
Il n'en faut point douter: tu reverras Athènes,
Les palmes de triomphe y sont pour toi certaines;
Et mille cris de joie, élevés jusqu'aux Cieux,
Suivront de toutes parts ce retour glorieux.
Là, tu raconteras avec quel avantage
Tu fis contre le monstre éclater ton courage,

Et ſus te dégager de ces confus détours ;
Où tant de malheureux ont terminé leurs jours.
Mais ſur-tout vante-toi d'avoir cauſé ma perte ;
Dis que tu m'as laiſſée dans une Iſle déſerte ;
Ariane trahie eſt, aux yeux des ingrats,
Un exploit aſſez beau pour ne le taire pas.
Triomphe impunément de ma flâme outragée !
Non, tu ne ſors du ſang ni d'Æthra, ni d'Ægée :
Les rochers & la mer qui n'eut jamais de foi,
Ont pu produire ſeuls un monſtre tel que toi.

Que n'as-tu pu me voir lorſque, ſur le rivage,
Mes cris de ma douleur rendirent témoignage !
Tout ce qu'elle a d'affreux ſur mon viſage peint,
De pitié malgré toi t'auroit ſans doute atteint.
Mais ſi ce n'eſt des yeux, du moins vois de penſée
Dans quel gouffre de maux ta fuite m'a laiſſée.
Vois moi ſur un rocher ſous qui grondent les flots ;
Gémir ſans eſpérance, & languir ſans repos.
Regarde mes cheveux, épars ſur mon viſage,
De mon amour trahi te reprocher l'outrage,
Négligés, abattus ; tandis que mes habits
Des pleurs que je te répands reſtent appeſantis.
D'une ſecrette horreur, qui ſans ceſſe m'agite,
Le vif ſaiſiſſement tient mon âme interdite ;
Tout mon corps en frémit : c'eſt ainſi que ſouvent
Les moiſſons tout-à-coup tremblent au gré du vent.
Tu verras de ce trouble une preuve certaine
Dans les traits mal formés dont cette Lettre eſt pleine.
Ma main, en t'écrivant, a peine à ſoutenir
Ce que, pour les tracer, l'amour m'a ſu fournir.
Quand je tâche à fléchir ton âme trop ingrate,
Ce que j'ai fait pour toi n'eſt pas ce qui me flatte ;

La tendre & prompte ardeur qui fut lors m'inspirer
M'a trop mal réussi, pour en rien espérer.
Mais soit, je n'en mérite aucune récompense;
Qu'ai-je fait qui me doive attirer ta vengeance?
Je n'ai point, si tu veux, changé ton mauvais sort;
Mais t'ai-je donné lieu de me causer la mort?
Vois mes mains au-delà des mers qui nous séparent,
T'appeller dans les maux que les Dieux me préparent;
Ces mains qui, se lassant de me meurtrir le sein,
Implorent ton secours, & l'implorent en vain.
Mes cheveux arrachés marquent mon deuil funeste;
Tu peux de ma fureur sauver ce qui m'en reste.
Par ces mots que de toi j'ai si peu mérités,
Par ces pleurs que déjà ton départ m'a coûtés,
Reviens, cher fugitif, le vent t'est favorable;
Viens finir les ennuis dont ta fuite m'accable.
Si ma mort les termine, & prévient ton retour,
Prenant soin de mes os, tu plaindras mon amour.



LÉANDRE A HÉRO.

Reçois de ton Amant le salut qu'il t'envoie;
Le plaisir de te voir eût fait toute sa joie;
Mais la mer en courroux ne sauroit consentir
Que d'Abide, pour Seste, il s'expose à partir.
Au succès de mon feu, si les Dieux s'intéressent,
Tu deviendras sensible aux ennuis qui me pressent,
Et liras à regret ce qu'à te protester
Il t'eût été plus doux de pouvoir écouter.
Mais que fais-je, insensé? ces Dieux que je réclame,
Ne se montrent-ils pas ennemis de ma flâme,
Puisque, troublant la mer, ils ne permettent pas
Que je fasse valoir l'adresse de mes bras?
Tu vois le Ciel par-tout obscurci de nuages,
Prêt à faire éclater les plus fâcheux orages,
Les vents fondent sur l'onde avec rapidité,
Et les vaisseaux à peine ont quelque sûreté.
Un seul Pilote, (encor le croit-on téméraire)
De ces vents mutinés dédaigne la colere;
Il va quitter le port, & c'est par son moyen
Que j'obtiens avec toi ce muet entretien:
Il te rendra ma Lettre, & j'eusse été moi-même
T'assurer, avec lui, de mon amour extrême;
Mais courant m'embarquer, quel qu'en fût le hasard,
J'ai vu toute la Ville observer son départ.
A suivre cette ardeur j'eusse trahi ma flâme,
Mes parens, malgré nous, eussent lû dans mon âme.

Et le commerce heureux d'un amour si discret,
S'ils m'eussent vu partir, n'eût plus été secret.
Ainsi je viens t'écrire, & regardant ma Lettre
Qui va jouir du bien que j'osois me promettre,
Je ne puis, sans soupirs, songer au doux emploi,
Qui la tendra bientôt plus heureuse que moi.
C'est peu qu'en la prenant ta belle main la touche;
Je la crois déja voir s'attacher sur ta bouche,
Quand pour rompre le sceau tes vœux impatiens,
Te feront employer le secours de tes dents.
Mais que sert d'envier ce qu'il faut que je cede?
Me priver de ta vue est un mal sans remede,
Il faut de mon destin suivre les dures loix,
Et que ma main te parle, au défaut de ma voix.
Ah! qu'au lieu de tracer ces tristes caracteres
Ne peut-elle, en nageant, vaincre les vents contraires;
Et m'ouvrir un chemin vers cet heureux séjour,
Où déja tant de fois m'a fait voler l'amour!
Quoiqu'en te promettant l'ardeur la plus parfaite
Elle soit de mon cœur une sûre interprête,
Elle fait mieux encor, pour seconder ma foi,
M'aider à fendre l'onde, & m'approcher de toi.
Déja depuis sept nuits, nuits trop infortunées,
Qui toutes m'ont paru de cruelles années,
La mer à peine ouverte à l'art des Matelots,
Bouillonne de fureur, & fait mugir les flots.
Si, pendant tout ce temps, mon amour en allarmes
M'a de quelque repos laissé goûter les charmes,
Puisse cette fureur dont j'ai tant murmuré
Durer encore autant qu'elle a déja duré!
Assis sur un rocher, l'âme toute abattue,
Vers Seste, en soupirant, je détourne la vue,

Et, regardant ce lieu pour moi si plein d'appas,
Je fais aller mon cœur où mon corps ne va pas.
Même au haut de la tour où tu daignes m'attendre,
J'apperçois le flambeau qui m'éclaire à m'y rendre,
Ou, du moins, trop rempli de l'ardeur de te voir,
Séduit par mes desirs, je crois l'appercevoir.
Dans cet empressement, le chagrin qui m'accable,
M'a fait laisser trois fois mes habits sur le sable,
Et trois fois me livrant à la merci des flots,
J'ai cherché les moyens d'assurer mon repos;
Mais en vain j'ai tâché de braver la tempête,
La vague à m'engloutir m'en a rendu plus prête,
Et la mer, en courroux de ma témérité,
Malgré moi vers le bord m'a toujours rejetté.
O toi, de tous les vents le plus impitoyable,
Qui fais bruïre l'air, & rends l'onde implacable,
Que t'ai-je fait, Borée, & par quelle rigueur,
Faisant bondir les flots, m'arraches-tu le cœur?
Ce souffle impétueux que ta bouche déploie,
Trouble bien moins la mer, qu'il ne trouble ma joie:
Que ferois-tu de plus contre moi, si jamais
Ton cœur n'avoit connu ni l'amour, ni ses traits?
De quelque froids glaçons que se couvre ta face,
Souviens-toi qu'autrefois tu ne fus pas de glace,
Et que d'un seul Objet les charmes trop puissans
Forcerent ta raison d'applaudir à tes sens.
Dans cette passion, pleinement ressentie,
Lorsque tu fis dessein d'enlever Orithye,
Quel désespoir au tien auroit pu s'égaler,
Si l'on t'eût interdit le passage de l'air?
De grâce, prends pitié d'un Amant qui te prie,
Souffle, pour l'épargner, avec moins de furie.

Ainsi jamais Éole, abusant de ses droits,
Ne songe à t'imposer de trop séveres loix.
Mais en vain de mes maux je te fais la peinture,
Mes prieres ne font qu'augmenter ton murmure;
Et les vagues toujours avec même fureur
D'un sifflement aigu font retentir l'horreur.
Ah! que pour soulager des peines si cruelles,
Dédale à mes desirs ne prête-t-il des aîles!
Cette mer, qui d'Icare a conservé le nom,
Auroit beau de sa chûte avertir ma raison.
D'un semblable destin l'étonnante menace
Mettroit un foible obstacle à ma bouillante audace;
Si mon corps, quoi qu'enfin il m'en pût arriver,
Dans l'air, malgré son poids, se pouvoir élever;
Cependant, au défaut de la joie excessive
Dont trop long-temps déja la tempête me prive,
Pour calmer les soucis de mon cœur agité,
Je rêve aux premiers temps de ma félicité.
La nuit (ah! qu'il m'est doux d'en garder la mémoire!)
Préparoit par son ombre un trophée à ma gloire,
Quand, pour me l'assurer, plein d'un brûlant transport,
Je m'échappai d'Abyde, & courus sur le Port.
Là, sans que le péril ébranlât mon courage,
M'étant mis en devoir de passer à la nage,
Je m'élançai dans l'onde, & mes bras étendus;
Sur les flots tour-à-tour resterent suspendus.
Dans cette dangereuse & mobile carriere;
La Lune me prêtoit sa tremblante lumiere,
Comme si, pour l'amour me voyant tout oser,
Elle eût pris intérêt à me favoriser.
Levant les yeux vers elle: « O charmante Déesse;
» Accorde ton secours à l'ardeur qui me presse,

» Lui dis-je, & souviens-toi qu'avec moins de repos,
» Tu cherchas autrefois les rochers de Latmos.
» L'amour qu'Endymion alluma dans ton âme
» T'engage à te montrer favorable à ma flâme ;
» Tandis qu'elle m'expose à d'aimables hasards,
» Sur moi, pour te guider, détourne tes regards.
» Quand tu quittois le Ciel pour un amour si tendre,
» Ce n'étoit qu'un Mortel qui t'en faisoit descendre,
» Et dans le digne objet qui tient ma liberté,
» Je ne cherche rien moins qu'une divinité.
» D'un éloge si haut ne sois point offensée,
» L'envie à le souffrir elle-même est forcée.
» Je ne parlerai point des nobles sentimens
» Qui reglent de son cœur les moindres mouvemens.
» Du sang des Dieux, par-là, c'est peu qu'elle soit digne,
» Sa beauté rend pour elle un témoignage insigne,
» Et fait connoître assez, par son brillant amas,
» Qu'à moins d'être Déesse on n'a point tant d'appas.
» Hors toi seule & Vénus, il n'est point d'immortelle
» Qui pût en la voyant garder le nom de Belle ;
» Mais enfin n'en crois point le rapport d'un Amant,
» Jette les yeux sur elle, & vois-la seulement.
» Autant que ta clarté, quand elle brille entiere,
» Des astres de la nuit surpasse la lumiere,
» Autant de sa beauté l'éclat impérieux,
» L'emportant sur tout autre, est le charme des yeux ;
» De cette vérité si tu n'es convaincue,
» Des tiens mal éclairés le rapport t'a déçue,
» Ou craignant qu'à toi-même on ne l'ose égaler,
» Convaincue en secret, tu veux dissimuler ».

C'est ainsi que, flottant sur les humides plaines,
De mon corps fatigué je soulageois les peines,

Et m'avançois toujours vers ce rivage heureux,
Qui, retenant mon cœur, attiroit tous mes vœux.
De la Lune sur l'eau l'image réfléchie,
Rayonnant tout autour, sembloit l'avoir blanchie;
Tel en étoit l'éclat que le jour reproduit,
Chassant de toutes parts les ombres de la nuit.
Hors le bruit que mes bras faisoient à fendre l'onde;
La mer étoit par-tout dans une paix profonde,
Et le vent, respectant ce plein calme des flots,
D'aucun souffle importun n'en troubloit le repos.
Seulement le chagrin, par de vives atteintes,
Tiroit des Alcions je ne sais quelles plaintes.
La mort de leur Céïx, aimé si cherement,
Les obligeoit sans doute à ce gémissement.
Enfin, quoi que pour moi ce trajet eût d'amorces;
Sentant pour l'achever que je manquois de forces,
Je tâchai, me tenant élevé sur les flots,
De me donner au moins un moment de repos.
Ce fut lors que de loin ayant vu la lumiere
Qui me traçoit ma route & bornoit ma carriere:
« C'est-là, dis-je, c'est-là, dans cette chere tour,
» Que m'attend la Beauté que cherche mon amour ».
Soudain, charmé d'un soin si tendre & si fidele,
Je sentis dans mes bras une vigueur nouvelle,
Et l'eau, qu'ils ne pouvoient qu'à peine repousser,
Me parut tout-à-coup plus douce à traverser.
Son extrême froideur à d'autres eût pu nuire;
Mais je portois un feu qui pouvoit la détruire,
Et ne permettoit pas qu'elle pût pénétrer
Dans un cœur où l'amour faisoit gloire d'entrer.
Ainsi plus j'approchois de l'aimable rivage
Où de ce pur amour j'allois t'offrir l'hommage,

Plus de ma paſſion l'impatiente ardeur,
Pour me faire avancer, m'inſpiroit de vigueur.
Ah ! qu'elle s'augmenta, quand, t'ayant apperçue ;
Je crus que tu pouvois jetter ſur moi la vue !
Si de mes bras d'abord j'eus à me défier,
Ta préſence acheva de me fortifier.
Auſſi, pour mieux nager redoublant mon adreſſe,
Je m'efforçois de plaire à ma belle Maitreſſe ;
Et, m'élançant vers toi d'un air victorieux,
Je ſemblois étaler mon triomphe à tes yeux.

Quelle fut la douceur, quand tu me parus prête
A venir de la mer recevoir ta conquête !
Vers moi pour t'y plonger tu courois à grands pas :
Et je ne vis que trop que tu ne feignois pas.
Quoi que pour t'arrêter ta Nourrice pût faire,
A tes empreſſemens tu voulus ſatisfaire ;
Et, malgré cet obſtacle auſſi foible que vain,
Tu te mouillas le pied pour me tendre la main.
De tes embraſſemens la flatteuſe tendreſſe
M'apprit combien ton cœur dans mon ſort s'intéreſſe.
Pour goûter ce qu'alors elle eut pour moi d'appas,
Quelles mers, juſtes Dieux ! ne paſſeroit-on pas ?
Ton voile détaché, quand je fus ſur le ſable,
Me fut contre le froid un ſecours favorable,
Et dans tes belles mains que je pus lors toucher,
Tu preſſas mes cheveux, & les voulus ſécher.
Je ne dis rien du reſte ; il ſuffit que la joie
Aux tranſports les plus doux livra nos cœurs en proie ;
Et les fit s'attacher à mille tendres ſoins
Dont la nuit & la tour furent les ſeuls témoins.
Tout répondit pour nous d'une conſtance extrême ;
Tu m'en fis les ſermens, je te les fis de même,

Et compterois plutôt le ſable de la mer,
Que toutes les douceurs qui nous ſurent charmer.
Moins nous avions de temps à nous voir, à nous dire
Ce que l'amour ſur nous s'étoit acquis d'empire,
Plus nous avions de ſoin que ces heureux momens
Satisfiſſent l'ardeur de nos empreſſemens.
Enfin voyant du jour l'importune menace,
Nos tendreſſes, nos ris, aux regrets firent place;
Et nous étant cent fois à la hâte embraſſés,
« Les nuits, criâmes-nous, ne durent point aſſez ».
Je m'arrêtois toujours, toujours charmé dans l'âme;
Par de nouveaux adieux je ſoulageois ma flâme,
Quand ta Nourrice enfin, nous venant avertir,
Malgré toi, malgré moi, me força de partir.
Nos pleurs ayant marqué notre douleur profonde,
J'abandonnai la tour, me replongeai dans l'onde,
Et, tant que je le pus tenant ſur toi les yeux.
M'éloignai lentement de ces aimables lieux.
Que je me trouvai lors différent de moi-même!
J'avois nagé vers toi dans une joie extrême,
Et, chagrin au retour, comme ſûr d'y périr,
Je voyois mon naufrage, & croyois y courir.
Oui, lorſque j'entreprends d'atteindre ton rivage;
La mer ſemble m'ouvrir d'elle-même un paſſage,
Et je ne vois par-tout, quand il te faut quitter,
Qu'une montagne d'eau qui s'offre à ſurmonter.
Ainſi, quelque pouvoir qu'ait ſur nous la Patrie;
De la mienne en mon cœur la mémoire eſt flétrie;
J'y retourne avec peine, & plût au Ciel, hélas!
Que les vents irrités ne m'y retinſſent pas.
Par quel fatal décret, par quel ordre barbare
Faut-il qu'unis d'eſprit, un peu d'eau nous ſépare;

Et que, n'ayant qu'un cœur, des lieux si différens
Fournissent de matiere à nos soupirs errans?
Que Seste dans ses murs pour toujours me retienne,
Ou fais de ta Patrie un échange à la mienne.
Abyde, en qui pour moi tu prends quelque intérêt,
Ne te plairoit pas moins que ta Ville me plaît.
Que je suis malheureux! Je crains le moindre orage.
Les flots sont-ils émus, mon cœur l'est davantage:
Le vent ne peut souffler sans me remplir d'effroi:
Ce souffle est peu de chose, & c'est tout contre moi.
Les Dauphins, qui souvent sur l'onde se promenent,
Ne connoissent que trop quels intérêts m'y menent;
Ils m'ont dans ce trajet observé tant de nuits,
Qu'à force de me voir, ils savent qui je suis.
Jamais aucune mer ne fut tant traversée;
Aussi déja ma route y demeure tracée,
De même que l'on voit sur la terre imprimé
L'étroit enfoncement que la roue a formé,
J'ai murmuré cent fois, quelle que fut ma joie,
De n'avoir pour te voir que cette seule voie;
Et c'est pour mon amour un dur surcroît d'ennui,
De voir qu'à mes desirs elle manque aujourd'hui.
Tout l'Hellespont blanchit de vagues qui bondissent;
Leurs sifflemens dans l'air fiement retentissent,
Et l'on voit s'entr'ouvrir tant d'affreux gouffres d'eaux,
Que jusques dans le Port on craint pour les Vaisseaux.
Lorsque sur cette mer Hellé, faisant naufrage,
Lui laissa de son nom le funeste avantage,
Tels, sans doute, les vents de fureur agités,
Pour la mettre en courroux, souffloient de tous côtés.
Ce lieu, par cette mort, est assez remarquable,
Sans que la mienne encor le rende plus coupable:

Mais quoique, pour te plaire, il épargne mes jours,
Le nom (*) qu'il a gardé le couvrira toujours.
Ah! qu'au sort de Phryxus je dois porter envie!
Son injuste Marâtre en vouloit à sa vie,
Il en fuyoit la haîne; & sur ces mêmes flots,
Un bellier au besoin le porta sur son dos.
Pour me rendre où mon cœur à tout moment aspire;
Je ne veux aujourd'hui ni belier, ni navire,
Pourvu que de la mer le courroux adouci
De mes vœux inquiets soulage le souci.
Qu'elle relâche un peu de sa fureur extrême,
Je n'ai, pour la passer, besoin que de moi-même;
Et mes bras aussi-tôt, par un art tout nouveau,
Me servent de pilote ainsi que de vaisseau.
On ne me verra point, pour mieux régler ma course,
Attacher mes regards sur l'une ou sur l'autre ourse.
Des astres si communs, où chacun a recours,
Seroient pour mon amour un trop foible secours.
Que tout autre à son gré, quand le besoin l'ordonne;
D'Ariane avec soin observe la couronne,
Qu'à chercher Andromede il se montre empressé,
Et suive Calisto vers le pole glacé;
Calisto dans son Pole, Ariane, Andromede,
N'ont aucunes clartés dont l'éclat ne te cede,
Et leur brillant, utile à tant de matelots,
Ne me servira point de guide sur les flots.
Pour ne m'y laisser pas errer à l'aventure,
Il est une lumiére & plus vive & plus sûre,
Et qui, dans l'ombre même, éclairant mon amour,
Ne lui prête jamais les lueurs d'un faux jour.

(*) *Hellespont.*

Tant que je la verrai, j'irai, plein de courage,
Jusqu'où la mer Scythique étend son froid rivage;
Et passerai sans peine où le fameux Jason
Mena tant de Héros conquérir la Toison,
Quoi que, pour bien nager, Pamélon ait d'adresse;
Avec un tel secours j'en vaincrai la vîtesse,
Et laisserai celui (*) qu'un suc mystérieux
Tout-à-coup, autrefois, mit au nombre des Dieux.
Souvent, quoique les flots à mes bras obéissent,
Par l'effort du travail je les sens qui languissent,
Et semblent refuser à l'ardeur de ma foi
La vigueur qu'il me faut pour aller jusqu'à toi:
Mais quand de ce travail, si rude & si pénible,
Je leur ai dit quel prix est pour eux infaillible,
Et qu'un heureux destin, pour les récompenser,
Leur donnera bientôt ton beau col à presser;
Soudain de cet espoir les sensibles amorces,
Ranimant leur vigueur, rétablissent leurs forces,
Et les font s'élancer avecque plus d'ardeur
Que, dans les jeux de course, on n'en voit au vainqueur.
C'est donc toi que j'observe, afin de me conduire,
O charmante Beauté, qui pour moi daignes luire,
Et qui, dès ici-bas, digne de mille autels,
Devrois être placée entre les Immortels.
Le Ciel, dont tant d'éclat tire son origine,
Est sans doute un séjour que le sort te destine;
Mais ne te hâte point de nous abandonner,
Ou m'apprends quel chemin m'y peut aussi mener.
Hélas! les Dieux sur terre ont fixé ta demeure,
A d'autres yeux qu'aux miens tu brilles à toute heure;

(*) *Glaucus.*

Et tel eſt de mes maux le triſte enchaînement,
Qu'à peine il m'eſt permis de te voir un moment.
Que me ſert que la mer, qui cauſe ma diſgrace,
Ne nous ſépare point par un trop long eſpace,
Si dans ce court trajet, à nos deſirs fatal,
Mon amour impuiſſant trouve un ſpectacle égal?
Je voudrois quelquefois, quand les vents enflent l'onde,
Que nous fuſſions chacun à l'un des bouts du monde,
Cet obſtacle invincible à l'ardeur de te voir
Ne m'en ſouffriroit pas l'impatient eſpoir.
Plus je ſuis près de toi, plus mon âme enflammée
Sent croître le beau feu dont elle eſt conſumée:
Et ne pouvant aller où tendent mes ſouhaits,
L'eſpérance m'en tue, & ne ſe perd jamais.
Auſſi nous ſommes nés ſi voiſins l'un de l'autre,
Qu'il m'eſt aiſé de voir ton rivage du nôtre;
La diſtance eſt petite, & flatte mes deſirs;
Et c'eſt ce qui ſouvent redouble mes ſoupirs.
Languir ainſi ſans ceſſe eſt une peine égale
A tout ce qu'on nous peint du tourment de Tantale;
Et la ſoif qui le preſſe, & l'onde qui le fuit
N'ont rien qui ne ſe trouve au malheur qui me ſuit.

Quoi! je ne te verrai que quand la mer tranquile
M'ouvrira dans ſes flots un paſſage facile;
Et tant que la tempête étonnera mes vœux,
Il faudra me réſoudre à vivre malheureux?
Quoi! rien n'étant moins ſûr que tout ce qui ſe fonde
Sur la trompeuſe attente & du vent & de l'onde,
On me tiendra réduit à voir le plus ſouvent
Dépendre mon eſpoir & de l'onde & du vent?
Je les entends encor gronder tous deux enſemble;
Et ſi leurs fiers débats font qu'aujourd'hui je tremble;

Que ne craindrai-je point dans ces temps odieux
Où la mer est sujette aux astres pluvieux?
J'ai mal su jusqu'ici, quand l'amour est sincere,
Combien, pour ce qu'on aime, on devient téméraire;
Ou brûlant de te voir, pour en venir à bout,
Rien ne me pourra lors empêcher d'oser tout.
Mais enfin ne crois pas que d'une fausse audace,
Pour un temps éloigné j'affecte la menace.
Je saurai te montrer, par d'assez prompts effets,
Que je ne manque à rien de ce que je promets.
Pour peu de nuits encor que dure la tempête,
A braver le péril ma passion s'apprête,
Et le vent en furie, & les flots mugissans
Feront, pour m'arrêter, des efforts impuissans.
Ou d'un heureux succès, mon audace suivie,
M'obtiendra le seul bien pour qui j'aime la vie,
Ou la Parque inflexible, en me privant du jour,
Finira les ennuis qui troublent mon amour.
Tout ce que demande en ce triste naufrage,
C'est que je sois au moins jetté sur ton rivage,
Et que mon corps vers Seste, après ma mort poussé,
Par celle que j'adore ait l'heur d'être embrassé;
Car tu ne voudras plus dissimuler ta flâme;
Tu feras éclater le secret de ton âme,
Et diras, en plaignant la rigueur de mon sort:
« Je puis bien le pleurer, c'est pour moi qu'il est mort ».
Sans doute, en cet endroit, tu changes de visage;
Ma Lettre te déplaît par ce fâcheux présage,
Et tu ne peux souffrir qu'un vain pressentiment
Te fasse envisager la perte d'un Amant.
Espérons mieux du Ciel, j'y consens pour te plaire:
Mais afin que la mer appaise sa colere,

Tâche, par mille vœux, à te faire accorder
Ce qu'en vain jusqu'ici j'ai su lui demander.
Si mon amour aspire à voir cesser l'orage,
Ce n'est qu'autant qu'il faut pour gagner ton rivage.
Quand je l'aurai touché, qu'ainsi qu'auparavant
L'onde soit exposée à la fureur du vent,
Quoi que pour la troubler il ait de violence,
Ce lieu pour ma nacelle est un lieu d'assurance;
Et dans toutes les mers j'aurois peine à choisir
Un port plus favorable à remplir mon desir.
Que, pour m'y renfermer, l'impétueux Borée,
Livrant la guerre aux flots, en cherche la durée;
Alors plein de réserve, & timide à nager,
Je ferai vanité de craindre le danger.
On ne m'entendra point d'un accent pitoyable
Reprocher à la mer qu'elle est inexorable;
Et je verrai la nuit quitter la place au jour
Sans chagrin de trouver obstacle à mon retour.
Mais c'est peu que le vent à m'y forcer s'emploie;
Trouve à me retenir une plus douce voie,
Et, pour mettre le comble à ma félicité,
Fais par tes bras charmans que je sois arrêté.
Sitôt qu'un peu de calme aura suivi l'orage,
Je hasarderai tout pour cet heureux passage.
Prends bien soin seulement d'allumer dans la tour
Le flambeau que sur l'onde observe mon amour.
Cependant pour calmer les ennuis de ton âme,
Ma Lettre ira pour moi te parler de ma flâme;
Et plaise au fier destin qui combat mes souhaits
M'accorder le bonheur de la suivre de près!



HÉRO A LÉANDRE.

QUOI! trois jours sans te voir! trois jours sont écoulés!
Rends le calme, Léandre, à mes sens désolés.
Quel obstacle nouveau te retient sur la rive?
Je tremble, tout m'allarme; une Amante est craintive.
Tu sais par mille jeux varier tes plaisirs,
Ecarter les ennuis, & charmer tes loisirs:
Tu peux, sourd à ma voix, insensible à ma peine,
Faire vôler un char sur la brûlante arêne;
Ou bien, armant ton bras d'inévitables traits,
Nouvel Endymion, errer dans les forêts:
Moi, je n'ai que l'amour; à lui je m'abandonne;
Qu'ai-je besoin sans lui de l'air qui m'environne?
Je ne veux, je ne puis, & je ne sais qu'aimer.
Ce qui me reste à faire, hélas! dans ton absence,
C'est de parler de toi, d'implorer ta présence;
De te nommer cent fois, de gémir, de trembler;
De répandre des pleurs que toi seul fais couler.
Toi seul es tout pour moi... dans ton cœur, cher Léandre,
Rassemble tous les feux de l'amour le plus tendre,
Tu ne pourras encor te comparer à moi,
Ni me rendre jamais l'amour que j'ai pour toi.
  L'aurore à peine luit, pleine de ton image,
Je m'arrache au sommeil, & je cours au rivage.
Là, jettant sur les mers des regards furieux,
J'accuse, je maudis & les vents & les Dieux;

Je cede à des frayeurs que j'enfante moi-même,
Chaque flot qui s'éleve engloutit ce que j'aime;
Et, si le calme enfin renaît au sein des eaux,
Je m'écrie, à travers les pleurs & les sanglots:
« Ne peut-il pas venir? que fait-il? qui l'arrête?
» Pour quitter le rivage, attend-il la tempête »?
Qu'est devenu ce temps, où ton cœur amoureux
Sembloit dans les dangers puiser de nouveaux feux?
Je t'ai vu mille fois, malgré l'onde irritée,
Malgré les cris plaintifs d'une amante agitée,
Je t'ai vu, sous un Ciel étincelant d'éclairs,
Lutter contre les vents déchaînés dans les airs,
Affronter les écueils, &, fier de ton courage,
T'applaudir dans mes bras d'avoir bravé l'orage.
« Léandre, qu'as-tu fait, te disois-je toujours?
» Comment puis-je être heureuse, en tremblant pour tes
» jours »?
Réchauffé dans mon sein, tu riois de ma crainte;
Et cent baisers de feu s'opposoient à ma plainte.
Qu'avec plaisir alors je bravois le courroux
Des flots impétueux grondant autour de nous!
Qu'avec facilité je te donnois ta grâce!
Et, dans ce doux moment, que j'aimois ton audace!
Mais un souffle aujourd'hui suffit pour t'arrêter
Tu t'endors dans le calme, au lieu d'en profiter.
Neptune, cette nuit, t'ouvroit un sûr passage;
Il t'offroit ses faveurs: en as-tu fait usage?
Ah! quand on aime bien, on a plus de desirs;
Et perdre un seul moment, c'est perdre cent plaisirs.
Tu me laisses, cruel, en proie à mes allarmes,
N'embrasser que ton ombre, & veiller dans les larmes.

Moi, veiller pour gémir! hélas! tes premiers feux
Ne m'ont point préparée à ce tourment affreux.
Cesse de prolonger une épreuve si rude :
Je seche dans la crainte & dans l'incertitude.
Sans cesse parcourant ces bords où tu n'es pas ;
Je cherche à découvrir la trace de tes pas.
Si l'on revient des lieux que mon Amant habite ;
Vainement on voudroit éviter ma poursuite ;
On ne voit, on n'entend, on ne trouve que moi :
A l'univers entier je m'informe de toi.
C'est peu, tes vêtemens, seul gage qui me reste,
Quand le jour te rappelle à ton Isle funeste,
Chers à mon souvenir & chers à mes douleurs,
Je les couvre cent fois de baisers & de pleurs.

Ainsi, dans les regrets, Amante abandonnée,
Je compte les instans d'une longue journée.
Mais à peine la nuit vient au gré de mes vœux,
Embrasser de son voile & la Terre & les Cieux;
Appellant près de moi ma compagne fidelle,
Sur cette tour fameuse, où je vôle avec elle,
D'une tremblante main j'allume des flambeaux;
J'adresse ma priere au Monarque des eaux;
Et, plongeant mes regards dans cette horreur profonde,
Dans cette obscurité qui regne au loin sur l'onde,
Je voudrois que le Dieu dont nous portons les fers,
De cent astres nouveaux pût éclairer les mers.

O toi, de mes ennuis confidente chérie,
Parle, porte l'espoir dans mon âme attendrie;
Viendra-t-il?... penses-tu qu'il se soit échappé?
S'il alloit se briser sur ce roc escarpé!
Crois tu qu'il l'ait franchi?... qu'entends-je? c'est lui-même;
Il vient.... je vais revoir le seul mortel que j'aime :

Rentrez, noirs Aquilons, dans vos sombres cachots;
C'est un Dieu... c'est l'Amour qui traverse les flots.
Je prête, en ce moment, une oreille attentive;
Et toujours mes regards sont fixés sur la rive.
Le bruit le plus lointain, le moindre mouvement,
Un rameau qui frémit m'annonce mon Amant.
Succombé-je, à la fin, au sommeil qui m'accable;
Le sommeil te ramene, & tu n'es pas coupable.
Malgré moi-même alors, signalant ton retour,
Tu me venges, cruel, des allarmes du jour.
Malgré moi-même alors, je suis encore aimée.
Tu meurs & tu renais sur ma bouche enflammée;
Tu renais plus charmant, & tu me fais goûter
Tout ce qu'on affoiblit en l'osant raconter...
Vains plaisirs, que bientôt le réveil empoisonne!
Ils ont un prix bien doux, quand ton amour les donne.
Pour vanter mon bonheur, je veux jouir du tien,
Je veux sentir ton cœur palpiter sur le mien....
Que le vent siffle alors, & que la foudre gronde;
Qne tout, dans l'Univers, s'écroule & se confonde;
Tranquille dans tes bras, & ne songeant qu'à toi,
Tout ce désordre affreux viendra-t-il jusqu'à moi?
Pourquoi donc me laisser languir loin de ta vue?
Viens finir les tourments d'une Amante éperdue;
Viens consoler un cœur plongé dans les ennuis:
Est-ce ainsi qu'auroient dû s'écouler tant de nuits?
Je ne sais que penser. Réponds-moi: qui t'arrête?
Crains tu pour ton retour? Parle, me voilà prête.
J'irai, n'en doute pas, m'élancer dans les eaux;
Vénus, fille des mers, applanira leurs flots.
Bravant tous les périls qu'une femme redoute,
Vers toi ces foibles bras s'ouvriront une route...

Hé bien ! n'oseras-tu m'atteindre & m'imiter ?
Et craindras-tu les vents que je cours affronter ?
Oui, je te rejoindrai sur les plaines profondes,
L'amour autour de nous enflâmera les ondes;
A tes bras fatigués il unira les miens,
Et mes ardens baisers iront chercher les tiens.
Malheureuse, où laissé-je égarer ma tendresse?
L'amour infortuné doit avoir moins d'ivresse.
Sans doute un autre feu.... je n'y survivrois pas....
Tu le sais bien, cruel ! voudrois-tu mon trépas?
Ton Amante, grands Dieux, deviendroit ta victime!
Non....tu l'as dit cent fois, l'inconstance est un crime.
Rappelle tes discours, rappelle ces momens,
Où le plaisir lui-même a scellé tes sermens;
Tes sermens enchanteurs qu'aujourd'hui je réclame;
Mes attraits, cher Léandre, ont des droits sur ton âme;
Si j'ose les vanter, cet orgueil m'est permis;
Je les tiens de toi seul, c'est toi qui m'embellis.
Comme on voit cette fleur, qui semble aimer encore,
Et regarder toujours l'astre qui la colore;
Ainsi, sur mon Amant, l'œil sans cesse arrêté,
J'emprunte de lui seul mes grâces, ma beauté;
Il pénetre mes sens par sa douce lumiere,
C'est le Dieu que j'adore, & l'astre qui m'éclaire...
Il ne me trahit point.... Quel espoir enchanteur
Porte un calme secret dans le fond de mon cœur?
Toi, qui vis Mars lui-même, étonné de ses larmes,
Dans tes bras amoureux s'enivrer de tes charmes;
Qui, dans l'ombre des bois, près du jeune Adonis,
Brûlas de tous les feux qui dévorent ton fils :
Nous aimons toutes deux, notre cause est commune,
Protege mon amour contre Eole & Neptune.

Ces Dieux, ces Dieux si fiers sont soumis à tes loix.
Parle, ordonne, ô Déesse! Ils entendront ta voix.
Mais, quoi! déja la nuit a déployé ses voiles,
Et semé dans les cieux l'or brillant des étoiles;
Morphée a suspendu les maux de l'Univers.
Dieu! quelle volupté se répand dans les airs!
Ces arbres, dont le choc ébranloit ce rivage,
Élevent jusqu'aux Cieux leur immobile ombrage;
La terre exhale au loin les plus douces odeurs,
l'haleine des zéphyrs & le parfum des fleurs;
Ce silence profond, cette mer tranquille,
Qui semble se jouer autour de cet asyle;
Ce calme, cette nuit plus belle qu'un beau jour,
Tout verse dans mes sens les langueurs de l'amour
Confirme, cher Léandre, un si charmant augure.
Oui, c'est toi, dont l'approche embellit la Nature.
Viens; vôle dans mes bras... quel changement soudain!
Déja l'astre des nuits me paroît moins serein;
Il paroît emporté de nuage en nuage:
Un frémissement sourd semble annoncer l'orage.....
Je tremble.. je me meurs... qu'entends-je? quels éclairs!
Et quel noir tourbillon s'éleve sur les mers!
Tout-à-coup mutinés, comme les vents mugissent!
De quel tumulte affreux les rives retentissent!
O toi, qui dans ta main tiens le sceptre des eaux,
Contre moi quelle rage a soulevé tes flots?
Quoi! de Laomédon Léandre est-il complice?
Léandre a-t-il trempé dans les fraudes d'Ulisse?
Ton courroux ne peut-il être enfin désarmé?
Toi, qui punis l'amour, n'as-tu jamais aimé?
Léandre, garde-toi, c'est Héro qui t'en prie,
De confier aux flots mon espoir & ma vie.

Demeure, je le veux, demeure, cher Amant,
Et renonce à l'orgueil de vaincre un élément.
Attends un Ciel plus doux, une mer moins fougueuse;
Attends... Oui je le veux... que dis-je? malheureuse!
Je desire & je crains de te persuader.
Je dois tout redouter, & toi tout hasarder.
Ah! dans ce même instant, puisses-tu me surprendre,
Oser exécuter ce que j'ose défendre;
Mettre encore ta gloire à ne m'obéir pas;
Et réparer ton crime, en vôlant dans mes bras!



SAPHO A PHAON.

Quoi ! Phaon ne vient point... & par un long ſilence
Il peut aigrir des maux cauſés par ſon abſence !...
Grands Dieux ! le reverrai-je ? ... Hélas ! ſi, malgré toi,
Un obſtacle puiſſant te retient loin de moi,
Que ta main, cher Phaon, daigne du moins m'apprendre
Si l'Amant le plus cher eſt encor le plus tendre.
Dois-tu de ton aſpect priver long-temps mes yeux ?
Vingt fois l'aſtre divin qui brille dans les cieux,
A, ſur les Lesbiens, répandu ſa lumiere,
Depuis l'inſtant fatal, ſignalé par mes pleurs,
Où mon cœur fut percé des plus vives douleurs ;
Cet inſtant où je vis tes voiles fugitives,
Peut-être pour jamais s'éloigner de ces rives.
Hélas ! avant ce jour où, d'un œil enchanteur,
Tu troublas, cher Phaon, le calme de mon cœur,
Où je flattai le tien d'une douce eſpérance,
Mes jours paiſiblement couloient dans l'innocence :
Mes yeux, pendant la nuit, fermés par le ſommeil,
Ne s'ouvroient point alors pour pleurer au réveil,
Et, par ſes ſons brillans, ma lyre enchantereſſe
Entraînoit ſur mes pas les peuples de la Grece.
Tu parus... à l'inſtant je ſentis, malgré moi,
Mon âme s'émouvoir & s'enchaîner à toi.
Sur mes ſens agités je n'avois plus d'empire ;
Je ſoupirois... ma main s'arrêtoit ſur ma lyre :
Mon eſprit s'égaroit dans des diſcours confus,
Et mon cœur enflammé ne ſe connoiſſoit plus.

Dans ce cruel état, que j'éprouvai d'allarmes!
Trois fois, sans se fermer, mes yeux, noyés de larmes,
Ont revu du soleil la fuite & le retour;
Je reconnois alors l'impitoyable Amour.
Je veux lui résister.... Mais, espérance vaine!
Tous mes efforts ne font que resserrer ma chaîne.
Le feu le plus ardent s'allume dans mon cœur,
S'irrite par degrés, & se change en fureur.
Près de ces lieux charmans, de ces bords où la vue
Admire, en s'égarant, une immense étendue,
Où la plaine des mers & la voûte des cieux
Semblent, dans le lointain, se confondre à nos yeux;
Non loin de cette rive est un lit de verdure,
Qu'ombrage un orme épais, qu'arrose une onde pure:
Ce fut là que ton cœur, embrasé par l'amour,
A Sapho, qui t'aimoit, demanda du retour.
Ce fut là, cher Phaon, qu'au gré de ta tendresse,
Je fis, en rougissant, l'aveu de ma foiblesse.
Comment aurois-je pu résister à tes yeux?
Leur éclat dans mon cœur allumoit mille feux.
Je voyois sur ton front la candeur ingénue,
Tes regards s'enflammoient...., ton âme étoit émue,
Hélas! j'aurois voulu, dans des instans si chers,
Te cacher dans mon sein aux yeux de l'Univers.
Un jour, en soupirant, (je m'en souviens encore)
Je te dis, « cher Amant, tu m'aimes, je t'adore:
» Mais; hélas! un soupçon vient troubler mon plaisir...
» Quelle crainte, dit-tu, Sapho, vient te saisir?
» Quand mon cœur sent pour toi la flamme la plus pure,
» Pourrois-tu soupçonner ma bouche d'imposture?
» Ah! Sapho, ne crains rien; tu verras chaque jour,
» Par le feu des plaisirs, s'accroître mon amour.

» Oui, qu'à ce même instant la mort la plus cruelle
« Couvre plutôt mes yeux d'une nuit éternelle;
» Si de notre union brisant les nœuds charmans,
» Je dois un jour changer & rompre mes sermens.
Qu'aisément, quand on aime, on croit ce qu'on desire ?
L'Amour seul, ai-je dit, est le Dieu qui l'inspire:
Le soupçon s'envola de mon cœur amoureux;
Je n'opposai plus rien, & Phaon fut heureux.
Rappelle-toi ce jour si cher à ma tendresse,
Ces momens, où, plongés dans la plus grande ivresse,
Nous étions tous les deux au comble du bonheur;
Où, serré dans mes bras, tu mourois sur mon cœur;
Ma bouche, cher Amant, respiroit sur la tienne;
Ton âme avec transport s'élançoit dans la mienne,
Et nos feux embrâsés, sans cesse renaissans,
Sembloient par les plaisirs multiplier nos sens.
O rapides instans! O jours remplis de charmes!
Deviez vous être, hélas! suivis de tant d'allarmes?
O Ciel! tout est changé... funeste souvenir,
Pour jamais de mon cœur ne puis-je te bannir?
La fidelle Cidno, par l'amitié conduite,
D'un air pâle & défait vient m'annoncer ta fuite.
Je doute quelque temps de mon triste destin:
Je crains de m'éclaircir, & d'un pas incertain
Sur la rive, en tremblant, je me traîne éperdue:
Quel spectacle, grands Dieux! se présente à ma vue?
Ton vaisseau, sur les mers, s'enfuit au gré des vents;
Le souffle de la mort glace aussi tous mes sens,
Je tombe, & sur ces bords je demeure expirante....
Je rouvre à peine au jour ma paupiere mourante:
Arrête, m'écriai-je, arrête.... mais en vain:
Ton vaisseau fuit toujours, & disparoît soudain.

K v

De mes cris effrayans je remplis le rivage;
Je ne me connois plus dans l'excès de ma rage;
Je déchire mon sein, j'arrache mes cheveux,
J'appelle enfin la mort; mais repoussant mes vœux;
Vingt fois au même instant, la Déesse barbare
Ouvre & ferme à mes yeux les portes du Tartare.
Depuis ce jour fatal, ce funeste moment,
Que le temps, à mon gré, s'écoule lentement!
Que sans toi ces beaux lieux ont pour moi peu de charmes!
Je ne me plais, hélas! qu'à répandre des larmes;
Sur les aîles des vents, quand to it fuit avec toi,
Quel plaisir, cher Amant, peut être encor pour moi?
Pour orner les présens que m'a fait la nature,
Ma main n'emprunte plus l'éclat de la parure.
Moi! me parer! pour qui, si tes feux sont éteints?
Eh! que m'importe à moi le reste des humains?
Tandis qu'aux noirs chagrins un Amant est en proie,
Que tû dois essuyer les pleurs où je me noie,
Phaon, tu vis content, & tu braves mes maux.
Quel droit ai-je, en effet, de troubler ton repos?
Dois-tu, brûlant toujours pour une infortunée,
A ses tristes destins voir ton âme enchaînée?
S'enflammer, se quitter, se tromper tour-à-tour,
Ce n'est qu'un jeu frivole, applaudi par l'amour:
Les sermens ne sont plus qu'une fragile chaîne,
Qu'on forme sans dessein, & qu'on brise sans peine.
Quoi! tu brûles pour moi, tu m'inspires ton feu,
Tu me quittes, je meurs, & ce n'est-là qu'un jeu?
Ah! Phaon, à ton cœur je rends plus de justice;
Ton amour pourroit-il n'être qu'un vain caprice?
Hélas! combien de fois m'as-tu dit dans ces lieux,
Qu'un Amant infidele étoit un monstre affreux.

Du plus tendre des Dieux, mere plus tendre encore,
Déesse des plaisirs, ô Vénus! je t'implore,
Toi qui, propice aux vœux d'un mortel enflammé, (*)
Donnas un cœur sensible au marbre inanimé,
A mes cris pourrois-tu n'être pas favorable?
Il ne faut point toucher une ame inexorable:
Je te demande, hélas! qu'en ces lieux rappellé,
Phaon brûle des feux dont son cœur a brûlé.

Dès l'instant que pour toi je conçus cette flâme,
L'amour, en traits de feu, t'a gravé dans mon âme;
Je ne vis que pour toi, je t'aime avec fureur,
Et rien ne peut jamais t'arracher de mon cœur.
Quand par l'éclat du jour la nuit est effacée,
Ton image, Phaon, vit seule en ma pensée;
Et par le doux sommeil quand mes maux sont calmés,
Un songe vient t'offrir à mes regards charmés:
Je te vois avancer à ma voix qui t'appelle,
Tu souris, dans mes yeux le plaisir étincelle;
Je renais à l'instant.... tous mes sens sont émus,
Je vôle t'embrasser.... & ne te trouve plus;
Juste Ciel! quel réveil à mon repos funeste,
Je n'ai plus mon Amant, & mon amour me reste.

O nuit! charmante nuit, favorable à l'amour,
Nuit, cent fois, à mon gré, plus belle que le jour,
Par tes illusions reviens tromper mon âme;
Reviens mettre en mes bras cet objet qui m'enflâme!
Et par le faux plaisir d'un mensonge charmant,
Viens de la vérité m'épargner le tourment.

Est-il vrai, cher Phaon, que ta main infidelle
Ait rompu pour jamais une chaîne aussi belle?

(*) *Pigmalion.*

De quoi peux-tu te plaindre, ai-je trahi ta foi?
Quelqu'un de tes rivaux l'emporte-t-il sur toi?
Ai-je franchi des mers cet immense intervalle,
Pour troubler ton repos & braver ma rivale?
Tu ne te plains de rien, barbare.... & tu me fuis?
Tu me laisses en proie aux plus tristes ennuis;
Eh quoi! de te revoir n'ai-je plus l'espérance?
Sapho, plus que la mort craint ton indifférence:
Tu me fuis... ah, cruel! que ne puis-je, à mon tour,
Étouffer dans mon cœur les flammes de l'amour!
Mais ce feu dévorant qui brûle dans mes veines,
Accrû par mes plaisirs, croît encor par mes peines.
Il est vrai.... la Nature, avare en ses bienfaits,
Ne m'a point prodigué les plus brillants attraits;
Cependant, l'autre jour, rêvant sur le rivage,
Dans le miroir des eaux j'apperçus mon image;
Si cette onde est fidelle & ne me trompe pas,
L'on pourroit à Sapho trouver quelques appas;
Eh! d'ailleurs, ce talent que vante en moi la Grece,
Qui me fait mettre au rang des Nymphes du Permesse (*),
Cet esprit, que jadis tu trouvois si charmant,
Ne peut-il remplacer un fragile agrément?
Va, crois-moi, la beauté dont ton orgueil se vante,
Est semblable à la fleur, à la rose éclatante
Qui naît avec l'aurore & meurt avec le jour.
Quand ton cœur, autrefois sensible à mon amour,
Craignoit qu'un jour le mien ne devînt infidele,
Je te plaisois alors, Vénus étoit moins belle;
Tu voulois, disois-tu, m'aimer jusqu'au trépas;
Et maintenant tu fuis.... Non, tu ne m'aimes pas;

(*) *Sapho fut surnommée la dixieme Muse.*

Ton hypocrite cœur ne fut jamais que feindre ;
Et ce cœur inconstant est las de se contraindre ;
Si par de vains transports tu flattois mon tourment ;
Je les dus au caprice & non au sentiment.
Mes yeux s'ouvrent enfin ; brûlant pour d'autres charmes ;
Phaon, glacé pour moi, triomphe de mes larmes :
Quoi ! je saurois qu'une autre auroit pu t'enflammer,
Et je vivrois encore, & vivrois pour t'aimer !
Qui ? moi, t'aimer, cruel ! moi chérir un perfide,
Qui brave ses sermens, que l'inconstance guide,
Et qui, tout orgueilleux de ses foibles attraits,
Inspirent de l'amour & n'en ressent jamais !
Va, ne te flatte pas que ta beauté funeste
Nourrisse dans mon cœur des feux que je déteste.
Quand l'amour à mes pieds t'enchaînoit sous ma loi ;
Phaon, tendre & fidèle, étoit un Dieu pour moi ;
Mais Phaon inconstant, & sur-tout inflexible,
A mes yeux indignés n'est plus qu'un monstre horrible.
Et vous, terribles Dieux, implacables vengeurs,
Dieux justes, qui lisez dans l'abyme des cœurs ;
Vous, dont l'œil est ouvert sur toute la nature,
Vous saviez que Phaon étoit traître & parjure ;
Et vous ne pouviez pas, propices à mes vœux,
Soulever contre lui les vents impétueux !
Quoi ! ces mers, quoi ! ce ciel, si fameux par l'orage ;
Ont, par un calme heureux, secondé son passage !
Grands Dieux ! pourquoi la foudre est-elle dans vos mains ?
Vous favorisez donc les crimes des humains ?
Oui, cruel ! je te livre à leur juste vengeance ;
Que ce terrible Mont, (*) témoin de ta naissance ;
Barbare ; soit aussi témoin de ton trépas :

(*) *L'Æthna, montagne de Sicile.*

Que ses gouffres brûlans s'entrouvent sous tes pas,
Ou que du haut des airs la foudre étincelante
Sur toi tombe en éclats & venge ton Amante.
  Mais, hélas! où m'égare un vain emportement?
Ma bouche te menace, & mon cœur la dément.
Dieux, ne m'exaucez point, épargnez ce que j'aime:
Ah! frapper mon Amant, c'est me frapper moi-même;
Et toi, mon cher Phaon, pardonne mon courroux,
Peut-on sentir l'amour & n'être pas jaloux?
Viens... que je puisse, au gré de ma brûlante flâme,
Me livrer tout entiere aux transports de mon âme;
Qu'oubliant l'Univers, que, sûre de ta foi,
Je puisse à jamais vivre & mourir avec toi.
Tu ne viens point... mes maux ont-ils pour toi des charmes?
Et, sans être attendri, vois-tu couler mes larmes?
Non, ton cœur n'est point fait pour tant de cruauté;
Sensible à mes douleurs & d'amour transporté,
Tu reviens... Dieux des vents, enchaîne les orages,
Défends aux Aquilons de troubler ces rivages;
Vous, Zéphirs, déployez vos aîles dans les airs;
Soufflez seuls en ces lieux, & régnez sur les mers.
O toi, qui fus propice à sa fuite coupable,
Neptune, à son retour sois aussi favorable,
Et toi, fils de Vénus, tendre Dieu des amours,
Conduis Phaon au port & veille sur ses jours:
Tu reviens, cher Amant, ô Ciel! est-il possible?...
Quoi! je vais te revoir & te revoir sensible!...
  Mais pourquoi m'abuser par une vaine erreur?
Phaon, n'en doutons plus, est ingrat & trompeur:
Eh bien! tremble, cruel! frémis & crains ma rage;
Je vôle dans ces lieux, où ta froideur m'outrage:
Oui, barbare, j'y vais m'assurer de tes feux,
Te voir, t'aimer, te plaire, ou mourir à tes yeux.

ŒNONE A PÂRIS.

LIRAS-TU cette Lettre ? & ta nouvelle Epouse
Ne prendra-t-elle point d'ombrage à son aspect ?
Lis-la ; quoiqu'elle enferme une plainte jalouse,
Rien ne t'y doit être suspect.

Ce n'est point Ménélas qui l'écrit de Mycènes,
C'est Œnone, autrefois maitresse de ta foi.
Pour vivre toujours libre & d'ennuis & de peines,
Que ne te vois-je encore à moi ?

Quel Dieu de ton amour m'a dérobé l'hommage ?
Il me fut si soumis, pourquoi ne l'est-il plus ?
Et quel crime ai-je fait qui m'ôte l'avantage
De demeurer ce que je fus ?

Si la plainte est injuste alors que l'on n'endure
Que ce qui d'un cœur bas punit la lâcheté,
Il faut l'avoir bien haut pour souffrir, sans murmure,
Ce que l'on n'a point mérité.

Tu n'étois point encor dans ce dégré de gloire
Où t'éleve aujourd'hui la splendeur d'un beau sang ;
Quand, pour m'unir à toi, je refusai de croire
Ce que je devois à mon rang.

Avant qu'on eût connu que Priam fut ton pere,
Tes devoirs à l'hymen avoient su m'engager :
Cependant j'étois Nymphe, & , s'il faut ne rien taire,
Tu n'étois que simple Berger.

Un emploi si honteux ne m'a point fait de peine;
Et, parmi tes troupeaux, toute entiere à l'amour,
Avec toi mille fois, à l'ombre d'un haut chêne,
J'ai passé le grand chaud du jour.

Lorsque, pendant l'hiver, un froid insupportable,
Rendant les champs déserts, faisoit par-tout la loi,
Ta cabane m'offroit une retraite aimable,
Et c'étoit un palais pour moi.

Ne t'ai-je pas montré, dans tout le voisinage,
De quels monts pour la chasse on devoit faire choix,
Et sous quel creux rocher chaque bête sauvage
Cachoit ses petits dans le bois?

Partager tes travaux faisoit toute ma joie:
Combien de fois moi-même ai-je tendu tes rets?
Combien poussé tes chiens à poursuivre leur proie
Par les plus épaisses forêts?

Cent hêtres, à l'envi, donnent encore à lire
Ce qu'autour d'eux, par-tout, a gravé ton poinçon;
Que n'ai-je sur ton cœur conservé ton empire,
Comme ils conserveront mon nom!

Autant que de leurs troncs croîtra la dure écorce,
Autant croîtra ce nom pour toi jadis si doux.
Croissez, arbres, croissez; & que le temps, sans force,
Jamais ne triomphe de vous.

Sur-tout, je me souviens qu'au bord d'une riviere,
Il est un peuplier dont l'ombre nous plaisoit;
C'étoit-là que l'amour nous servoit de matiere
A ce que chacun se disoit.

Vis, charmant Peuplier, & fais vois d'âge en âge
Ces Vers que mon ingrat t'a confiés pour moi;
De sa lâche inconstance ils rendront témoignage,
Puisqu'il m'a pu manquer de foi.

« Quand Pâris, sans Œnone, à qui seul il veut plaire,
» Trouvera dans la vie ou douceur, ou repos,
» Vers sa source, du Xanthe, à soi-même contraire,
» On verra remonter les flots.

Xanthe, il est temps enfin que ce prodige arrive;
Fais rebrousser tes eaux contre leur propre cours:
L'ingrat, pour qui l'amour veut enc : que je vive,
A fait de nouvelles amours.

O jour, malheureux jour, où trois Déesses nues,
De leurs charmes secrets déployant le trésor,
Rendirent à tes yeux leurs beautés trop connues,
Pour obtenir la pomme d'or!

C'est-là de mes ennuis l'origine cruelle,
Ce fut lors contre moi que se ligua le sort;
Et quand tu fis passer Vénus pour la plus belle,
Tu donnas l'Arrêt de ma mort.

A peine j'eus appris ce que cette Déesse
S'étoit, pour te gagner, empressée à t'offrir,
Qu'au trouble de mon cœur, qui soupiroit sans cesse,
Je vis mille maux à souffrir.

Je consultai tous ceux à qui le poids de l'âge
De quelque expérience avoit acquis le bruit:
L'aventure pour moi parut d'un noir présage;
Tous crurent mon bonheur détruit.

On parla d'ambaſſade & de Lacédémone,
Pour te faire une flotte on coupa de hauts pins;
Elle fut miſe en mer, & c'eſt lors que d'Œnone
Finirent les heureux deſtins.

Tu ne pus me quitter ſans répandre des larmes,
Il ne t'eſt point honteux d'en faire ici l'aveu;
Rougis, rougis, plutôt que, pour de nouveaux charmes,
Tu dédaignes ton premier feu.

Tes yeux furent témoins de ma douleur extrême;
J'appellai ton départ le plus grand des malheurs;
Et, forcée à le voir m'arracher à moi-même,
Je mêlai mes pleurs à tes pleurs.

Jamais ſi fortement, quelque amour qui les lie;
On ne vit un ormeau par la vigne embraſſé,
Qu'en ce fatal inſtant, le plus dur de ma vie,
Mon cou de tes bras fut preſſé.

Dépourvu de raiſon, de conſeil incapable,
Sitôt que pour partir quelqu'un t'importunoit,
Tu feignois que le vent n'étoit pas favorable;
Et l'amour ſeul te retenoit.

Ceux qui t'accompagnoient rioient de ta foibleſſe;
Ils ſavoient quel motif te faiſoit différer,
Et qu'Œnone attirant ta plus forte tendreſſe,
Tu craignois de t'en ſéparer.

Combien te virent-ils, après m'avoir quittée,
Pour me baiſer encor retourner ſur tes pas?
Ta langue, dans l'adieu tout-à-coup arrêtée,
Commençoit & n'achevoit pas.

Tu t'embarquas enfin ; les rames employées,
En t'éloignant du port firent blanchir les flots,
Et le vent, qui pouſſa tes voiles déployées,
Seconda l'art des matelots.

Je te ſuivis des yeux tant que je le pus faire ;
Et quand d'un bien ſi doux mon amour fut privé,
Des pleurs que je verſai, dans ma douleur amere,
Le ſable fut tout abreuvé.

Pour te revoir plutôt, & finir ma ſouffrance,
Quels vœux ne fis-je point aux Nymphes de la mer?
Hélas ! qui l'auroit cru que, plus que ton abſence,
Ton retour me dût être amer ?

Donc, tant de vœux pouſſés étoient pour ma rivale ?
Et quand les Dieux ſembloient exaucer mon amour,
C'étoit pour voir ſa joie à ma douleur égale,
Qu'ils favoriſoient ce retour.

Sur le bord de la mer s'éleve une montagne ;
Qui des flots irrités dédaigne le courroux ;
J'y promenois ſouvent l'ennui qui m'accompagne ;
Et je n'avois rien de plus doux.

Ce fut de là qu'un jour j'apperçus, la premiere ;
Ce vaiſſeau de qui ſeul j'attendois mon repos.
Pour courir t'embraſſer, il ne s'en fallut guere
Que je n'affrontaſſe les flots.

Cependant je découvre une pourpre éclatante,
Qui ſembloit ſur la pouppe expliquer mon malheur ;
Ce préſage déplut à mon amour tremblante ;
Ce n'étoit pas-là ta couleur.

On te reçut au port, où les vents te pousserent,
J'accourus aussi-tôt; mais quels sensibles coups,
Lorsque dans ton vaisseau des femmes se montrerent!
J'en frémis encor de courroux.

C'eût été peu pour moi; Dieux! qu'attendoit ma rage?
Ma rivale s'offroit, pourquoi n'éclater pas?
L'infâme de ton feu tiroit un tendre gage,
Tu la tenois entre tes bras.

A cet indigne objet je perdis patience,
Je me frappai le sein, j'arrachai mes cheveux,
Et tournai contre moi la févere vengeance
Que pressoit l'oubli de mes feux.

Au plus vif désespoir l'âme livrée en proie,
Dans les antres d'Ida je vins cacher mes pleurs;
Pour ma rivale & toi c'eût été trop de joie,
Que de jouir de mes douleurs.

Pour venger ce beau feu, qu'elle t'a fait éteindre;
Veuille le juste Ciel que je la voye un jour,
Sous le poids des ennuis qui me rendent à plaindre;
Courber & gémir à son tour.

Aujourd'hui qu'aux grandeurs la fortune te livre,
Les femmes, à l'envi, sollicitent ta foi;
Et, quittant lâchement leurs maris pour te suivre;
Traversent la mer avec toi.

Mais quand d'un sort abject qui t'éloignoit du trône;
Sous le nom de Berger, tu sentois la rigueur,
Tu n'avois point alors d'autre femme qu'Œnone,
Je régnois seule dans ton cœur.

Après une si douce & charmante victoire,
Ce ne sont point tes biens que regrette mon feu ;
Et des brus de Priam quelle que soit la gloire,
Cette gloire me touche peu.

Ce n'est pas que Priam, quelque haut qu'il le porte,
S'il savoit notre hymen, pût condamner ton choix ;
Je suis fille d'un Fleuve, & celles de ma sorte
Ne déshonorent point les Rois.

Les Nymphes sont d'un rang qui ne cede à personne ;
Et, si jamais je prends un autre Epoux que toi,
Je veux que sur ma tête il mette une couronne :
Ce ne sera pas trop pour moi.

Suis-je indigne du lit des plus puissans Monarques ?
Et, pour m'être abaissée à te chérir Berger,
L'amour, dont il m'a plu te donner tant de marques ;
Me doit-il faire négliger ?

Il ne t'expose point à l'horreur d'une guerre,
Dont le bruit tient par-tout le peuple épouvanté ;
Et, sans voir d'ennemis désoler cette terre,
Tu peux m'aimer en sûreté.

Hélene te perdra ; déja la flotte arrive
Qui doit ravager Troie ; & venger Ménélas.
Les armes sont la dot de cette fugitive,
Que mit le crime entre tes bras.

Les Grecs viennent pour elle, il est temps de la rendre ;
La justice le veut, tu n'as point à douter ;
Anténor & Priam te le pourront apprendre,
Si tu les en veux consulter.

L'âge leur a de tout acquis l'expérience ;
Et si ton trop d'ardeur rejette leurs conseils,
Confere avec Hector, sache ce qu'il en pense,
Et prends avis de tes pareils.

Il est toujours honteux d'immoler sa patrie
A ce qu'un fol amour a de flatteurs appas :
Qu'attends-tu d'une guerre où ta gloire est flétrie ;
Les Dieux seront pour Ménélas.

Ta Grecque, je le veux, est toute aimable & belle :
Mais tu dois sa conquête à sa facilité ;
Et tu n'as pas sujet de te promettre d'elle
Une longue fidélité.

De son premier Epoux tu connois la disgrace :
Elle a rompu les nœuds dont il avoit l'appui,
Et fera contre toi, dès qu'elle en sera lasse,
Tout ce qu'elle a fait contre lui.

Quand on peut, sans rougir, voir sa honte publique ;
Pour recouvrer sa gloire, il n'est plus de secours,
Et qui s'est une fois déclarée impudique,
Demeure impudique toujours.

Tu possedes son cœur, & sa flâme est extrême,
Ce cœur de Ménélas ne fut-il pas charmé ?
Comme il se voit trahi, tu le feras de même;
Elle t'aime, il en fut aimé.

Trop heureuse Andromaque, à son Hector si chere ;
Que pour tout autre objet il semble être sans yeux !
Pourquoi ne suivre pas l'exemple de ton frere ?
Il ne t'en pourroit qu'être mieux.

Les feuilles que le vent fait tomber dans l'Automne,
Sont encor beaucoup moins légeres que ta foi :
Et les épis séchés, avant qu'on les moissonne,
Ont plus de fermeté que toi.

C'est-là ce que ta sœur, la fameuse Cassandre,
Voulut me faire, un jour, connoître par ces mots,
Quand, les cheveux épars, elle me fit entendre
Ce qui troubleroit mon repos.

Pleine de sa fureur : « Que fais-tu, misérable ?
» Dit-elle ; Que te sert ici de labourer ?
» Œnone, songe-y, tu semes sur le sable ;
» Quelle récolte en espérer ?

» De Grece, pour te perdre, il vient une génisse ;
» Troye, aussi bien que toi, la doit appréhender.
» La voici ; venez tous, je connois sa malice :
» Ne la laissez pas aborder.

» Attaquez son vaisseau, qu'il serve aux flots de proie !
» Sa charge submergée est votre sûreté ;
» Dieux, qu'il retourne plein des dépouilles de Troie !
» Que de sang il nous a coûté ! »

L'infortunée à peine eût parlé de la sorte,
Qu'on vit dans ses regards un surcroît de fureur ;
On lui ferme la bouche ; &, tandis qu'on l'emporte,
Mes cheveux se dressent d'horreur.

Je ne reçus, par-là, que de trop sûrs présages
Des cuisans déplaisirs dont je me vois presser.
Hélas ! cette génisse est dans mes pâturages,
Et je ne l'en saurois chasser.

Qu'elle ait mille beautés capables de te plaire;
Tu fais quels sacrés droits son parjure a trahis,
Et qu'elle a, pour garder le titre d'adultere,
Quitté les Dieux de son pays.

Ce n'est pas pour toi seul que, sans soin de la gloire;
D'un trop tendre penchant elle a suivi la loi.
Certain Thésée, au moins si j'ai bonne mémoire,
L'avoit enlevée avant toi.

Jeune & fort amoureux, crois-tu qu'on se figure
Qu'avant de te la rendre il n'ait rien obtenu?
Ne me demande point d'où j'ai su l'aventure:
J'aime; à l'amour tout est connu.

En vain tu me diras qu'on lui fit violence;
C'est chercher une excuse à ses légeretés:
De tant d'enlevemens, qui néglige l'offense,
Doit les avoir facilités.

Œnone, cependant, toujours chaste & fidelle,
A son parjure époux aime à garder la foi;
Ton exemple pourtant me rendroit criminelle,
Si j'étois lâche comme toi.

Les Satyres par-tout ne font que me poursuivre;
Mais, quelque prompt qu'ils soient à marcher sur mes pas;
Des offres qu'ils me font la fuite me délivre,
Et je ne les écoute pas.

Faune même, attiré par l'amour qui l'engage,
A mes pieds a laissé sa couronne de pin;
Sur les côteaux d'Ida venant me rendre hommage,
Veut me soumettre son destin.

Mais

Mais j'ai soin de ma gloire; & si tu peux me dire
Qu'Apollon triompha de ma virginité,
On sait de cet affront, dont encor je soupire,
Ce qui me doit être imputé.

Sans respect pour le Dieu, je repoussai l'outrage;
Et, contrainte à céder, après de longs efforts,
Contre lui, contre moi, j'allai jusqu'à la rage
Des plus impétueux transports.

En vain, ne voulant pas m'avoir pour ennemie,
Il m'offrit des trésors rares, pompeux, exquis.
C'est, pour un cœur bien né, la derniere infamie,
Que de mettre sa gloire à prix.

Après ce fier refus, il crut la Médecine,
Par ses nobles décrets, un art digne de moi;
J'en acceptai le don, & de chaque racine
J'appris le salutaire emploi.

Il n'est herbe ni suc, à quelques maux utile,
Dont ce Dieu n'ait daigné m'expliquer le pouvoir;
Pour rendre de ces maux la guérison facile,
Je sais tout ce qu'on peut savoir.

Mais cette connoissance, en lumieres féconde;
Ne peut rien pour calmer le trouble où je me voi;
Et, pouvant par mon art secourir tout le monde,
Je manque de secours pour moi.

L'amour, dont je me plains, est un mal incurable;
Et ce même Apollon, blessé des mêmes traits,
S'est vu, pour en guérir, chez Admete, incapable
De se servir de ses secrets,

Ce que toute la terre, & toutes ses racines
Ce qu'aucun Dieu ne peut pour mon soulagement,
Si l'infidélité n'a rien où tu t'obstines,
Tu le peux faire en un moment.

Tu le peux, tu le dois, je n'en suis pas indigne;
Prends pitié de l'ennui qui me pousse au tombeau:
D'une guerre en fureur, en cruautés insigne,
Je n'allume pas le flambeau.

Loin de vouloir aux Grecs aider à te poursuivre,
Je suis ce que j'étois, quand tu reçus ma foi,
Dès mes plus tendres ans pour toi j'aimois à vivre.
Et je vivrai toujours pour toi.



HYPERMNESTRE A LYNCÉE.

A TOI, qui restes seul de ces cinquante freres
Que de mes lâches sœurs le crime a fait périr,
Hypermnestre prête à mourir,
Adresse le tableau de ses tristes miseres.

Vois-moi, dans les horreurs d'une étroite prison,
Attendre à tout moment les horreurs du supplice.
Je ne souffre cette injustice,
Que pour ne m'être pu nourrir de trahison.

D'un pere trop cruel j'avois acquis l'estime,
Si j'eusse de ton sang voulu souiller mon bras;
J'ai failli pour ne faillir pas,
Et l'on ne me punit que du refus d'un crime.

Contre un ordre inhumain mon cœur s'est révolté;
En faveur d'un Époux j'ai paru pitoyable.
Si par-là l'on se rend coupable,
Je le suis, je veux l'être, & j'en fais vanité.

Quand aujourd'hui ce feu qui d'un faux hyménée
Entre nous, pour te perdre, alluma le flambeau,
Devroit par un ordre nouveau,
Allumer le bûcher où je suis destinée;

Quand ce même poignard, dont ma tremblante main
Refusa contre toi le détestable office,
Pour réparer ce sacrifice,
Seroit déja tout prêt à me percer le sein;

L ij

D'un autre sentiment je serois incapable :
En épargnant ton sang, j'ai fait ce que j'ai dû ;
Et croirois l'avoir répandu,
Si je me repentois de n'être point coupable.

Que Danaüs mon pere, & mes barbares sœurs,
Sentent le dur remords de leurs noirs parricides ;
Cette peine est dûe aux perfides,
Et ne sauroit avoir de trop vives rigueurs.

Je sens battre mon cœur, & frémis d'épouvante ;
Au souvenir affreux de cette triste nuit,
Où tant de morts furent le fruit
D'une paix où j'eus peine à rester innocente.

Ma main n'a point encore assez de fermeté
Pour peindre le forfait que l'on m'osa prescrire ;
Le coup qu'elle tremble à t'écrire,
Comment sur son Époux l'eût-elle exécuté ?

Malgré sa répugnance, il faut qu'elle te trace
Ce qu'à peine croiront les siecles à venir.
Le jour commençoit à finir,
Sans qu'encor tout-à fait la nuit eût pris sa place ;

On nous mene au Palais du fameux Pelasgus,
Pour remplir un accord qu'on croit être sincere ;
Et c'est-là qu'Ægyptus ton pere,
Sans rien craindre de nous, reçoit toutes ses brus.

Dans l'or de tous côtés on voit des lampes luire.
Nous touchons les autels, & l'encens qui s'y perd,
D'une main sacrilege offert,
Cache les attentats que la nuit va produire.

On invoque l'Hymen, il fuit loin de ces lieux;
On appelle Junon à la cérémonie;
Mais Junon d'Argos s'est bannie,
Quoiqu'Argos soit pour elle un lieu délicieux.

Tes freres, cependant, sur qui l'amour déploie
Les trompeuses douceurs du plus charmant destin,
Après un somptueux festin,
Sur leur front, comme toi, font éclater leur joie.

Dans le lit nuptial chacun d'eux est conduit,
Ou plutôt on les mene au lieu de leur supplice;
Leurs yeux, où le sommeil se glisse,
S'y ferment aussi-tôt pour l'éternelle nuit.

Par les vapeurs du vin pris avec abondance,
Ils goûtoient déja tous le plus profond repos,
Et la nuit faisoit dans Argos,
Régner également & l'ombre & le silence.

J'écoute, & tout d'un coup j'entends les tristes cris
Des malheureux époux que mes sœurs assassinent;
Dans leur fureur elles s'obstinent,
Et la pitié n'a rien qui touche leurs esprits.

Des coups, que dans leurs seins portent ces inhumaines;
Le bruit avec horreur jusqu'à moi retentit,
Un prompt tremblement me saisit,
Et tout mon sang troublé se glace dans mes veines.

Par le secret pouvoir d'un invincible effroi,
Prête à verser ton sang, je demeure interdite;
Les feuilles que le vent agite
Sont dans leur mouvement plus tranquilles que moi.

Cependant je te vois sans secours, sans défense,
Assoupi par le vin qu'on m'a fait te donner,
En victime t'abandonner
A ce que de tes jours résoudra ma vengeance.

L'horreur de l'entreprise a beau m'épouvanter:
Je songe à l'ordre exprès que j'ai reçu d'un pere;
Il est d'un naturel févere :
Si je n'obéis pas, je dois tout redouter.

Ainsi je me souleve, & tremblante & confuse,
Ayant tiré le fer qui doit t'ouvrir le sein ;
Par trois fois je hausse la main,
Et ma main par trois fois au crime se refuse.

J'en rougis; mais enfin il faut parler sans fard,
Je me traitai long-temps de lâche, de rebelle;
Et, m'efforçant d'être cruelle,
De ton cœur, pour frapper, j'approchai le poignard.

Mais avec la pitié je fis en vain divorce;
En vain je crus braver un vertueux remords,
Il vainquit mes plus fiers transports,
Et, voulant t'immoler, mon bras resta sans force.

Pendant ce dur combat qui déchire mon cœur,
J'arrache mes cheveux, me frappe la poitrine,
Et de l'ordre qui t'assassine,
M'oppose par ces mots l'inflexible rigueur.

« Ton pere est sans retour, que sert que tu differes?
» Vouloir à sa fureur dérober ton époux,
» C'est te livrer à son courroux,
» Si tu ne veux périr, joins Lyncée à ses freres.

» Mais quoi ! je suis sa femme ; il ne doit craindre rien :
» S'il faut verser son sang, est-ce à moi de l'épandre ?
» Et, mon sexe étant doux & tendre,
» Dans la main d'une fille un poignard sied-t-il bien ?

» Ah ! c'est trop écouter ce mouvement timide ;
» Ose enfin, Hypermnestre, ose imiter tes sœurs ;
» Prends la dureté de leurs cœurs ;
» Leur forfait achevé presse ton parricide.

» Mais qu'inutilement je me veux animer
» A me souiller d'un sang que j'ai lieu de défendre !
» Si ma main en pouvoit répandre,
» C'est contre le mien seul qu'on la verroit s'armer.

» Pour vouloir dans Argos régner après mon pere,
» Sont-ils à condamner, ces freres malheureux ?
» Ce sceptre, qui n'est pas pour eux,
» Il faut qu'il orne un jour une main étrangere.

» Neveux de Danaüs, ont-ils trop espéré ?
» Mais je veux que leur mort puisse être légitime :
» Qu'avons-nous fait, & par quel crime
» Suis-je digne d'avoir un cœur dénaturé ?

» Souffrir qu'un faux devoir sur la pitié l'emporte ?
» Non, non, fer odieux, tu me presses en vain :
» C'est trop, abandonne ma main ;
» Les armes ne sont pas ce qu'il faut qu'elle porte ».

Tandis que ma douleur, qui cherche à se tromper,
S'attache par la plainte à ce qui la soulage,
Mes pleurs coulent sur ton visage,
Et ton sommeil par-là semble se dissiper.

En étendant tes bras pour me marquer ta flamme ;
Au fer que je tenois tu pensas te blesser.
Tu ne songeois qu'à m'embrasser,
Et croyois n'avoir rien à craindre de ta femme.

Elle étoit trop à toi pour te ravir le jour;
Mais enfin, redoutant la fureur de mon pere,
Je t'éveillai, pour t'y soustraire,
Avant que du soleil on eût vu le retour.

« Leve-toi, dis-je bas, il y va de ta vie,
» Fuis vîte, & vois ma crainte à ma tremblante voix ;
» Cette nuit, si tu ne me crois,
» D'une éternelle nuit pour toi sera suivie ».

Ces mots, par leur menace, achevent de chasser
La pesante langueur du sommeil qui t'accable ;
Le fer me rendoit redoutable :
Tu vois ma main armée, & n'en sais que penser.

En vain tu veux de tout être éclairci sur l'heure :
« Fuis, te dis-je encor, fuis, tandis que tu le peux.
» La nuit est propice à mes vœux,
» Sers-toi de l'ombre ; va ». Tu fuis, & je demeure.

Le jour vient, & mon pere, impatient de voir
Si nos mains ont fourni ce qu'il vouloit de crimes,
Prend soin de compter ses victimes,
Toi seul manques au nombre, & c'est son désespoir.

Ta mort, qu'on lui dérobe, est un malheur funeste.
Cette perte pour lui ne se peut réparer ;
Il ne doit plus rien espérer,
Ton sang n'est point versé, c'est peu que tout le reste.

Je me jette à ses pieds, les serre de mes bras ;
Mais ce pere inhumain par les cheveux m'entraîne ;
La prison commence ma peine,
Et c'est-là que j'attends l'arrêt de mon trépas.

L'implacable Junon en veut à notre race :
Io fut autrefois l'objet de son courroux,
Elle la hait encore en nous,
Nons sommes de son sang, & payons sa disgrace.

Pour assouvir sa haîne, il ne suffit donc pas
Que cette Nymphe, en vache indignement changée,
Par ce dur revers l'ait vengée,
De ce que Jupiter brûla pour ses appas.

Je m'imagine encor voir cette infortunée,
Dans les eaux de son pere appercevant son front,
Prendre ses cornes pour affront,
Et révolter son cœur contre sa destinée.

Je me peins sa misere & son étonnement,
Quand du Dieu qui l'aima voulant enfin se plaindre,
De sa voix elle eut tout à craindre,
Et ne put faire ouir qu'un long mugissement.

Peu s'en faut qu'attachée à cette triste image,
Je ne m'écrie : « Hélas ! que te sers de compter
» Les pieds qu'aux tiens vient d'ajouter
» Le changement honteux dont tu souffres l'outrage ?

» Après avoit porté l'honneur de tes attraits
» Jusqu'à te faire craindre à Junon ta rivale,
» Soumise au sort qui te ravale,
» Tu n'as pour te nourrir que l'herbe que tu pais.

» Si tu viens par hasard au bord d'une fontaine,
» Tu sens ton cœur frémir des cornes que tu vois ;
» Et, te penchant lorque tu bois,
» La peur de t'y blesser redouble encor ta peine.

» Quel revers est égal à celui de te voir
» Passer la nuit à l'air & coucher sur la terre,
» Toi, dont le maître du tonnerre,
» Par les plus tendres vœux, reconnut le pouvoir?

» Ce Dieu, qui te juroit une ardeur sans seconde,
» Te laisse traverser montagnes, fleuves, mers,
» Les passages t'en sont ouverts,
» Et tu cours sans repos sur la terre & sur l'onde.

» Pourquoi tant de fatigue, & par quel désespoir
» En cent lieux inconnus traines-tu tes disgraces?
» Dans ces larges mers que tu passes,
» Tu ne peux éviter la douleur de te voir.

» Si tu l'as espéré, ton erreur est extrême,
» Tu rencontres par-tout même sujet d'ennuis;
» En croyant te fuir, tu te suis,
» Et te sers de compagne & de guide toi-même ».

Après avoir enfin souffert mille travaux,
Sur les rives du Nil la triste Io couchée,
A son mauvais sort arrachée,
Reprit son premier être, & vit finir ses maux.

Mais qu'en vain ma douleur à ce récit m'engage!
A quoi bon rappeller des temps qui ne sont plus?
D'autres malheurs me sont connus,
Dont l'injuste rigueur me touche davantage.

Par quelle rude guerre & ton pere & le mien
N'ont ils pas appuyé des factions contraires!
Ils se haïrent, quoique freres,
Et crurent, pour régner, devoir n'épargner rien.

Ton pere, de l'Egypte enfin se rendit maître,
Et, tout enorgueilli des honneurs de son rang,
Sans aucun respect pour le sang,
Il nous chasse des lieux où le ciel nous fit naître.

Nous suivons Danaüs, & venons dans Argos,
Dont le peuple à ses loix soumet d'abord l'Empire,
Ægyptus, que ce trône attire,
Arme, & vient jusques-là troubler notre repos.

Pour faire que ses fils à mon pere succedent,
Il nous les fait par force accepter pour époux;
La paix nous dût réunir tous;
Et c'est de cette paix que tous nos maux procedent.

Par la mort de ses fils son espoir est déçu,
Et mon cœur, affligé de t'en voir le seul reste,
Plaint autant, dans ce coup funeste,
Celles qui l'ont donné, que ceux qui l'ont reçu.

Je déplore mes sœurs, quand tu pleures tes freres,
Ma pitié n'est pas moins pour elles que pour eux.
Il n'est rien de plus dangereux
Que d'oser mériter d'avoir les Dieux contraires.

Si ma vertu m'attire un aveugle courroux,
Pour prix de leur forfait, quelles peines cruelles
N'attendent pas ces criminelles,
Qui se sont lâchement immolé leurs époux?

A les punir déja le juste Ciel s'anime ;
Et, pour un attentat par toi seul évité,
D'une nombreuse parenté
Je serai la centième à servir de victime.

C'est à toi d'y songer ; & si ce que ma foi,
Pour te sauver le jour, n'a point craint d'entreprendre,
Mérite que tu daignes prendre
Les mêmes sentimens que l'on m'a vus pour toi;

Viens, par un prompt secours, mettre fin à ma peine,
Ou m'envoye, à mon choix, de quoi pouvoir mourir.
Fais plus ; &, sans te découvrir,
Donne ordre que l'amour triomphe de la haîne.

Au-dessus de mon pere ensevelis mes os.
Sitôt que le bûcher m'aura réduite en cendre,
Si ce n'est point trop entreprendre ;
Par ces vers, sur ma tombe, assûre mon repos.

« D'Egypte, par son Oncle, Hypermnestre bannie,
» A trouvé dans Argos un sort encor moins doux :
» Son zele a sauvé son époux,
» Et de sa piété son pere l'a punie ».

Adieu : je te voudrois encore entretenir ;
Mais, sous le poids des fers, ma main tremblante & lasse,
Mal sûre dans ce qu'elle trace,
Demande du repos, & me force à finir.

Fin de la premiere Partie.



TABLE
DE LA PREMIERE PARTIE.

L'ART D'AIMER.

LE REMEDE D'AMOUR.

LES ÉPITRES D'OVIDE.

PÉNÉLOPE A ULYSSE.

ARGUMENT.

Ulysse, nouvellement marié, étoit encore dans les plus ardentes délices de la jouissance, quand tous les Grecs s'armerent en faveur de Ménélas, pour avoir raison du ravissement d'Hélene. Mais ayant été prié de prendre les armes comme les autres, il eut un long

PARIS A HÉLENE.

ARGUMENT.

HYPSIPYLE A JASON.

ARGUMENT.

MÉDÉE A JASON.

ARGUMENT.

Jason étant arrivé en Colchos, pour la conquête de la Toison d'Or, le Roi Aëthès le traita avec toute sa compagnie. En ce festin étoit sa fille Médée, qui trouva Jason si beau, qu'elle en devint amoureuse, & se résolut de lui donner des charmes pour le sauver du danger où il s'alloit mettre, à condition qu'il l'épouseroit. Le marché étant passé entre eux, Jason vint heureusement à bout de son entreprise, & après sa victoire, il emmena Médée, comme il le lui avoit promis. Ils furent dix ans ensemble en parfaite amitié. Enfin, Jason venant à la mépriser, peut-être à cause de ses méchancetés, ou bien à cause qu'elle commençoit à se passer, il la pria de se retirer, & de lui permettre de se marier avec Créüse, fille du Roi de Corinthe. Mais ne pouvant impétrer ce divorce volontaire, il la chassa par force, avec deux enfans qu'elle avoit eus de lui, ce qui offensa si fort Médée, qu'elle prit sujet de lui écrire cette Lettre, où après lui avoir reproché son ingratitude, remontré en quel désespoir il la mettoit; elle le menace de se venger de lui, & de le faire repentir du tort qu'il lui faisoit de la chasser pour en prendre une autre. 163

DIDON A ÉNÉE.

ARGUMENT.

Énée, pressé par des visions de s'en aller en Italie, qui lui avoit été promise par les Oracles, se prépara de partir secrettement de Carthage, où Didon croyoit

ARGUMENT.

Minos, Roi de Crete, fils de Jupiter & d'Europe, après de longues guerres qu'il entreprit contre les Athéniens, pour venger la mort de son fils Andropée, qu'ils avoient tué par trahison, les réduisit à de si fâcheuses extrémités, que, pour obtenir la paix, ils furent contraints de se soumettre à lui envoyer, de neuf en neuf ans, pour tribut, sept jeunes hommes, & autant de filles des meilleures maisons d'Athènes, qu'il donnoit à dévorer au Minotaure. C'étoit un monstre que Pasiphaé, femme de Minos & fille du Soleil,

SAPHO A PHAON.

ARGUMENT.

Sapho s'est rendue si illustre par la douceur de ses vers, qu'elle a mérité le nom de dixieme Muse. Elle excelloit dans le genre Lyrique, dont quelques-uns lui attribuent l'invention. Sa patrie fut l'Isle de Lesbos, où elle devint amoureuse de Phaon, qui étoit le plus beau garçon de son siecle. On trouve écrit, à ce que rapporte Ælien, que ce Phaon n'avoit point d'autre emploi que celui d'être passager, & qu'ayant un jour reçu Venus dans son bateau, qui le pria de la faire promptement passer d'un rivage à l'autre, il lui rendit cet office d'une maniere si obligeante, que, pour reconnoître le zele qu'il avoit fait paroître à la servir, elle lui donna un onguent, dont s'étant frotté une seule fois, il devint tout d'un coup le plus beau de tous les hommes ; ce qui fut cause que toutes les femmes de Lesbos eurent de l'amour pour lui ; mais surtout Sapho l'aima avec tant de violence, que s'ima-

FIN DE LA TABLE.






BLIOTECA